

coll. spec.





10/12/1911

10/12/1911

10/12/1911

10/12/1911



MARIE LECKZINSKA,
REINE DE FRANCE.

A. Cardon Sculp.

V I E

D E

LA REINE DE FRANCE ,
MARIE LECKSINSKA ,

PRINCESSE DE POLOGNE ,

D É D I É E

A MESDAMES DE FRANCE SES FILLES ,

Ecrité sur les Mémoires de la Cour

Par M. l'Abbé PROYART.

Tu honorificentia Populi nostri.
Judith XV. 10.



A B R U X E L L E S

Chez LE CHARLIER, Libraire, & chez les
principaux Libraires des Pays-Bas.

M. DCC. XCIV.

Avec Approbation.



Tous les Exemplaires de cet Ouvrage
seront ornés du Portrait de la Princesse.

On trouve chez les mêmes Libraires la
Vie de Madame Louise de France, Re-
ligieuse Carmélite, nouvellement publiée
par le même Auteur. 1 vol. in-12.

DC

134.5

. P76 .

1794

coll. spéc.

A

MESDAMES DE FRANCE,
FILLES DE LA REINE.

MESDAMES

C'est à double titre que l'Ouvrage que j'ai l'honneur de vous présenter doit paroître sous vos auspices. Il ne vous offrira pas seulement les actions d'une grande Princesse, l'ornement du Trône & le Modele de son Sexe ; vous y reconnoîtrez aussi le cœur & tous les sentimens d'une Mere qui vous aimoit avec tendresse & que vous chérissiez également. Oui, MESDAMES, vous la reverrez de

nouveau ; & c'est avec le Cortège respectable de ses vertus qu'elle vient s'offrir à vous , cette Mere intomparable dont vous pleurez encore l'absence. Vous la verrez agir , vous l'entendrez parler. Et j'ose espérer , MESDAMES , que le portrait que vos bontés m'ont mis à portée de tracer de ses rares qualités, approchera un peu de celui que la piété filiale a gravé dans vos cœurs , & la reconnoissance dans celui de tous les François (1).

Je suis , avec le plus profond respect ,

De MESDAMES ,

Le très-humble & très-obéissant serviteur,
l'Abbé PROYART.

(1) Apophille écrite de la main de Madame LOUISE au bas de cette Epître dédicatoire.

» Je suis très-contente de cette Lettre , &
» prie M. l'Abbé Proyart de tâcher que son Histoire soit imprimée dans le courant de cette
» Année 1786 ».

Sœur THÉRESE de St. Augustin,
R. Carmélite.



V I E

D E

LA REINE DE FRANCE.

LIVRE PREMIER.

L'ON ne prononça jamais le nom de la Reine, dont nous publions la Vie, sans se rappeler l'idée de la Vertu (1). Et dans le

(1) A jamais aussi, le nom d'une autre Reine, dont le sang vient d'être versé sur le sang encore fumant de son vertueux Epoux, rappellera le souvenir de l'Innocence, victime de la plus monstrueuse scélératesse. Connue par la douceur de son caractère, par la bonté de son cœur & sa constance religieuse dans le malheur, MARIE-ANTOINETTE D'AUTRICHE fut l'Idole du peuple parisien, avant que le Philosophisme n'eût inoculé à ce peuple sa rage contre les Rois. Depuis cette époque, la Fille de MARIE-THÉRESE, l'Epouse de LOUIS XVI, la Mere de LOUIS XVII devint à ces seuls titres, plus coupable qu'il ne falloit, sans doute, dans les principes de ses assassins,

A

temps même qu'une Secte audacieuse, conjurée contre l'Autorité, mettoit tout en œuvre pour l'avilir aux yeux des Peuples, la Renommée n'en publioit pas avec moins de confiance, que la première Femme du Royaume en étoit aussi la plus vertueuse; & son jugement n'étoit pas contredit. Aussi verrons-nous, par les détails de la Vie de cette Princesse, que, quelle qu'ait été sa réputation, elle fut encore au-dessous de son mérite.

Pour écrire cet Ouvrage, avec la fidélité qui seule a droit d'intéresser, j'avois besoin de Mémoires sûrs & circonstanciés; & il me fut aisé de m'en procurer, autorisé comme je l'étois à m'appuyer de Noms augustes & chéris, auprès des Personnes qui avoient eu les relations les plus immédiates avec la Reine. Outre les notions que j'avois déjà puisées dans les Manuscrits de M. l'Abbé *Soldini*, relatifs au

pour mériter de périr du dernier supplice. Mais, emportés dans leur férocité jusqu'au terme extrême de la démence, c'est à la face de l'Univers que ces Forcenés osent imputer à l'infortunée Princesse, ou des crimes qui sont évidemment leurs propres crimes, ou des crimes dont ses plus ardens persécuteurs l'avoient, depuis long-temps, déclarée innocente; des crimes encore qui avoient été d'horribles attentats contre elle-même; des crimes enfin dont le seul énoncé fait la réfutation, & dont la possibilité même ne peut être supposée que par des Ames absurdemment atroces.

Dauphin, Fils de cette Princesse, & dans ceux de M. *Alliot*, concernant spécialement le Roi Stanislas son Pere, j'ai trouvé tous les secours que je pouvois souhaiter auprès de M. le Cardinal de *Luynes*; de Madame la Maréchale de *Mouchy*, Dame-d'honneur de la Reine; de Madame de *Rupelmonde*, l'une de ses Dames-du Palais, avant sa retraite de la Cour; de Mademoiselle *Perrin* sa premiere Femme-de chambre; d'une Dame aujourd'hui Religieuse, autrefois attachée à son service; des Carmélites du Couvent de *Compiègne*, Maison où la Princesse étoit dans l'usage de faire des retraites pendant les voyages de la Cour.

Mais, de tous les Mémoires qui m'ont été communiqués, les plus étendus sont ceux que m'a remis M. l'Abbé *Tronchinski*, dont le travail fut concerté avec M. l'Abbé *Biéganski*, Confesseur de la Princesse. Ces deux respectables Ecclésiastiques furent les témoins habituels & les Ministres les plus ordinaires de ses immenses charités.

Pour classer les faits suivant leur analogie, nous avons divisé l'Ouvrage en quatre Livres.

Le premier nous montre la Princesse dans son éducation.

Le second, sur le Trône de France.

Le troisieme, dans ses relations & ses occupations domestiques.

Le quatrieme, dans l'exercice des devoirs de la Piété chrétienne.

Et, sous ces différens rapports, les vertus de la Reine n'intéresseront pas seulement les Personnes d'un rang sublime : aujourd'hui, comme il y a trente ans, elles parleront un langage touchant au cœur de tous les vrais Français ; &, pendant des siècles, elles pourront servir de modele aux Personnes de son sexe, jalouses de trouver le bonheur où sont leurs devoirs.

Cet Ouvrage étoit composé, & il auroit dû paroître il y a huit ans. La publication en fut proscrite alors par le Philosophisme qui caressoit l'Autorité, & elle le fut depuis par le Philosophisme qui égorgeoit l'Autorité.

MARIE-CHARLOTTE-SOPHIE-FÉLICITÉ LECKZINSKA, Fille du Roi de Pologne Stanislas I, naquit à Posen, Capitale du Palatinat de Posnanie, le 23 Juin 1703, au milieu des troubles qui agitoient alors sa patrie ; vers le temps de la déposition d'Auguste, & de la premiere élection de

Stanislas. L'Histoire nous apprend que ce furent les aïeuls paternels qui élevèrent les premiers autels au vrai Dieu dans la Pologne, & les aïeuls maternels qui donnèrent les premiers Chefs à cette Nation.

La Providence, qui vouloit offrir dans la personne de cette Princesse, un modele de vertu à la Terre, & une mere compatissante à tous les Malheureux; la fit naître de parens religieux; voulut qu'elle fit l'apprentissage de la vie à l'école de l'Infortune; & la plaça ensuite sur le premier Trône du Monde. Jusqu'à l'âge de douze ans elle ne connut que les périls & les alarmes. Les premiers sons qui frapperent ses oreilles furent ceux des instrumens de guerre, & les premiers objets qui s'offrirent à sa vue, furent des camps & des Armées. D'abord proscrire & fugitive dans les Etats de son pere; témoin ensuite des succès périlleux de Charles XII; elle partagea enfin, avec sa Maison, la disgrâce de ce Héros.

La Princesse n'étoit âgée que d'un an; lorsqu'elle courut le plus grand péril. Le Roi son pere, jugeant que l'Armée Polonoise, qu'il commandoit lui-même dans Varsovie, n'étoit pas en état de résister aux Forces supérieures des Saxons qui s'avançoient à grandes journées, quitta sa Ca-

pitale, pour aller joindre l'Armée victorieuse du Roi de Suede. Stanislas conduisoit avec lui sa Famille. A une demie journée de Varsovie, dans un endroit où ses Troupes faisoient halte, il apprend que l'Armée Saxone n'est plus qu'à quelques lieues de distance. Sur le champ il fait sonner la marche : il ordonne & presse lui-même le départ. On lui obéit avec tant de précipitation, que les Officiers de sa Maison oublient de remettre la Princesse Marie dans sa voiture. La Gouvernante croit qu'elle est auprès de sa Nourrice, & celle-ci compte sur la Gouvernante : l'Armée s'avance. Déjà l'on avoit fait une lieue, lorsqu'on reconnut que la Princesse manquoit. Un détachement de cavalerie se reporte sur les lieux. On demande à un Aubergiste qui a reçu le Roi, ce qu'est devenue la Princesse sa Fille? celui-ci l'ignore, & répond qu'on ne la lui a pas donnée en garde. Envain lui fait-on les menaces les plus capables de l'effrayer ; il se récrie qu'on cherche à le perdre : il persiste à protester de son innocence. Après d'inutiles recherches dans la maison, on parloit d'y mettre le feu, lorsque quelques soldats, visitant les bâtimens de la basse-cour, trouvent la petite Marie dans son berceau, tranquille au milieu des alar-

mes qui l'environnent, & souriant à ceux qui la cherchent. Etrange vicissitude des événemens humains ! Celle à laquelle étoit réservé le Trône de France, se trouvoit alors délaissée dans un auge d'écurie, exposée au double péril de tomber au pouvoir de l'Ennemi, & de périr dans les flammes, victime du zèle qui vouloit la sauver.

Trois ans après cette aventure, ce précieux Enfant courut un autre danger à-peu-près du même genre. Tandis que le Roi son pere étoit auprès de Charles XII, qui faisoit la loi en Saxe, le Czard de Russie, entré en Pologne à la tête de soixante mille hommes, envoya un détachement de Troupes légères pour tenter l'enlèvement de la Famille de Stanislas, qui habitoit alors le château de Posen, hors d'état de défense & fort mal gardé. A l'arrivée inattendue de l'Ennemi, le trouble s'empare de tous les esprits; chacun cherche son salut dans la fuite. Déjà le château est investi, & la Fille du Roi s'y trouve enfermée avec quelques Domestiques. Pendant que les Russes en abattent les portes, on descend la Princesse dans des jardins; on la conduit, par des issues dérobées, jusqu'à un Hameau du voisinage, où elle est confiée aux soins d'une Payfanne qui, jus-

qu'à ce que l'Ennemi se soit retiré, tient son précieux dépôt caché dans un pètrin. La Reine se rappella toute sa vie cette alerte & ses circonstances; la peur qu'elle avoit de tomber au pouvoir de ceux qui la cherchoient, & l'extrême attention avec laquelle elle étouffoit jusqu'aux moindres mouvemens naturels qui auroient pû déceler sa présence.

Après la défaite mémorable de Charles XII à Pultawa, en 1709, la Princesse fut conduite, du Palatinat de Posnanie, sur les confins de la Pologne, vers la mer Baltique, & en suite à Stétin, Capitale de la Poméranie citérieure, où le Roi son pere s'étoit établi depuis le séjour du Roi de Suede à Bender. De la Poméranie, le vent de l'adversité la poussa successivement en Suede: de Suede aux Deux-Ponts, & des Deux-Ponts en France, où elle entra en 1720.

On auroit lieu de craindre, ce semble, que l'éducation de la Princesse n'eût été négligée dans des circonstances si orageuses. Mais, ces circonstances même n'en dispoient que mieux son cœur aux leçons de la Vertu; & le Roi de Pologne, assiégé de mille soins inquiétans, parmi les combats & le tumulte des armes, n'oublia jamais un instant qu'il étoit pere. Ce Prince

faisoit , de l'instruction de ses Enfans (1), le délassement le plus doux de ses travaux ; & ses disgraces , comme il le disoit lui-même , lui faisoient mieux sentir l'importance de se préparer une ressource dans des Enfans qui pussent un jour lui en adoucir la rigueur. Il donna d'abord pour Gouvernante à sa Fille une Dame d'un vrai mérite , & sur-tout d'une éminente piété : elle s'appelloit *Mockzinska*. Il lui traça le plan qu'elle devoit suivre ; il en fixa les moindres détails , & il le rédigea de sa main. Cette Piece , composée d'abord en Polonois , fut depuis , à la priere du Dauphin pere de Louis XVI , traduite en François par son auguste Auteur , qui n'y fit que quelques légers changemens , analogues aux vues de son Petit-Fils. C'est , à notre avis , un chef-d'œuvre de sagesse , qui mérite par lui-même la plus grande publicité , & dont nous ne pouvons nous dispenser d'offrir un précis au Lecteur , pour le mettre à portée de comparer le genre d'éducation que reçut la Princesse de Pologne avec le fruit qu'elle en tira.

Le Roi Stanislas craint , dans ceux qui dirigent la Jeunesse , le bel esprit qui ne

(1) Une Princesse , aînée de la Reine , mourut aux Deux-Ponts.

tend , dit-il , qu'à faire des Sots , & l'esprit systématique qui n'inspire que des préjugés ; le caractère facile & complaisant , qui se laisse subjuguier par son Eleve , & le caractère sombre & austere qui repousse la confiance du jeune Age , ami de la gaité. Il demande , pour cet emploi , une Personne instruite , un bon Esprit , un Cœur vertueux , un Caractere plein d'une noble aménité ; & , quelque rares que soient les Sujets de ce mérite , il ne doute pas qu'il n'en existe encore , au moins pour former les Enfans des Rois.

» Je voudrois bien , dit ce Prince , qu'on ne se pressât pas trop de donner de l'esprit aux enfans , & de leur meubler la tête de belles connoissances. Qu'on laisse au tempéramment le temps de se développer & de se fortifier. Que l'on corrige , que l'on dompte même les inclinations vicieuses , plus physiques encore que morales , qui se manifestent dès le berceau ; mais contentons-nous de la négation du mal moral dans un enfant de six ans. Ne demandons de lui ni saillies d'esprit , ni vertus proprement dites. Laissons au temps le soin de faire éclore la raison ; & qu'une main indiscrette ne casse point l'œuf sous la poule qui le couve. Aujourd'hui , nous aimons les fruits précoces ; nous voulons

absolument en avoir ; & , en forçant la nature nous en avons. Mais, que deviennent les arbres sur lesquels nous les avons cueillis ? Petits Docteurs à sept ans, grands fots à dix-huit. Pour s'être trop empressé d'en faire des hommes, on les a condamnés à rester des Enfans toute la vie. Ceux qui semblent toujours craindre que leurs Enfans n'ayent point assez d'esprit, annoncent bien qu'ils ignorent que c'est par le cœur qu'on est homme... ».

» Il faut que des Enfans prennent leurs ébats ; c'est l'ordre de la nature : le sang bouillonne dans leurs veines. Qu'on se garde bien de leur interdire l'usage de leurs jambes : qu'ils sachent marcher, sauter & même courir. Qu'ils se promènent l'été, qu'ils se promènent l'hyver ; qu'ils s'accoutument à braver l'intempérie des saisons... Que leurs lits ne soient point trop mollets. Qu'ils sachent au moins dormir par tous pays ; & qu'ils ne soient pas obligés, comme certaines gens que j'ai vues, de calculer la distance de leur lit au terme d'un voyage qu'ils se proposeroient ».

» Qu'on les accoutume à une vie sobre & frugale : qu'ils ne mangent que des viandes communes, apprêtées simplement, c'est-à-dire, bouillies ou roties ; & qu'ils n'en mangent pas en grande quantité. Les

légumes leur vaudront mieux que les viandes. Les fruits bien mûrs, dont-ils font leurs délices, ne les incommoderoient que par la quantité. Mais, tous ces ragoûts épicés, ces jus, ces coulis, ces essences, qui ne sont que des poisons lents pour nous, agiroient bien plus cruellement sur des tempérammens encore foibles. Les confitures, les pâtes, les dragées & toutes ces sucreries, que l'art des Confiseurs prépare à nos estomacs blasés; leur seroient également nuisibles; & il n'y a qu'une ignorance meurtrière qui fasse de ces friandises, connues des Enfans sous le nom de bons-bons, la récompense de leur sagesse „.

„ L'eau est la boisson naturelle de l'Homme, & la seule qui convienne aux Enfans. S'ils boivent du vin, que ce soit en bien petite quantité & jamais pur. Sur-tout jamais de liqueurs, ni douces, ni fortes. Leurs estomacs sont des fournaïses embrasées; si vous y jetez encore l'huile & le bitume, vous en calcinez les parois. C'est de la pâture qu'il leur faut, & non des digestifs „.

„ Rarement les Enfans surchargeront la capacité de leur estomac, lorsqu'ils n'auront à lui donner que des alimens communs. Leur survient-il une indigestion? un jour de diète rigoureuse sera tout à la fois

le remède & la punition de leur gourmandise. Gardez-vous bien sur-tout qu'on les drogue pour leurs indispositions accidentelles ou même habituelles. Laissez faire la nature ; elle est chez eux dans toute sa force. Voyez les Enfans des Pauvres : ils sont sujets , comme les nôtres , à toutes les infirmités de leur âge ; & ils en guérissent fort bien , sans y être autorisés par ordonnance de la Faculté ».

» On ne sauroit étudier trop tôt les goûts naissans des Enfans , afin de s'appliquer à les fortifier ou à les combattre , selon qu'ils s'annoncent louables ou vicieux. Mais , prenez garde qu'on ne détruise jamais par les faits , ce qu'on s'efforceroit d'établir par les paroles. Nous établissons de bons principes ; si nous en tirons des conséquences vicieuses , c'est à ces conséquences que s'arrêteront les Enfans. Faudroit-il donc qu'ils raisonnassent mieux que nous ?

» L'indocilité n'est pas un vice particulier aux Enfans ; il est inhérent à notre nature : c'est l'orgueil , auquel nous donnons différentes dénominations , selon qu'il se modifie , à raison de l'âge & des circonstances. L'orgueil se manifesterait moins dans l'âge mûr , s'il eût été mieux contenu dans l'enfance. C'est une de ces passions

que l'on ne peut bien maîtriser que par la Raison & la Religion...

„ Je suis bien éloigné d'adopter le ridicule système de ces modernes Instituteurs, qui, sous prétexte qu'il faut parler raison à un Etre raisonnable, voudroient que l'on traitât avec un Enfant de six ans comme avec un parfait Logicien. Leur erreur est d'affimiler l'aurore de la raison avec son midi. Souvent on parle raison à un Enfant de cet âge, en lui parlant comme il seroit déraisonnable de le faire lorsqu'il aura quinze ans. C'est très-bien raisonner avec cet Enfant que de lui dire : *Ceci est bien : cela est mal. Faites cela, votre Papa le veut ; ceci lui déplaît, ne le faites point* „.

„ Dès que vous vous appercevrez que les propositions, *je veux, il faut, cela convient*, qui étoient en forme concluante pour la première enfance de vos Eleves, pourroient faire naître en eux des doutes ou des préjugés, c'est le moment de leur expliquer, pourquoi l'on veut ce que l'on veut. Il ne faudroit pas étouffer l'entendement des Enfans sous le poids de l'autorité. On les accoutumeroit, par-là, à regarder comme la meilleure, la raison du plus fort... „.

„ Qu'on s'applique soigneusement à for-

mer les Enfans à la dépendance & à la soumission. Qui a bien su obéir a de grandes dispositions pour bien commander un jour. Ne souffrez pas qu'on vienne prendre leurs ordres, ni qu'ils en donnent jamais, pas même aux derniers de leurs Valets. Qu'ils sachent demander en priant, bien convaincus qu'ils n'obtiendront rien par l'impératif. Qu'on se moque d'eux, s'il leur arrive de dire: *je veux ceci, je ne veux pas cela*; & plus encore, s'ils sa-
visoient de joindre l'humeur aux menaces. Je ne voudrois pas même qu'on s'empres-
sât toujours de satisfaire ceux de leurs goûts qui n'auroient rien que de raison-
nable. Il faut qu'ils apprennent à les mo-
dérer, & qu'ils s'accoutument aux priva-
tions. On leur prépareroit bien des mé-
comptes, pour le reste de la vie, s'ils n'a-
voient jamais entendu dire, dans l'enfance:
cela est impossible ».

» Si l'on ne cesse de dire aux Enfans
qu'ils sont Grands, ne se croiront-ils pas
dispensés de le devenir? Au lieu de leur
faire un mérite de celui de leurs Aïeuls,
qu'on ne leur en fasse qu'un sujet d'ému-
lation... ».

» Il y a de Flatteurs de bonne-foi, qui
sont moins vicieux que foibles. On leur
a passé tous leurs caprices dans leur en-

fance, ils croient qu'on a tort de les corriger dans les autres. Encore pleins des défauts qu'ils ont contractés à cet âge, & qu'ils ignorent eux-mêmes : *souvenons-nous, disent ils, de ce que nous avons été lorsque nous étions jeunes.* Ils feroient bien mieux de l'oublier. Il n'appartient qu'à celui qui a été bien élevé de se rappeler ce qu'il fut dans son enfance ».

» Il faut que les Enfans soient formés tout-à la fois à la générosité & à l'économie. Qu'on ait soin de leur suggérer l'emploi qu'il convient qu'ils fassent de leur petit pécule. Qu'on leur dise souvent, qu'il est honteux de thésauriser, plus honteux de faire des dettes; & que le comble du déshonneur est de faire des dettes & de ne les point payer... Un Enfant n'a jamais rien donné, s'il n'a senti la privation de ce qu'il a donné. Qu'on lui apprenne à trouver le dédommagement de cette privation dans la satisfaction d'avoir fait une bonne œuvre qui a été vue de Dieu ».

» La Religion étant la science qui caractérise le plus essentiellement l'Etre raisonnable, elle doit la première servir d'exercice à sa raison... Si l'esprit peut parler à mon esprit, nul autre ne peut parler à mon cœur que le Dieu qui l'a

formé. Non, le bien que conseille l'Homme ne se fera jamais si sûrement que celui que la Religion commande. Les motifs humains sont subordonnés à mille circonstances qui enchaînent ou embarrassent leur activité ; les motifs surnaturels sont indépendans & immuables comme leur principe. Le Cœur mû par la sensibilité soulage un Malheureux qui se rencontre sous ses pas, le Cœur religieux va le chercher jusque dans la cabanne où il souffre. La vanité philosophique ne fait le bien que dans le temps & dans le lieu où elle peut être applaudie ; la Religion le fait par-tout où elle peut avoir Dieu pour témoin... ”.

En adoptant les principes que lui traçoit le Roi de Pologne, pour l'éducation de la Princesse sa Fille, la sage Mockzinska, n'eût point à sacrifier les siens, & ne fit qu'obéir avec plus de confiance à ses propres lumieres & aux sentimens religieux, dont-elle étoit pénétrée. Elle reconnut, par l'expérience, que le langage de la Religion, tout sublime qu'il est, peut être mis à la portée de l'Age le plus tendre ; & nous pourrions opposer le succès de sa méthode au système d'éducation du Précepteur d'Emile, si ce système impie n'étoit suffisamment réfuté, aux yeux de tous les Parens religieux, par la conduite même

du Souverain Instituteur du Genre-humain : qui, lorsqu'il annonçoit au Monde les grandes vérités du Salut, ne vouloit point qu'on écartât les petits Enfans, les faisoit au contraire approcher de lui, les bénissoit & les jugeoit capables d'écouter avec fruit les divines Instructions.

Ainsi, la jeune Princesse avoit à peine ouvert les yeux au spectacle de la nature que sa Gouvernante l'invitoit à en bénir l'Auteur. Le premier usage qu'elle lui apprit à faire de sa raison, fut d'en offrir l'hommage à l'Etre Suprême de qui elle la tenoit ; &, à mesure qu'elle développoit à son esprit les magnifiques Images de la grandeur de Dieu & de ses divins Attributs, elle appelloit son cœur à la reconnaissance, & lui en suggéroit les actes.

Une Âme encore tendre, & préparée par l'innocence, reçoit avec avidité toutes les impressions de la Vertu. Dans l'âge le plus avancé, la Reine de France se rappelloit encore avec attendrissement les obligations qu'elle avoit à sa pieuse Institutrice. Elle se plaisoit à raconter comment elle instruisoit son enfance, en lui parlant des promesses de la Religion & de ses récompenses ; comment elle l'intéressoit en lui peignant les charmes de la Vertu & la joie de la bonne conscience ; comment

elle lui inspiroit l'horreur du vice, en lui montrant le danger des plaisirs qui égarent le jeune Age, la brièveté du temps qui tient à l'Eternité, les remords qui suivent le péché & les châtimens qui l'attendent; comment surtout elle pénétrait son cœur, en l'entretenant des prodiges de l'amour de Dieu & du bonheur d'être à lui.

Dès que Mockzinska eût ainsi captivé son Eleve, en lui faisant goûter la vertu, elle la conduisit sans peine où elle voulut. „ Madame, lui disoit-elle, ayez com-
„ passion des Misérables, Dieu vous bénira; appliquez-vous au travail, il vous
„ en fait un précepte; fuyez la vanité, elle
„ lui déplaît souverainement; ayez hor-
„ reur du mensonge, c'est un vice qu'il
„ déteste „. Elle lui parloit ainsi de tous ses devoirs, & ne lui parloit jamais en vain, au nom du Dieu qu'elle lui avoit appris à aimer.

La jeune Eleve avoit si bien profité des leçons de sa vertueuse Institutrice, qu'à l'âge de huit ans elle faisoit les délices de sa famille, & jouissoit, dans la Poméranie, de la réputation d'un Enfant de la plus haute espérance. La nature, il faut en convenir, n'opposa en aucun temps, aucun obstacle à la culture qu'on lui donnoit. Dès cette époque de la première enfance, où c'est être vertueux que d'avoir peu de défauts,

la Princesse excitoit l'intérêt de toutes les Personnes qui l'approchoient, par la candeur & l'ingénuité propre à son âge, par la douceur & l'aménité de son caractère, par un extérieur ouvert & des manieres caressantes, par toutes les graces naïves & les inclinations vertueuses qui rendent l'Enfance aimable.

Lui proposer le bien, c'étoit le lui prescrire; & dès qu'elle connoissoit un devoir, elle ne l'oublioit plus. Il ne fut jamais nécessaire, surtout, d'insister auprès d'elle sur la maniere religieuse dont elle devoit s'acquitter de ses exercices de piété. Dans l'âge de la légereté, on la voyoit entrer avec respect dans le Lieu Saint, & s'y tenir dans le recueillement, prier avec ferveur, écouter attentivement la parole de Dieu; en un mot, traiter saintement toutes les choses saintes.

C'étoit aussi comme naturellement, & sans qu'il lui en coûtât, qu'elle se plioit aux regles de bienséance convenables à son âge. Rien n'étoit gêné dans son maintien; tout étoit sage dans ses propos. L'interrogeoit-on? elle répondoit de bonne grace. Parloit-on en sa présence de choses qu'elle ne comprît pas? elle gardoit le silence, ou elle proposoit modestement ses doutes. Lorsqu'on disoit du bien de quel-

qu'un qu'elle connoissoit, elle aimoit à y applaudir; si on en disoit quelque mal, elle avoit l'air de ne pas l'entendre, ou elle prenoit sa défense. Dès qu'elle s'appercevoit qu'on vouloit lui cacher un secret, elle ne cherchoit pas à le deviner; le lui confioit-on, elle étoit impénétrable.

Elle annonçoit, dès-lors, non pas seulement de l'esprit & de la vivacité, ce qui est assez commun dans les Enfans, mais un bon-sens exquis & un jugement déjà mûr, ce qu'on trouve rarement chez eux. Elle étonnoit souvent par la solidité de ses réflexions & la justesse de ses raisonnemens. On ne la vit jamais tirer une conséquence vicieuse d'un principe une fois connu; & l'on disoit d'elle, qu'un faux raisonnement la choquoit, comme un faux ton choque un Musicien. Ce qui contrarioit le plus ses idées à cet âge, & ce qu'elle ne pouvoit comprendre, c'étoit qu'il y eût des hommes assez dépravés pour ne pas aimer Dieu, & même pour tourner contre lui ses bienfaits. „C'est, sans doute, disoit-elle un „jour, qu'ils ne savent pas tout ce que „Dieu a fait pour eux & ce qu'il peut faire „contre eux. Ils ignorent sûrement qu'il „y a un Paradis & un Enfer : on devroit „bien le leur dire „. Raisonnement admirable dans sa simplicité, & bien naturel

pour un Cœur en qui les passions n'ont pas obscurci les lumieres de la raison. Aussi, ce que pensoit à cet égard la Princesse encore enfant, elle le pensa toute sa vie; & le délire des Méchans révoltés contre Dieu fut toujours une sorte de mystere inexplicable pour sa belle ame.

Un des plus importans services que Mockzinska pût rendre à son Eleve, après celui de former son cœur à la vertu, ce fut de lui inspirer de bonne heure l'amour du travail & une véritable horreur pour l'oisiveté. Ses occupations étoient variées, mais continuelles. Sa journée étoit partagée entre les exercices de la Piété chrétienne, l'étude des Langues & le travail des mains. Pendant ses récréations, elle s'occupoit ordinairement des Arts agréables, tels que le dessein, la peinture, la danse & la musique. La piété qui l'animoit se manifestoit jusque dans ses amusemens innocens. Ainsi, pour ses modeles de peinture, donnoit-elle la préférence à des sujets religieux; ainsi ne chantoit-elle rien avec tant de goût que les Grandeurs de Dieu & les plaisirs de la Vertu. Elle avoit appris par cœur des Cantiques sur tous les Mysteres de la Religion. On lui entendit quelquefois dire, qu'un des scandales dont elle avoit été le plus étonnée en entrant dans

le Monde, ç'avoit été d'apprendre qu'il y eût des meres assez ennemies de leurs filles pour souffrir, qu'en leur présence même, elles prostituassent leurs voix aux coupables accens des passions.

La jeune Princesse, pendant son séjour en Suede parmi les Luthériens, leur offroit dans sa conduite la plus belle apologie de la foi qu'ils ont abandonnée. En plusieurs occasions, les Ministres & les Docteurs même de l'Hérésie ne purent s'empêcher d'admirer & de louer sa piété. Dans un voyage de dévotion qu'elle faisoit un jour pour visiter les Reliques de Sainte Brigitte, Princesse de Suede, elle pria un Evêque Luthérien de vouloir bien l'accompagner chez le Particulier possesseur des ossemens de la Sainte & Luthérien lui-même. Arrivée sur les lieux, elle expose au Propriétaire le sujet de son voyage. Celui-ci lui ouvre un tiroir où étoient renfermées les Reliques qu'elle désiroit de voir, en lui avouant qu'il est surpris qu'elle se soit donné la peine de venir de si loin pour voir une tête de Mort. „ Hé bien, „ reprend la Princesse, faites-moi donc le „ plaisir de me donner cette tête, qui vous „ est inutile; ou si vous aimez mieux, venez-la moi „. Comme le Luthérien se défendoit de lui accorder sa demande;

» Engagez donc, Monsieur, je vous prie,
» dit-elle à l'Evêque, de m'accommoder
» de sa tête de Mort. -- Je m'en garderai
» bien, répond celui-ci: il ne faut pas que
» cette tête sorte du Royaume. -- Mais,
» c'est la tête d'une Catholique. -- N'im-
» porte; c'étoit une excellente femme. --
» Vous avez raison, Monsieur; &, tant
» que la tête de cette excellente femme
» restera en Suede, on s'y souviendra que
» de son temps, ce Royaume étoit Catho-
» lique ». L'Evêque, frappé de cette ré-
flexion, de la part d'un Enfant de onze
ans, jugea qu'elle méritoit une récompense;
& détachant lui-même un des ossemens de
la Sainte, il en fit présent à la Princesse,
qui le conserva précieusement toute sa vie.

Cependant, la Reine de Pologne & la
Comtesse Leckzinska mere du Roi, ne res-
toient pas spectatrices oisives des soins que
se donnoit Mockzinska, pour l'instruction
de son Eleve. C'étoit en partageant sa vi-
gilance qu'elles applaudissoient à ses succès.
La Princesse étoit habituellement auprès
d'elles, & c'étoit sous leurs yeux qu'elle
prenoît ses leçons. Appuyant aussi par de
grands exemples les beaux préceptes de la
Gouvernante, ces Dames respectables as-
socioient la jeune Marie à toutes leurs
bonnes œuvres, la rendoient témoin de
leur

leur piété sincere, & la formoient sur-tout à la compassion envers les Malheureux & à la charité pour les Pauvres.

Le Roi de Pologne lui-même, après dix ans de la vie la plus orageuse, respirant enfin dans le Palais des Deux-Ponts, nouveau présent de son généreux Allié, s'appliqua, de son côté, à perfectionner une éducation si heureusement commencée par ses soins, & qu'il n'avoit jamais perdu de vue. La Princesse entroit alors dans sa douzieme année, intéressante par toutes les qualités de l'esprit ou du cœur, qu'un Pere vertueux peut désirer dans sa Fille. Aussi ce Prince vraiment Philosophe, oubliat-il bientôt auprès de cet Enfant chéri qu'il fût Roi malheureux, pour se souvenir qu'il n'étoit pas de pere plus heureux que lui. Chaque jour lui fournissoit quelque occasion nouvelle d'apprécier, tantôt le bon cœur, tantôt le bon esprit de la Princesse. La Reine de Pologne marquoit, dans une circonstance, quelque retour de sensibilité sur les malheurs de sa Maison, ayant peine à déferer au sentiment du Roi son époux, qui soutenoit que la perte d'une Couronne ne devoit pas même effleurer son cœur. La jeune Marie fut choisie pour arbitre du différent. L'office de Juge, entre un pere & une mere, en pareille matiere, étoit assez

délicat pour un enfant de douze ans. Voici comment elle s'en tira : » Je pense , dit-elle , que Maman a raison pour le motif , & que vous , Papa , vous n'avez pas tort pour le fond : Maman regrette votre Couronne , parce qu'elle vous aime ; & vous , vous ne la regrettez pas , parce que vous êtes homme. Et toi , ma petite Marie , s'écria le Roi , en embrassant tendrement sa Fille , tu juges aussi comme un homme ».

Dans de si heureuses dispositions , & avec l'attention chrétienne que la Princesse apportoit à tous ses devoirs , il eût été difficile qu'elle offrît jamais matière à de sérieuses réprimandes. Pendant toute son Education , elle n'en reçut qu'une seule du Roi son pere , dont voici le sujet. Les conversations de famille rouloient souvent sur les campagnes que le Roi de Pologne venoit de faire avec le Roi de Suede. Stanislas ne parloit jamais de Charles XII , qu'avec des sentimens d'estime mêlés d'admiration. Un jour qu'il racontoit quelques-unes des scènes romanesques que ce Prince avoit données à Bender , la jeune Marie ne put s'empêcher de qualifier sa conduite d'extravagante. Le Roi l'en reprit vivement , en lui disant qu'un si grand Homme mériterait encore tout son respect , quand

elle lui devoit moins de reconnoissance.
» Je fais , Papa , répondit la Princesse ,
» que nous devons infiniment à la géné-
» rosité du Roi de Suede ; mais , à des traits
» de cette nature , que peut-on leur de-
» voir ? L'indulgence » répliqua Stanislas ,
qui , au fond , n'approuvoit pas plus que
sa Fille l'invincible opiniâtreté de son Ami
qui , n'ayant avec lui que quelques Domestiques , venoit de soutenir un siege en forme , dans une maison , contre une Armée Turque.

C'étoit peu pour le Roi de Pologne , devenu le premier Instituteur de sa Fille , d'assister souvent aux leçons qu'elle recevoit de ses différens Maîtres ; tous les jours , à des heures réglées , il lui donnoit lui-même les siennes , en forme de conversation. C'est ainsi qu'il lui avoit appris l'Histoire de son siècle , & qu'il lui avoit donné les connoissances les plus particulières sur les intérêts respectifs des Nations de l'Europe , comme sur leurs prétentions chimériques , prétextes toujours renaissans de ces guerres d'ambition ou d'inquiétude , qui font acheter aux Princes & aux Peuples les plus frivoles avantages au prix des plus grands maux.

C'est aussi dans ces précieux entretiens qu'il lui développoit les secrets de la vraie

Sageſſe; qu'il lui expliquoit la Moia'e qui doit conduire les Grands; qu'il lui apprenoit à n'eſtimer la puiſſance que pour l'utilité des Foibles & les richelſſes que pour les beſoins de l'Indigence. On eût également vu ce Prince religieux donner lui-même tous les jours à ſa Fille les leçons de la Piété chrétienne, lui apprendre comment on adore Dieu en eſprit & en vérité. On l'eût vu la préparer, par ſes ſoins, au bonheur de recevoir pour la première fois ſon Dieu; lui faire enviſager dans le lointain l'importance & la grandeur de cette action, & l'enflammer par ſes diſcours du deſir de la bien faire. On peut dire, en un mot, que Stanislas, pendant ces jours de ſon loilir, étoit tout à la fois auprès de ſa Fille, le ſage interprête de la raiſon & le Docteur éclairé de la Religion.

Plus la Princeſſe avançoit en âge, plus ſon pere veilloit à ce que tout, au-dehors comme dans le domeſtique, lui parlât le langage de la Vertu. Il avoit borné ſa ſociété à un très-petit nombre de Perſonnes, dont la diſcrétion égaloit la piété; ſ'afſurant ainſi qu'elle n'entendrait que des diſcours ſages & n'auroit ſous les yeux que des actions vertueuſes. Doublement étrangere dans la Ville qu'elle habitoit, elle n'y connoiſſoit que les Pauvres, pour leſquels

elle travailloit souvent, & auxquels elle aimoit à distribuer de ses mains les aumônes de sa Famille, qu'elle grossissoit de tout ce qu'elle pouvoit y ajouter. Habituellement retirée dans l'intérieur du château, elle y menoit cette vie active & occupée qui sied si bien à son Sexe, & dont la naissance ne sauroit dispenser les Enfants des Grands. Loin des divertissemens profanes & des plaisirs qui alarment l'Innocence, les seuls spectacles qu'elle aimât étoient ceux de nos Cérémonies religieuses. Elle paroissoit rarement en public, & ne sortoit volontiers qu'avec le Roi & la Reine. Si elle faisoit quelques petits voyages, ils étoient ordinairement déterminés par des motifs de piété. C'est ainsi qu'elle alloit visiter des Communautés religieuses & des Maisons de charité; qu'elle fréquentoit les lieux consacrés par la dévotion des Fideles, & qu'on la voyoit dans les Eglises où se célébroient quelques Fêtes particulières. Nous rapporterons, à ce sujet, une anecdote assez remarquable. Elle habitoit encore le Duché des Deux-Ponts, lorsqu'un jour elle accompagnoit sa Famille dans un de ces voyages religieux, dont le terme étoit une Abbaye située en France, & elle y assistoit à l'Office du soir. Au moment où, pendant le Salut,

elle entendit chanter le *Domine salvum fac Regem*, elle se sentit tout-à-coup saisie d'un mouvement qu'elle ne pouvoit définir, & attendrie au point qu'elle fondeoit en larmes, & qu'elle ne cessa d'en verser tant qu'elle resta dans l'Eglise. Le Roi de France, pour lequel on prioit, n'étoit alors qu'un Enfant de neuf à dix ans, & la Princesse étoit fort éloignée d'imaginer que la mort de Charles XII dût bientôt la mettre dans le cas de devoir de la reconnoissance à ce jeune Prince; bien moins encore qu'il dût jamais la faire asseoir sur son Trône.

Cependant, six ans après, & sur le point de devenir son Epouse, elle se rappella ces larmes extraordinaires qu'elle avoit versées à son occasion, la première fois qu'elle avoit mis le pied sur le Territoire de la France; & ce souvenir la frappa, comparé à l'événement. Mais, en racontant le fait, e'le s'abstenoit de toutes réflexions; & c'étoit dans l'événement, beaucoup plus que dans le pressentiment, qu'elle reconnoissoit le doigt de la Providence.

Il y avoit déjà plusieurs années que la Fille de Stanislas remplaçoit abondamment dans le cœur d'un Pere vertueux tout ce qu'il avoit perdu par le sort des armes; & ce Prince sans ambition se seroit estimé le plus heureux des hommes, si l'acharne-

ment de ses Ennemis & de nouvelles disgraces ne fussent venu l'assiéger dans sa retraite. A peine sorti de la Pologne, il avoit pensé perdre la vie à Breslaw, sous le rasoir d'un Barbier, aposté pour l'égorger (1). Au mois d'Août de l'année 1716, il courut un autre danger, à-peu-près du même genre, dont la Princesse sa Fille fut témoin & qu'elle partagea avec lui (2). En

(1) Ce Malheureux étant arrêté confessa son crime, que Stanislas lui pardonna.

(2) Un Officier Saxon se rendit aux Deux-Ponts à la tête d'une douzaine d'hommes aussi déterminés que lui, dans le dessein d'enlever Stanislas ou de le faire périr. La conspiration fut révélée à ce Prince; elle devoit éclater le jour de l'Assomption, sur le chemin des Deux-Ponts, à l'Abbaye de Graventhal, où l'on savoit que la Solemnité le conduiroit avec sa Famille. Il prit des précautions, & fut heureux de l'avoir fait. Vers les sept heures du matin, les Assassins, cachés dans le bois de Graventhal, voyant venir deux carosses, s'avancent à la rencontre du premier, l'arrêtent, mettent la tête à la portiere, & n'apercevant que des Dames, entre lesquelles étoit la Fille du Roi, ils ordonnent au Cocher de continuer sa route, & vont droit au second. Il ne s'y trouvoit que le Capitaine des Gardes du Roi, qu'ils prennent pour le Roi lui-même, & sur lequel ils déchargent plusieurs coups de pistolets, qui portent à faux. A l'instant, les Gardes du Roi qui étoient en embuscade, & le Roi lui-même qui suivoit les voitures, accompagné du Général Poniatowski & de quelques Seigneurs, fondent sur les Assassins, dont le Chef est arrêté avec deux de ses complices. Stanislas ne se vengea de ces scélérats qu'en leur faisant compter l'argent dont ils avoient besoin pour retourner dans leur Pays.

1718, il apprend qu'il a perdu son trop fidele Allié, & avec lui l'unique moyen qu'il eût alors de subsister. Obligé par-là de quitter la Principauté des Deux-Ponts: pros crit dans sa Patrie; sans crédit, sans appui étranger, mais fort de sa vertu & de celle de sa Fille, ce Prince religieux envisagea ces nouveaux contre-tems dans l'ordre de cette Providence suprême & toujours sage, qui dispense à son gré les revers & les succès. Comme il se trouvoit sur les frontieres de la France, il supplia Louis XV de vouloir bien accorder un asyle dans ses Etats à un Roi malheureux, également poursuivi par l'infortune & par la fureur implacable de ses Ennemis. C'étoit le temps de la Régence du Duc d'Orléans. Ce Prince qui, a de grands défauts, joignoit un grand fond d'humanité, répondit au Roi Stanislas : » Vos vertus, beau-
» coup plus encore que vos malheurs, in-
» téressent le Roi mon Neveu en votre
» faveur; & il me charge de vous faire
» savoir que ce n'est point sa protection
» mais son amitié qu'il entend vous accor-
» der. Ainsi, comme vous vous trouvez
» dans le voisinage de l'Alsace, vous êtes
» le maître de choisir, pour votre résidence,
» telle ville de cette Province qui pourra
» vous convenir. Sur le champ le Roi don-

» nera ses ordres pour que vous y foyez
 » reçu, & je les ferai exécuter de maniere
 » à vous prouver tout mon empressement
 » à vous être de quelque utilité ».

En effet, Stanislas s'étant déterminé à venir habiter la petite ville de Weissembourg, le Régent lui tint parole. Il est vrai que, les finances étant alors dans le plus mauvais état en France, les secours pécuniaires qu'il en tiroit étoient bornés. Mais, riche par son économie, ce Prince, avec les revenus d'un Particulier, savoit représenter en Souverain, & offrir encore à la Fille des leçons touchantes de compassion pour les Malheureux. Dans cette nouvelle retraite, comme dans celle qu'il venoit de quitter, toujours utilement occupé, il partageoit son loisir entre les Lettres & les devoirs d'un bon Pere de famille. La Princesse de Pologne étoit alors dans sa dix-septieme année. Objet privilégié de ses soins, elle y avoit répondu; elle avoit comblé ses espérances. Outre la connoissance parfaite de la Religion & celles dont nous avons déjà parlé, elle possédoit encore les divers talens utiles ou agréables qui convenoient à son sexe ou que demandoit sa Naissance. Elle savoit six Langues, & assez bien pour les parler; le Polonois, le François, l'Italien, l'Alle-

mand, le Suédois & le Latin; enforte qu'il eût été difficile de trouver dans aucune Cour de l'Europe une Princesse plus instruite & mieux élevée.

Le Roi Stanislas se fût contenté de ce qu'il avoit déjà fait pour l'éducation de sa Fille, que nous pourrions encore le proposer comme un modele à tous les Peres de famille. Mais ce sage Instituteur jugea qu'il manqueroit quelque chose à son Ouvrage, s'il ne songeoit à écarter, jusque dans l'avenir, ce qui pourroit l'altérer ou le détruire. Se représentant sa Fille, privée de ses conseils parmi les écueils du grand Monde, il crut nécessaire de la prémunir par d'utiles leçons contre le danger des passions, qu'une heureuse habitude de la vertu lui laissoit ignorer, mais dont le germe est dans tous les cœurs, toujours prêt à se développer dans les occasions. C'est ce qui l'engagea à composer lui-même, pour l'instruction de la Princesse, plusieurs petits Discours de Morale, dont le but étoit en lui montrant par-tout les avantages & le triomphe de la Vertu sur le vice, de lui apprendre encore à connoître le Monde & à se connoître elle-même, pour se défier sagement & du Monde & d'elle-même. Ces Pieces, comme celles dont nous avons déjà parlé, furent composées en Polonois

& traduites depuis en François par leur Auteur. Nous ne pouvons nous dispenser d'en citer ici quelques fragmens, parce qu'elles font partie vraiment intéressante de cette belle éducation, qui fait elle-même époque dans la Vie de notre Princesse.

Stanislas offre d'abord à sa Fille un tableau fidele de ces Sociétés du grand Monde où elle va bientôt se trouver engagée, & il lui déclare que, si elle veut trouver les agrémens de la vie sociale, elle ne doit les chercher que parmi les Gens sages & vertueux, jamais dans ces Cercles brillans que forment le désœuvrement & l'ennui, & où l'on se pique cependant le plus d'honnêteté, de complaisance & de politesse. „ Le bon sens, dit ce Prince, y respire à peine; des riens en font l'ame. On ne s'y occupe que des bagatelles du jour, qui sont oubliées le lendemain. Ce qu'on y distingue le plus, c'est le ramage éteincelant d'une espece d'Êtres frivoles, qui ne seroient plus rien, s'ils cessioient d'être étourdis & volages. Ces Sociétés ne laissent pas de paroître le centre de l'urbanité & du savoir-vivre. Mais les sentimens qu'on y étale sont-ils toujours, ce qu'ils devroient être, la voix de la nature, l'expression & le langage du cœur? L'orgueil n'y perçoit-il jamais à travers les graces les plus

simples & l'accueil le plus prévenant ? La médifance n'y trouve-t-elle jamais d'accès ? & les haines, les ruptures, les divifions, ne font-elles pas une fuite inévitable & de la médifance qui prétend ravir l'honneur, & de l'orgueil qui veut furpafler le mérite » ?

» Les amitiés même que l'on contracte dans ces Cercles, tiennent du terroir où elles fe forment ; elles ne font qu'un commerce d'intérêt & d'amour-propre, un échange de plaifirs & non de fentimens. Auffi n'exigent-elles qu'un dehors de complaifance, & l'art d'approuver dans les autres l'indécence des mœurs, & de ne leur offrir qu'une vertu fouple & traitable ».

» Je ne connois qu'une forte de Gens qui rendent les Sociétés aimables : ce font ces Perfonnes vertueufes, dont l'humeur eft douce & le cœur bienfaifant ; dont la bouche exprime la franchise, & une phyfionomie fans art le fentiment & la candeur ; qui, féveres fans myfanthropie, complaifantes fans baffeffe, vives fans emportement, ne louent ni ne blâment jamais par prévention ou par caprice ; qui ne parlent point par la feule envie de parler ; qui ornent de toutes les graces de la modestie les avis que leur arrache la confiance ou l'équité ; qui, d'un ton tranquille, &

sans prétention, répriment le babil dangereux de ces prétendus Beaux-Esprits, prôneurs effrénés du vice ; & qui, enfin, ne supportent les Méchans que dans l'espérance de les rendre meilleurs».

» Leur haute vertu les rend inaccessibles à la contagion. Ainsi le soleil éclaire un marais impur sans souiller ses rayons. Souvent leur exemple suffit pour arrêter la perversion des Mœurs».

Le Prince prévient cependant son Eleve qu'elle se flatteroit envain de trouver dans le Monde des vertus sans défauts, & que, dans les Ames les plus parfaites elle verra encore quelquefois le savoir ressembler un peu à la vanité, l'émulation approcher de l'envie, la tranquillité dégénérer en paresse, la constance devenir opiniâreté.

En l'avertissant de se tenir en garde contre les travers & les écarts de l'esprit, il lui fait voir que ce don précieux du Ciel, qui ne devroit être en nous qu'un principe de lumière & de vie, n'est souvent, par le coupable abus que nous en faisons, qu'un dangereux phosphore, qui, en nous éblouissant, nous conduit au précipice dont il nous cache les dangers.

Il lui représente cette faculté si chère à l'Homme, cet esprit si universellement & si indiscrettement vanté, » dans la Religion,

élevant des disputes aussi vaines que hardies, sur des Myſteres qu'il ne devoit qu'adorer & qu'il veut pénétrer; dans le domeſtique, manquant les affaires par trop de fineſſe & de précautions; dans le gouvernement des Etats, ayant recours aux manœuvres concertées d'une Politique tortueuſe, qui ne ſuit ſes vues qu'aux dépens de la droiture & de l'équité; dans les Tribunaux publics, s'efforçant de diminuer la honte du crime, & de faire prévaloir l'injuſtice ſur le bon droit; dans les Lettres, dénaturant les principes & ſubſtituant le caprice au bon goût; enfin, dans la Philoſophie, formant au milieu de nous une Secte de prétendus Sages, qui ne ſont occupés qu'à renverſer & à détruire, hommes vains & dévorés d'ambition, pourſuivant les honneurs, recherchant les richèſſes, vrais fléaux de l'Humanité dont ils ſe diſent les patrons; ne ſ'eſtimant eux-mêmes que par la plus vile portion de leur être, ſe refusant une ame, un eſprit, une deſtinée, ſe dégradant & ſe courbant autant qu'ils peuvent vers la Terre.

Il l'avertit que, dans la Société, elle rencontrera des vices & des travers embellis avec tant d'art, qu'ils en ſont méconnoiſſables, & que la raiſon elle-même ſeroit tentée de les approuver,

Si la réflexion & la conscience ne venoient à son secours. » Mais, les vices, quels qu'ils soient, portent tous en eux des traits qui les décelent, je ne fais quoi qui avertit de ce qu'ils sont. Ils ont beau ne se montrer que dans un point de vue agréable, on les reconnoît. L'Amour profane lui-même dont on a toujours essayé vainement de faire une vertu, on sent qu'il n'est qu'un délire, une fièvre de la raison, une passion; &, de toutes les passions, celle qui cause le plus de ravages dans la Société. Quels sont les vices qui ne trouvent en nous une lumière naturelle, une droiture de raison, une conscience qui les rejette? Mais, ce qui nous en doit particulièrement inspirer l'horreur, c'est l'état de ceux qui s'en sont laissés corrompre. Que ne nous disent point leur dérèglement, leur misère, leur folie, »?

Stanislas ne dissimule pas à sa Fille que, quels que soient les malheurs & la honte qui accompagnent le vice, elle le verra néanmoins, dans ce Siècle dépravé, circuler, des Sociétés licentieuses du grand Monde jusque dans les Sociétés particulières, & dans celle même que forment les Epoux sous les auspices de la Religion. » La plus douce des Sociétés devrait être celle du Mariage, auquel la Religion im-

prime son caractère, pour en rendre les nœuds plus forts & plus doux. Rien cependant de plus ordinaire que de voir, des Personnes qui ne pouvoient vivre sans s'unir, se négliger, s'oublier, se haïr dès que leur union est formée. Ce changement mutuel, on l'attribue à la diversité des caractères, qui, n'étant pas faits l'un pour l'autre, ne peuvent que se contrarier. Mais, souvent les caractères sont moins opposés qu'on ne pense; ou, pour mieux dire, les Hommes & les Femmes d'à présent n'ont point de caractères propres, ou les ont tous à la fois, pour en changer au besoin. Des Ames froides & légères ne tiennent à rien. Une raison du dégoût qui survient dans les Mariages, & sans doute la plus vraisemblable de toutes, c'est le débordement des mœurs de ce Siècle, où le grand air est d'être vicieux sans pudeur; où les Epoux, de part & d'autre également corrompus, ne cherchent pas même à se déguiser mutuellement leurs travers & leurs vices; où les Hommes ne s'estiment plus déshonorés par les foiblesses de leurs Femmes, ni les Femmes par des intrigues qu'elles appellent des arrangemens „

Ce Guide attentif apprend à celle qu'il dirige à quels traits elle pourra distinguer

cette Passion particuliere, qui domine chacun de nous ; tantôt plus présomptueuse que les autres , tantôt plus impérieuse , quelquefois plus opiniâtre , selon qu'elle prend sa source dans l'esprit ou dans le cœur , ou qu'elle prétend s'autoriser de la raison ; Passion toujours plus à redouter que les autres , & qu'il est d'autant plus important de découvrir qu'on ne peut , dit-il , se flatter de la combattre avec succès qu'en l'attaquant dès sa naissance. » C'est nous qui rendons nos passions invincibles , par notre peu d'attention à les étouffer , dans ces premiers momens d'alarme , où je ne fais quel pressentiment nous avertit de les craindre. Nos premieres foiblesses nous donnent des remords , les secondes les supportent , les dernieres les méprisent. Ainsi un Nageur timide qui redoute la fraîcheur de l'eau , l'éprouve un peu sur les bords , frissonne , recule , avance ; & , à force d'émotions & d'essais , s'y plonge tout entier , & regrette souvent trop tard d'avoir appris à ne la point craindre ».

Pour faire sentir à la Fille de quelle importance il est de modérer l'inquiétude naturelle & la vivacité de nos desirs , le Roi de Pologne les lui montre inconstans & irrésolus ; souvent dangereux & nuisibles , toujours plus aisés à réprimer qu'à

fatisfaire. C'est au peu de soin que nous avons de régler nos desirs qu'il attribue l'esprit de frivolité, les progrès du luxe, l'avilissement des Ames & la perversion des mœurs actuelles. » De tous les desirs, les plus dangereux sont ceux que forment en nous les penchans naturels qui nous dominant. Combien n'est pas funeste le desir des richesses dans un Avare; combien la passion des plaisirs dans un Voluptueux; combien le desir des honneurs dans une Ame ambitieuse!... Jamais desir ne fut pleinement accompli, l'un est toujours le germe d'un autre, un nouveau desir remplace dans l'instant celui qui s'éteint, & ne s'éteint lui-même, à son tour, que pour faire place à mille autres qui, à force d'agiter notre ame, épuisent ses forces; & après l'avoir poussée d'écueils en écueils, la ramènent, sans plaisir & sans succès, au même point d'inquiétude & d'ennui d'où elle étoit partie ».

Comme les plaisirs des sens ne sont ni plus capables de remplir le cœur, ni plus innocens que les vains desirs dont ils sont l'objet, le sage Instituteur veut que son Eleve se défie des amateurs de ces perfides jouissances. Il l'invite à descendre souvent dans son cœur, pour y chercher les plaisirs de la Vertu, toujours purs & seuls.

dignes de satisfaire une Ame qui a le sentiment de sa dignité. „ Les plaisirs des sens sont presque toujours les moins innocens , les plus dangereux , les moins satisfaisans, les moins nécessaires. Qui est-ce qui engage à les rechercher ? une vaine & stérile dissipation , l'ennui , la paresse , le triste embarras de n'avoir rien à faire : quelle source ! quelle origine ! quel motif ! qui sont ceux qui aiment le plus ces plaisirs ? des Cœurs déjà corrompus , ou qui ne tarderont pas à l'être : quels modèles ! quelle autorité „ !

„ De tous les plaisirs des sens , il n'en est point qui ne soit payé trop cher au prix même d'un simple désir. On ne s'ennuie jamais plus qu'au moment qu'on sort de les goûter. L'ennui est leur effet le plus ordinaire. On s'est agité , on s'est tourmenté pour en jouir ; & , c'est là toute la récompense des soins qu'on s'est donnés pour se les ménager. Heureux celui qui , ne voyant aucun rapport entre la petitesse , le néant même des plaisirs sensibles , & la noblesse , l'immensité , la haute destinée de son ame , ne les juge propres qu'à la dégrader & l'avilir „ .

„ Un des moyens les plus infailibles , pour trouver la source des vrais plaisirs , c'est de se renfermer en soi-même , pour

mieux apprendre à se connoître, à maîtriser ses penchans, à épurer ses vertus ; c'est de vivre isolé & dans un entier détachement de tous les objets extérieurs qui, d'ordinaire, nous rendent malheureux sans nous rendre plus sages ; c'est de se faire une compagnie de son cœur ; d'aimer à l'entendre, parce qu'il dit toujours vrai ; de se plaire avec lui ; &, sans abandonner le Monde, & même avec l'air de s'y livrer, de lui échapper autant de fois qu'il veut ne nous entretenir que des frivolités qui l'occupent. Heureux donc ces Caractères modérés & tranquilles, qui, jugeant de tout sans passion, savent se rendre contens à peu de frais, & ne cherchent leur bonheur que dans les attraits de la Vertu qu'ils aiment „ !

Le Roi de Pologne, pour faire passer dans le cœur de sa Fille les sentimens d'humanité dont il est lui-même pénétré, appelle son attention sur la dure servitude dans laquelle languit en Pologne le Peuple des Campagnes. Il ne craint pas de s'élever à ce sujet contre les usages de sa Patrie qu'il condamne comme injurieux au droit naturel, à la raison, & plus encore à la Religion d'où il tire cette Maxime tutélaire de la Foiblesse : que, dans les vues de la Providence, les Grands ne sont que

pour les Petits; les Riches que pour les Pauvres; les Maîtres que pour leurs Sujets. „ On peut dire avec vérité, que le Peuple est dans une extrême humiliation en Pologne. On doit cependant le regarder comme le principal soutien de la Nation. Qui est-ce en effet qui procure l'abondance dans le Royaume? Qui est-ce qui en porte les charges & les impôts? Qui est-ce qui fournit des hommes à nos Armées, qui laboure nos champs, qui coupe nos moissons, qui nous sustente & nous nourrit? Qui est la cause de notre repos, le refuge de notre paresse, la ressource dans nos besoins, le soutien de notre luxe, &, en quelque sorte la source de tous nos plaisirs? N'est-ce pas ce même Peuple que nous traitons avec tant de rigueur? Ses peines, ses sueurs, ses travaux ne méritent-ils donc que nos dédains & nos rebuts? „

„ Dieu, en créant l'Homme, lui donna la liberté : quel droit a-t-on de l'en priver? à moins que ce ne soit par l'autorité que prend la Justice sur des Criminels (1). C'est si peu de chose qui nous

(1) Le peuple est serf en Pologne. En France il est parfaitement libre, selon les Loix; & toutes les déclamations des Agitateurs & des Factieux ne sauroient détruire cette vérité de fait; que, parmi

met au-dessus de nos Sujets, qu'il est honteux pour nous de nous enorgueillir de notre élévation & de leur bassesse. Rien n'est grand ici bas que par comparaison. C'est toujours le malheur d'une portion des hommes qui rehausse & fait éclatter le bonheur de l'autre „.

„ Il ne tenoit qu'à la Providence de nous assujettir à ceux que nous maîtrisons. Sans doute qu'elle a voulu donner à ceux-ci le moyen de mériter par leur résignation, & à nous un motif de nous humilier dans notre indépendance. C'est donc à nous de ne pas abuser de notre pouvoir sur des Malheureux qui ne nous sont inférieurs que par une disposition dont nous n'avons pas été les maîtres. Nous devons adorer en eux la main de Dieu, qui ne les a pas faits ce qu'ils sont par rapport à nous, & pour nous donner sujet de nous complaire dans la misère de leur état & dans l'opulence du nôtre „.

„ Les Riches, les Grands, tous les hommes ne sont maintenus, conservés ici bas que pour l'utilité des autres hommes. Les biens dont on jouit peuvent échapper des mains de ceux que les possèdent, mais

nous, le dernier Payfan est admis à appeler en justice son Seigneur, fut-il Duc ou Prince, fut-il le Roi lui-même.

les biens que la Charité fait répandre durent du moins toujours par le plaisir de les avoir fait servir à faire des Heureux ; & quel plaisir plus sensible ! Ceux que nous rendons heureux sont notre ouvrage, nos Enfans adoptifs, des Créatures que nous avons formées, & à qui nous rendons en quelque sorte la vie, qu'elles n'avoient reçue que pour la traîner ou la perdre dans la misère & la douleur. Est-il rien qui flatte autant que de procurer à des Malheureux des grâces ou des secours qu'ils ne peuvent recevoir que de leurs Semblables, à qui Dieu en a confié le soin ? Coopérateurs de ses bontés, on entre dans ses fonctions, & l'on s'élève au-dessus de l'Humanité „.

C'étoit par ces belles Leçons, toujours soutenues de l'exemple : c'étoit en jettant ces germes précieux de vertu & d'humanité, dans le cœur de sa Fille, que le Roi Stanislas la préparoit à sa haute destinée, & formoit, sans s'en douter, une grande Reine pour un grand Empire.

Quoique la Princesse fut à peine connue dans la petite Ville qu'elle habitoit, on savoit dans toute l'Europe qu'elle étoit élevée par les soins d'un grand Maître ; & le Public, sans connoître ce qu'elle étoit, devinoit ce qu'elle pouvoit être. Mais la pro-

fonde retraite dans laquelle elle vivoit, n'avoit pu dérober le secret de son mérite à ceux qui avoient un grand intérêt de s'en assurer ; & c'est dans le temps qu'elle étoit comme ensevelie dans le Château de Weissembourg que plusieurs Princes, dont deux Souverains en Allemagne, la recherchèrent en même temps en Mariage ; tant il est vrai que, dans tous les rangs, une vertu distinguée est une riche dot pour une jeune Personne.

Cependant, aucun de ces Partis, dont le moins avantageux eût pu passer pour une fortune dans l'état actuel des affaires de sa Maison, ne tenta l'ambition de la Princesse de Pologne. Envain la Reine sa mere l'engagea, la pressa même de se déterminer : „ que prétendez-vous donc, „ ma Fille, lui dit-elle un jour, avec l'émotion du zele impatient de servir ? „ Hâtez-vous de saisir l'occasion : je doute „ qu'elle ait jamais pour vous un second „ moment aussi brillant que celui-ci. Eh „ quoi, Maman, répondit la Princesse, „ c'est en m'éloignant de vous que vous „ croiriez me rendre heureuse ! Ne crai- „ gnez pas, je vous prie, mes regrets pour „ l'avenir. Il me sera toujours bien plus „ doux de partager vos disgrâces que de „ jouir, loin de vous, d'un bonheur qui „ ne

„ ne seroit pas le vôtre „. Comme la Reine ne pouvoit se rendre à ces raisons, sa Fille osa en appeller au Roi son pere. Elle connoissoit sa Philosophie. Ce Prince éclairé dans sa tendresse plaida la cause de sa chere Fille „. On n'est pas heureux malgré soi, „ dit-il à son Epouse. Nous n'avons qu'un „ Enfant : n'ayons pas à nous reprocher d'avoir sacrifié son bonheur à des intérêts „ de fortune dont elle n'est pas touchée „. La Reine consentit enfin à laisser sa Fille maîtresse de son sort; mais ce consentement fut de sa part un sacrifice. C'étoit la premiere fois qu'elle avoit eu à pardonner à la jeune Princesse quelque opposition à ses desirs. Mais elle ne put réfléchir sur sa docilité de tous les temps, & sa soumission aveugle à toutes ses volontés, sans voir disparoître des torts, qui ne lui avoient paru de quelque gravité que parce qu'elle-même les avoit appréciés par un sentiment trop humain.

Ainsi échappée à la crainte, bien honorable pour son cœur, de se voir seule heureuse dans la disgrâce de sa Famille, la Fille de Stanislas s'applaudissoit encore d'avoir éloigné le moment où elle auroit à vivre au milieu d'un Monde que son Pere lui avoit appris à redouter. Uniquement éprise des charmes de la Vertu, elle

trouvoit le bonheur dans une situation où tout lui en facilitoit la pratique. Il étoit beau de voir une jeune Princesse n'user de la liberté, dans laquelle elle avoit voulu se maintenir au sein d'une Famille chérie, que pour avancer l'œuvre de sa perfection. C'étoit en imprimant le sceau de la Religion à tous ses devoirs; c'étoit par la plus grande fidélité à la Grace, par l'application à la Priere, par un saint & fréquent usage des Sacremens, par toutes les œuvres enfin de la Piété chrétienne qu'elle appelloit les regards du Ciel sur sa Maison, & que, sans y songer, elle préparoit l'accomplissement des grands desseins de la Providence sur sa personne.

De toutes les vertus qui la rendoient recommandable au-dehors, malgré sa modestie, la plus remarquée étoit sa charité envers les Pauvres. Elle avoit déjà un caractère de grandeur qui frappoit; &, à juger la Princesse par ses inclinations bienfaisantes, on eût pu présager dès-lors qu'elle étoit appelée à devenir, sur un grand théâtre, la Mere commune des Malheureux. Il n'étoit pas nécessaire que la présence du Pauvre provoquât sa compassion. Elle devinoit sa misere, elle prévoyoit & calculoit ses besoins; & son cœur n'avoit de repos que lorsqu'elle y avoit pourvu.

Tout ce qu'elle avoit en sa disposition devenoit le patrimoine de l'Indigence. Elle ne recevoit que pour donner; & elle le faisoit avec une générosité qui, dans la médiocrité de sa fortune, auroit pu passer pour indiscrete. C'est de-là, sans doute; que les Habitans de Weissembourg ont toujours regardé, depuis, l'élévation de la Princesse sur le Trône de France, comme la récompense de cette charité sans bornes qu'elle exerça parmi eux dans sa jeunesse, citant, parmi les preuves dont ils appuyent ce sentiment, une anecdote que je rapporterai, bien sûr de n'être pas contredit par les Personnes qui ont approché de plus près la Reine. Un jour de Fête, que la jeune Princesse se promenoit seule dans le jardin du Château, occupée de réflexions analogues au bonheur qu'elle avoit eu le matin de faire ses dévotions, elle entend une voix plaintive qui l'appelle à travers une pallissade; elle s'approche, & voit le visage pâle & décharné d'une pauvre femme couverte de haillons, qui la supplie, au nom de Dieu, de soulager sa misere. Touchée de son état, elle lui donne une piece d'or: c'étoit tout ce qu'elle avoit. La pauvre femme, en la recevant, leve les mains au Ciel, & s'écrie, dans la joie qui la transporte: „ Ah! ma bonne

„Princesse, Dieu vous bénira : oui, vous
„serez Reine de France „. Ce propos,
dicté par l'enthousiasme de la reconnois-
sance, choquoit alors bien étrangement les
vraisemblances, & il ne falloit rien moins
que l'ignorante simplicité de celle qui l'a-
vançoit pour le rendre excusable dans sa
bouche. Louis XV, à la vérité, n'étoit
pas encore marié, mais son mariage étoit
conclu. Il y avoit plus : une Infante d'Es-
pagne, qu'il devoit épouser, étoit déjà
dans le Royaume pour en apprendre la
Langue & les usages. Or, quelle apparence
que l'on en fût venu à renoncer à des
avances si solennelles ? Quelle apparence
que le Conseil du jeune Monarque l'eût
exposé à une rupture avec l'Espagne, en
l'engageant à renvoyer à Madrid la Prin-
cesse sa cousine, pour lui préférer la Fille
d'un Roi détrôné ? Et cependant tout cela
arriva ; & la prédiction, en apparence si
ridicule, de la pauvre femme de Weis-
sembourg, se vérifia six mois après qu'elle
eût été faite.

Mais il falloit auparavant que de nou-
veaux contre-tems vinssent augmenter en-
core les invraisemblances. La mort du Ré-
gent son protecteur, avoit laissé depuis
quelque temps Stanislas sans autre appui à
la Cour de France que la réputation de

ses vertus. Le Ministre du Roi Auguste, Flemmeing, saisit l'occasion pour intriguer auprès du Conseil de Louis XV, qu'il se flattoit d'engager, par des considérations politiques, à ne plus laisser d'asyle dans le Royaume à un Prince qui ne pouvoit plus s'en promettre dans sa Patrie, ni dans aucun des États du Nord. Sur ces entre-faites encore, Stanislas découvre, par des preuves non équivoques, que des Scélérats viennent d'attenter de nouveau à sa vie par le poison (1). Cet acharnement de ses Eunnemis à sa perte; le danger toujours présent de périr d'une mort violente; l'idée accablante de laisser sans ressources, dans une Terre étrangere, une Fille unique, d'autant plus digne de sa tendresse qu'elle venoit de repousser les offres de la fortune, pour faire la consolation de ses malheurs; la considération encore, vraiment pénible pour un grand Cœur, de ne pouvoir, en prolongeant son séjour en France, que grossir une dette de reconnoissance, qu'il lui paroît impossible de jamais acquitter; tout cela, joint à l'amour qu'il a

(1) Le Roi Auguste étoit incapable de commander un crime ou de l'approuver; mais son Ministre Flemmeing étoit un homme si mal famé, que les divers attentats dirigés contre Stanislas, lui furent généralement imputés.

voué à sa Patrie, le porte à s'occuper des moyens de faire la paix avec son Rival. Pour y parvenir, il réduit ses prétentions, il ne met pas de bornes à ses sacrifices; &, comme il ne réclame des Puissances les plus à portée de le servir, que le concours d'une médiation facile, le succès lui paroît infaillible. Mais un bon office coûte toujours cher à la Politique, quand il faut qu'elle le rende à un Roi malheureux. C'est ce qu'éprouva Stanislas. L'Allemagne lui répondit par des complimens & la Russie par un refus. La Reine de Suede est la seule qui se montre avec zele en faveur de l'Ami malheureux de son malheureux Frere; mais sans que ses instances puissent engager Auguste à permettre le retour en sa patrie, à un Compétiteur, dont les vertus le font trembler sur son trône.

Ce chagrin inattendu, à la suite de tant d'autres, mit la constance de Stanislas à la plus cruelle épreuve, & l'on s'aperçut même de quelque altération dans sa santé. Dans cette extrémité, il lui restoit sa Fille; & ce fut alors, sans doute, qu'il dut se savoir bon gré de lui avoir si bien appris comment on s'élève par la Religion au-dessus des outrages de la Fortune. La jeune Princesse devint la ressource & le salut de son Pere, en le rappelant lui-même à tous

les sentimens religieux qu'il lui avoit inspirés. C'étoit un spectacle vraiment digne des regards du Ciel que le combat de générosité dans lequel on voyoit un Père & sa Fille, après s'être disputé le droit de s'affliger l'un pour l'autre, convenir enfin de faire l'un & l'autre à la Religion tous les sacrifices de la nature, pour ne plus envisager, dans leur commune infortune, que la volonté d'un Dieu qui n'est jamais plus pere que lorsqu'il éprouve avec plus de rigueur. Ainsi vit-t-on ce Roi sans Sujets, sans patrimoine & sans Patrie, & cette Princesse sans établissement & sans dot, bénir également la Providence au fort de leurs disgraces, & se consoler en Chrétiens d'avoir tout perdu, jusqu'à l'espérance même d'un avenir moins affligeant.

Le sacrifice étoit héroïque, la récompense suivit de près & fut proportionnée. C'est au moment précis de ce généreux acquiescement aux décrets de la Providence, que cette même Providence se déclare & justifie, aux yeux des Hommes, le mystere de sa conduite, en apparence si rigoureuse. Peu de temps après que Stanislas eût appris de la Reine de Suede l'inutilité de son intervention en sa faveur, ce Prince voit arriver à sa Cour le Cardinal de Rohan, Evêque de Strasbourg, qui

lui demande une audience secrète, & lui dit : » Sire, je viens vous prier de consentir à ce que la Princesse votre Fille devienne Reine de France ». Le Roi de Pologne, qui connoissoit beaucoup le Cardinal, croit d'abord qu'il se permet une plaisanterie, & il y répond par une autre. Mais comme le Prélat insiste sur le ton sérieux ? » Eh quoi, M. le Cardinal, reprend le Prince, vous ignorez donc combien j'abhorre les intrigues ? Que voulez-vous faire de l'Infante qui est en France ? Comment vous arrangez-vous avec l'Espagne ? Ou si vous entendez que les Nôces de ma Fille soient célébrées par des batailles ? Le Cardinal répond à cela qu'il ne s'agit nullement d'intriguer : qu'on a tout prévu, tout applani ; que l'affaire a été mûrement examinée dans le Conseil de Versailles, & qu'on n'attend, pour la consommer, que son consentement & celui de la Princesse sa Fille. Pour confirmer ce qu'il annonce, il présente au Roi une Lettre du Duc de Bourbon, premier Ministre de Louis XV. Stanislas, en ce moment, seroit tenté de se croire dans l'illusion d'un songe ; il éprouve, comme il le disoit depuis lui-même, les sentimens de ce Patriarche auquel on annonçoit que le Fils dont il avoit pleuré la mort, gou-

vernoit en Egypte, & il s'écrie : „ Béné-
„ soit le Seigneur qui se souvient de nous :
„ ceci est son ouvrage, & lui-même l'a-
„ chevera. Quant à ce qu'il convient de faire,
„ c'est à vous M. le Cardinal que j'en re-
„ mets tout le soin „. Cet acquiescement
religieux à un ordre sensible de Provi-
dence, est la seule part qu'ait eue le Roi
de Pologne à l'élévation de sa Fille.

Le Négociateur, après cette entrevue,
introduit auprès de la jeune Princesse, la
trouve avec la Reine sa mere, occupée,
suivant son usage, du travail des mains.
La proposition qui lui est faite paroît lui
causer moins de joie que d'étonnement &
de trouble. Quelque chose semble lui dire,
comme au Roi son pere; que le doigt
de Dieu est dans cet événement inespéré;
mais sa modestie ne lui permet pas d'y voir
la récompense de sa vertu : & sa réponse
à l'Envoyé fut : „ Je suis pénétrée de re-
„ connoissance, M. le Cardinal, pour l'hon-
„ neur que me fait le Roi de France; mais,
„ pour le surplus, voici le Roi & la Reine;
„ ma volonté est entre leurs mains „. Sta-
nislav avoit déjà donné son consentement,
& la Reine son épouse, en donnant le
sien, ne dissimula pas sa joie. Cette Prin-
cesse témoigna souvent, depuis, à sa Fille
combien elle lui savoit gré de ne s'être

pas rendue à ses instances , à l'époque où elle eut voulu précipiter son Etablissement.

Depuis ces premières ouvertures faites à la Princesse de Pologne sur son Mariage , elle se trouvoit partagée entre différens sentimens également religieux , qui l'occupoient tour-à-tour. Si , d'un côté , elle se trouvoit agréablement flattée de l'idée de pouvoir faire des Heureux dans un vaste Empire , de protéger la Religion du haut d'un Trône , & de concourir à perpétuer la Vertu dans la Maison de St. Louis ; d'un autre , elle trembloit à la vue des écueils & des dangers du Salut qui assiégent le Rang sublime. Elle craignoit d'oublier dans la fortune les utiles leçons qu'elle avoit reçues de l'Adversité. Elle craignoit qu'au sein de l'Opulence , & parmi les délices d'une grande Cour , son cœur ne s'amollît enfin & ne s'ouvrît à quelque une de ces passions inquietes qui tyrannisent la plupart des Heureux du Siècle. De-là venoit que , dans cette circonstance décisive , elle ne souhaitoit & ne demandoit à Dieu que l'accomplissement de ses desseins sur elle , tranquille sur l'événement , & aussi indifférente encore pour le succès que pour la non-réussite. Pendant cet intervalle , qui fut d'environ six mois , la jeune Princesse passoit tous les jours des

tèmps considérables au pied des Autels. Elle ne cessoit d'invoquer les lumieres & le secours du Ciel. Elle s'empressoit surtout de les chercher dans leur véritable source; & c'étoit dans la ferveur de ses Communions multipliées qu'elle conjuroit le Seigneur de l'arrêter plutôt au milieu de sa carrière, que de permettre qu'elle s'engageât dans des voies qui pussent l'éloigner de lui. Un jour qu'elle se trouvoit seule avec la Comtesse Leckzinska son Aieule & là confidente ordinaire des secrets de son cœur. » Hé bien, ma Fille, » lui dit la vertueuse Dame, dites - moi » donc ce que vous pensez de ce grand » événement? Hélas, Maman, lui répon- » dit la Princesse, je n'ai encore eu là- » dessus qu'une pensée, mais qui, depuis » huit jours, absorbe toutes mes pensées: » c'est que je serois bien malheureuse, si » la Couronne que m'offre le Roi de » France me faisoit perdre celle que me » destine le Roi du Ciel » ! Réflexion sublime d'une Ame que sa Foi élève au-dessus des Trônes.

Peu disposées à croire aux vertus héroïques, les Ames vulgaires auroient pu imaginer que la Fille de Stanislas se faisoit illusion sur ses propres sentimens, lorsqu'elle manifestoit à l'extérieur cette reli-

gieuse indifférence sur un si brillant établissement; mais on eut tout lieu de se convaincre que ses discours n'étoient que l'expression sincère de son cœur, lorsque, pendant un moment, la Princesse put se croire à la veille de voir rompre la négociation de son Mariage. Le Roi son père entra un jour chez elle; &, sans la préparer autrement que par sa sérénité ordinaire à une nouvelle qui eut été désespérante pour l'Ambition; „ Savez-vous bien, ma Fille, lui dit-il, que rien ne paroît encore moins assuré que votre Mariage, sur lequel pourtant nous avons reçu tant d'assurances? Vous allez voir arriver un Docteur, qu'on nous envoie pour constater l'état de votre santé, sur laquelle on a, dit-on, quelques inquiétudes: mais ces inquiétudes, si éloignées de tout fondement, pourroient bien n'être aussi qu'un prétexte de rupture. -- Hé bien, Papa, s'écria la Princesse, avec l'expression de la joie la plus naturelle, n'avois-je pas raison de ne me pas trop flatter de cette belle perspective? Je me trouverois actuellement dans le chagrin: mais comme, par la grace de Dieu, je n'ai désiré en tout ceci que l'accomplissement de sa volonté, je me sens parfaitement tranquille sur l'événement, & je vous prie de l'être autant que moi. Ce

pendant, le Médecin n'eut pas plutôt vu la prétendue Valétudinaire qu'il fut décidé sur son état, qui étoit en effet celui d'une santé soutenue, & qui n'avoit jamais essuyé la moindre altération. Une Lettre écrite de l'Alsace à Paris, par une Dame connue, instrument passif de la malignité, avoit occasionné ces inquiétudes du Conseil de Versailles & la visite du Médecin de la Cour.

Ce fut au mois d'Avril de l'année 1725, après que le Mariage du Roi de France avec la Princesse de Pologne eût été négocié secrètement, que l'Infante fut reconduite en Espagne, sous escorte honorable & comblée de riches présens pour elle & pour sa Suite. On amusa aisément son enfance, sous le prétexte d'aller faire une visite au Roi son pere. Ce Prince avoit été prévenu sur le retour de sa Fille; & la raison qu'on lui apportoit d'une disposition si peu attendue étoit que l'Infante n'étoit pas encore nubile, & que les François murmuroient dans l'impatience de voir naître un nouvel appui du Trône. La Reine d'Espagne eut voulu porter le Roi son époux à tirer vengeance du procédé de la France, qu'elle jugeoit outrageant quoiqu'il ne dût paroître que mortifiant. Il y eut même, pendant quelque temps,

apparence de rupture entre les deux Cours , par le rappel des Ambassadeurs. Mais Philippe V. étoit François & Oncle de Louis XV. Une disposition qui , jugée par la mauvaise humeur même , auroit montré plus d'inconstance encore que d'envie de mortifier , ne fut point aux yeux de ce Prince sage & modéré un motif légitime de faire la guerre à sa Patrie & à son Neveu. Il agréa comme excuses les raisons que faisoit valoir le Conseil de Versailles , & la bonne intelligence se rétablit.

Peu de temps après le retour de l'Infante en Espagne , Louis XV. envoya au Roi Stanislas une Ambassade solennelle , à la tête de laquelle étoit le Duc d'Antin , pour lui faire publiquement la demande de la Princesse sa Fille. Cette nouvelle fut un sujet d'étonnement pour l'Europe entière , & chacun en parla selon qu'il étoit affecté. En Pologne , les amis de Stanislas & ses nombreux partisans triomphoient en secret. Parmi ceux qui l'avoient abandonné ou persécuté , les uns affectoient le repentir , les autres laissoient voir le dépit. Mais , c'étoit sur-tout en France , que les propos ne tarrissoient point sur ce sujet. La Cour & la Ville , le Grand & le Peuple , chacun politiquoit sur l'événement , sans

que personne en assignât la vraie cause. Nous ne parlons point de cette Cause première, qui est toujours la dernière qu'aperçoivent les hommes frivoles & dissipés, lors même que son action est plus marquée, & qu'ils en sont eux-mêmes les instrumens. Mais, le fait naturel, ce mot de l'énigme, que tous s'empressoient de deviner, & que bien des gens vouloient trouver dans une politique raffinée du Roi Stanislas, le voici : les Officiers de l'Armée, & les Seigneurs de la Cour qui, en voyageant par l'Alsace, avoient vu le Roi de Pologne, s'accordoient tous à relever les vertus de ce Prince, & ne séparoient jamais son éloge de celui de sa Fille. Louis XV, qui avoit souvent entendu parler de la Princesse, demanda un jour au Cardinal de Rohan, si ce qu'en publioit la Renommée étoit bien vrai ? Plus à portée que personne de rendre justice à son mérite, parce qu'il l'avoit souvent vue, le Prélat parla d'elle en termes si intéressans que, touché du portrait de ses vertus, le jeune Monarque voulut avoir aussi celui de sa Personne qu'on lui procura. Ainsi se forma son inclination. L'Evêque de Fréjus, en qui il avoit toute confiance ne la combattit pas ; le Duc de Bourbon, son premier Ministre, la favorisa de tout son pouvoir, & le

Mariage dont nous parlons en fut la suite. Une circonstance, dont on ne s'apercevrait pas dans un Siècle religieux, mais que l'esprit du jour rend remarquable, c'est que le Souverain-Pontife Clément XII fut consulté sur le Mariage du Roi. Nous lisons dans les Mémoires du Maréchal de Villars : „ Le Courier dépêché à Rome „ est revenu. Il a rapporté une Lettre du „ Pape, qui approuve entierement le parti „ que prend le Roi „.

Dès que le Contrat eût été signé de part & d'autre, la Princesse, laissant tout autre soin, celui même de ses parures de nôces, ne songea plus qu'à se disposer plus prochainement à recevoir dans toute leur plénitude les grâces attachées à la Bénédiction nuptiale. Avec l'agrément du Roi son pere, elle se retira dans un Couvent où elle attendit, dans la retraite & les exercices de la Piété chrétienne, le jour fixé pour la Cérémonie de son Mariage. Ce fut au mois d'Août de l'Année 1725, que le Duc d'Orléans, fils du Régent, se rendit à Strasbourg, où Stanislas avoit transféré sa Cour. Le Prince Ambassadeur étoit accompagné de la Maison destinée à la nouvelle Reine. Il en fit la présentation d'usage à la Princesse, qu'il épousa, au nom de Louis XV, le 14 du même mois.

Le Roi Stanislas envisageoit ce retour de la Fortune avec les yeux du Philosophe chrétien, qui sait se contenir dans la prospérité après s'être soutenu dans les revers. En recevant le Duc d'Orléans : „ Je suis charmé, M. le Duc, lui dit-il, „ que le Roi vous ait choisi pour venir „ célébrer avec nous le Miracle de la Pro- „ vidence, car le Mariage de ma Fille en „ est un „. Ce Prince, au milieu des Fêtes brillantes qui se donnoient dans cette circonstance, après avoir satisfait à ce qu'exigeoient de lui les bienséances, se déroboit à la Foule pour donner ses dernières Instructions à sa Fille, & fortifier de plus en plus sa jeunesse contre les illusions de la fortune & l'enchantement d'une prospérité inespérée. A la vue d'un concours extraordinaire de la Noblesse, tant de l'Alsace que des Provinces circonvoisines, qui s'empressoit de venir rendre hommage à sa nouvelle Reine : „ Vous „ voyez, ma Fille, disoit-il, qu'il y a plus „ d'un Pays au Monde, où l'on s'estime „ heureux de pouvoir adorer le Soleil levant : on veut vous annoncer ce qu'on „ attend de vous „.

Lorsque tout fut prêt pour le départ de la Princesse, elle entre dans le cabinet du Roi, où se trouvoit la Reine sa mere &

la Comtesse son aïeule. Elle se jette à leurs genoux, fondant en larmes, & leur demande leur bénédiction. Stanislas lui donna la sienne avec cet édifiant appareil qui semble nous reporter aux Siècles religieux des Patriarches. Tenant les mains levées au-dessus de la tête de la Princesse qui étoit restée à genoux, il récita la Priere suivante :

» Que Jésus, Marie & Joseph veillent toujours à la conservation de ma chere Fille, au nom de Dieu le Pere, le Fils & le St. Esprit ».

» Qu'elle ait part à la bénédiction que le saint Patriarche Jacob donna à son fils Joseph, lorsqu'il apprit qu'il étoit encore en vie & qu'il gouvernoit en Egypte. Qu'elle ait part à la bénédiction que le saint homme Tobie donna à son fils, lorsqu'il l'envoya dans un Pays étranger. Qu'elle ait part à la bénédiction que Jésus-Christ donna à sa sainte Mere & à ses Disciples, lorsqu'il leur dit : *Que la Paix soit avec vous.* Ainsi soit-il ».

C'est ainsi que, dans toute la simplicité de la Foi, ce Prince, l'un des Génies de son Siècle, apprenoit aux Peres de famille que les riches alliances qu'ils peuvent procurer à leurs Enfants, ne sauroient leur tenir lieu de la crainte du Seigneur & des bénédiction du Ciel.

Le moment où il fallut se séparer ne fut pas le moins touchant de cette scene attendrissante entre la Princesse & sa Famille. C'étoit, de part & d'autre, une effusion de sentimens, dont le désordre peignoit la vivacité. On vouloit se quitter & l'on se rejoignoit. On s'embrassoit comme pour la dernière fois, & puis l'on s'embrassoit encore. On ne s'exprimoit plus que par des pleurs : on eût voulu prononcer des paroles, on ne trouvoit que des sanglots. Et, tout-à-coup, l'attendrissement passant des Acteurs aux Spectateurs, on vit tout le monde essuyer ses larmes.

Enfin, les Personnes chargées de diriger le voyage de la Princesse, sont obligées de l'arracher à ces tendres empressements de sa Famille & d'un Peuple immense, rassemblé pour offrir un dernier hommage à la Vertu qui s'éloigne. On lui fit prendre la route de Fontainebleau, où la Cour l'attendoit. Par-tout où elle passa, son affabilité, sa douceur, ses propos obligeans, lui soumirent tous les Cœurs. Elle trouvoit trop de magnificence dans les réceptions qu'on lui faisoit. » A Dieu ne
» plaise, disoit-elle, que mon arrivée soit
» une charge pour un Royaume où je ne
» dois exister que pour faire du bien ». Par une de ces attentions, que tout le

monde fait apprécier dans une Reine, & qui n'échappe point aux dernières classes du Peuple, elle avoit donné ordre à l'E-cuyer, chargé d'aller annoncer son arrivée dans les Villes, d'y déclarer, en même-temps, que le cérémonial de réception qui coûteroit le moins, seroit celui qui lui plairoit le plus. Mais, bien loin qu'on entrât dans ses vues à cet égard, on voyoit, entre les Corps Municipaux des Villes, un combat d'émulation, & le desir de se surpasser les uns les autres en témoignages de respect & d'affection pour une Reine qui s'annonçoit sous de si favorables auspices. Si nous en croyons les Mémoires du temps, jamais Princesse, destinée à monter sur le trône de France, n'avoit été accueillie, à son entrée dans le Royaume, par des marques de joie si éclatantes.

En se montrant sensible à ces démonstrations publiques, la jeune Reine savoit apprécier & réduire à leur juste valeur des complimens d'usage, & ne voyoit dans les louanges anticipées que lui prodiguoient les Peuples, qu'une invitation touchante à les mériter un jour. Voici comment elle rendoit compte de son voyage au Roi son pere, deux jours après s'être séparée de lui. „ Ah, cher Papa, qu'il y a long-temps qu'il étoit avant-hier, & que

je ne vous ai rien dit ! Il n'est rien que ne fassent les bons François pour me distraire & m'empêcher de m'ennuyer. On me dit les plus belles choses du monde , mais personne ne me dit que vous soyez auprès de moi. Peut-être me le dira-t-on bientôt, car je voyage dans le Royaume des Fées, & je suis véritablement sous leur empire magique. Je subis à chaque instant des métamorphoses plus brillantes les unes que les autres. Tantôt je suis plus belle que les Grâces, tantôt je suis de la famille des neuf Sœurs. Ici j'ai les vertus des Anges ; là, ma vue fait les Bienheureux. Hier, j'étois la Merveille du Monde ; aujourd'hui, je suis l'Astre aux bénignes influences. Chacun fait de son mieux pour me diviniser ; & sans doute que, demain, je serai placée au-dessus des Immortels. Pour faire cesser le prestige, je mets la main sur ma tête, & aussitôt je retrouve, mon touché Papa, celle que vous aimez & qui vous aime aussi bien tendrement, votre chère MARUCHNA (1).

Louis XV, informé que la Reine ap-

(1) Maruchna est un diminutif qui, dans la langue Polonoise, signifie petite Marie. C'est le nom de tendresse que le Roi Stanislas donnoit à sa Fille, & que cette Princesse prenoit encore dans les Lettres qu'elle lui écrivoit étant Reine de France.

prochoit, alla au-devant d'elle avec toute la Cour, jusqu'à une lieue au-delà de Moret, où il la rencontra. Le Maréchal de Villars, présent à cette première entrevue, écrivoit alors : „ Le Roi l'attendoit avec „ impatience & en a paru très-content. J'ai „ trouvé sa personne fort aimable. Elle a „ d'ailleurs la vertu, l'esprit & toute la „ raison qu'on peut desirer dans la Femme „ d'un Roi qui a quinze ans & demi „.

La Princesse s'arrêta à Moret & y coucha. Le jour suivant elle arriva à Fontainebleau, où ses Nôces furent célébrées. Le lendemain, la cérémonie de son Couronnement se fit avec la plus grande pompe. Lorsque le Roi lui offrit les présens d'usage en pareille occasion ; „ Je les reçois „ volontiers, Monsieur, lui dit-elle ; mais, „ comblée du don que vous me faites de „ votre cœur, je vous prie d'agréer que „ je fasse part de ceux-ci aux Témoins de „ mon bonheur „. Elle en fit la distribution à toute la Cour, avec cet air satisfait qui double le prix de ce qu'on donne.

Les Fêtes qu'occasionna ce Mariage rappelloient, à plusieurs Seigneurs de la Cour, celles qu'avoit données Louis XIV, lorsqu'il avoit marié le Duc de Bourgogne pere du Roi, & la comparaison étoit à l'avantage de celles du jour : non pas qu'on y

déployât autant de luxe & de magnificence qu'on avoit fait aux premières, mais parce qu'on étoit plus content. » L'on n'y portoit pas ce plaisir tumultueux qu'un grand spectacle excite ; mais on y voyoit, dans les yeux ; dans les discours, dans tout le maintien des Chefs & des Peuples, cette satisfaction pure & touchante que fait naître la Vertu couronnée. On se flatta dès-lors de revoir le regne de ces Princesses vertueuses, qui, sur le Trône, ont mérité des Autels (1) ».

(1) M. Poncet-de la Riviere.

Fin du Livre premier.

V I E

D E

LA REINE DE FRANCE.

L I V R E S E C O N D.

LE Mariage de Louis XV avec la Princesse de Pologne avoit mis en défaut les plus fins Politiques. Les suites avantageuses qu'il eut pour la France, tromperent également leur prévoyance. En effet, la Lorraine, accordée depuis au Roi Stanislas, en dédommagement du Trône de Pologne qui lui échappoit une seconde fois, devint la dot de la Reine sa fille. Ainsi tout devoit concourir à rendre cette Princesse chère à la Nation. Mais ce fut moins, sans doute, pour avoir enrichi la France d'une Province, que pour l'avoir édifiée par les vertus de son Rang qu'elle acquit, avec le droit à notre reconnoissance, celui d'être proposée à la Postérité comme le modele des Reines.

Les Personnes bien instruites sont les
seules

seules qui sentent ce qui manque encore à leur instruction. La Fille de Stanislas s'étoit appliquée toute sa vie aux leçons de la vraie Sagesse; &, depuis six mois qu'elle étoit appelée au Trône de France, elle en avoit reçu tous les jours d'analogues aux nouveaux devoirs qui l'attendoient. A peine, cependant, se voit-elle en spectacle au grand Monde, que, sentant plus vivement que jamais l'importance de mesurer sa conduite sur son rang, elle veut s'appuyer encore de l'expérience & de la vertu de son Pere. Elle le conjure, dans toutes ses Lettres, de lui continuer ses leçons & ses conseils. Elle desire même que les derniers avis qu'il lui a donnés de vive voix, il les lui retrace par écrit; & voici comment, peu de temps après son arrivée en France, elle lui en réitéroit la priere. » J'espere, mon cher Papa, que vous ne me laisserez plus attendre long-temps ce que vous m'avez promis. Marquez moi bien clairement tous mes devoirs : dites-moi toutes mes vérités. Vous me connoissez mieux que je ne me connois moi-même. Soyez mon Ange conducteur. Je suis bien assurée qu'en vous suivant, je ne m'égarerai pas; mais je ne répondrois pas de ce que je pourrois faire, en ne consultant que ma pauvre petite tête. Il paroît qu'on est tou-

jours assez content de moi. Je n'en juge point par ce que l'on me dit, qui n'est que flatterie; mais il me semble lire sur les visages qu'on a de la joie à me voir, & cela m'en donne à moi-même. Que le bon Dieu soit loué de tout, mon cher Papa. Je suis sûre que vous le priez bien pour le Roi & pour moi „.

Empressé d'acquitter une dette de son cœur & de satisfaire un desir qu'il avoit lui-même fait naître, le Roi de Pologne adressa à sa Fille la Regle de conduite qu'elle lui demandoit. La Piece, quoiqu'assez détaillée, n'ennuiera pas le Lecteur. C'est un Monument précieux de sagesse chrétienne & de tendresse paternelle; &, peut-être la meilleure formule d'examen de conscience que puisse consulter une Reine.

„*Ecoutez, ma Fille, & voyez; prêtez
l'oreille à mes paroles, & oubliez votre
Peuple & la maison de votre Pere* „.

„J'emprunte, ma chere Fille, ces paroles de l'Esprit-Saint, pour vous donner des avis, les seuls vraisemblablement qu'il me sera permis de vous donner dans la suite, après l'événement qui vous éloigne de moi & qui vous met, tout d'un coup, sur le Trône de l'Univers le plus puissant & les plus respectable „.

„C'est ici, véritablement, l'ouvrage du Très-Haut. Je vois la main qui vous conduit à travers tous les détours de la prudence humaine; & qui, confondant les vues & l'attente des Mortels, veut se glorifier elle-même par ses prodiges,,.

„C'en est un, en effet, que le rang où elle vous élève aujourd'hui. Quelle qu'ait été votre sagesse, quelles que soient vos vertus, ce n'est point à elles seules que vous devez ce trait singulier de la Providence; mais c'est à vous à le justifier par toutes les sortes de mérites que va vous demander votre nouvel état. Une foule de devoirs vous attend, & tous les yeux ouverts sur vous cherchent à tirer des présages de votre zèle à les remplir. Il n'en est point que vous ne deviez regarder comme un des diamans les plus précieux de votre couronne; aucun où la moindre tache ne s'appercût aisément, aucun qu'il ne vous importe de conserver dans tout son éclat, au milieu d'un Peuple éclairé, qu'une première lueur peut bien surprendre, mais que la réflexion rend un des plus difficiles à contenter. Juge de vos actions, il vous fera d'autant plus d'honneur qu'il vous paroîtra plus sévère. Laissez-lui hardiment exiger de vous les vertus qu'il a droit de prétendre. Quiconque a besoin d'indul-

gence peut-il s'attendre à beaucoup de marques de considération „?

„ Un des écueils contre lesquels la vertu des Héros s'est souvent brisée, c'est ce suprême degré de puissance & de gloire, qui réveille, dans presque tous les cœurs, celle de nos passions la moins conforme à la raison, & néanmoins la plus difficile à vaincre, je parle de l'Orgueil, dont ne sont pas toujours exempts ceux qui le combattent; peut-être ceux même qui se flattent de l'avoir surmonté. On le diroit de l'essence d'un rang élevé; on l'en croit du moins une bienfaisance rigoureuse. Les Grands se l'apprennent, ils se le communiquent. On le voit circuler grossièrement d'une Ame à l'autre; & cette science est si aisée que les Disciples en savent bientôt autant que les Maîtres. De-là cet impertinent mépris pour le commun des hommes. On ne les voit plus qu'à travers un prisme trompeur qui les dénature, & qui les fait croire uniquement destinés à être de simples spectateurs d'une joie fastueuse, ou des Esclaves assujettis à la nécessité d'y contribuer „.

„ Que sont pourtant les Grands, aux yeux de la raison même la moins sévère? ils ne diffèrent des autres hommes que par la base qui les élève; & cette base, ne tenant point à leur être, elle ne les rend ni

plus sages ni plus heureux. Que seroit-ce, si on les considéroit par rapport à l'immense étendue de l'Univers, où tout le Genre-humain, dont ils sont une si petite partie, n'est lui-même que comme s'il n'étoit point „!

„ Quelqu'élevé, ma chere Fille, que soit le rang où vous venez de monter, vous n'en êtes pas réellement plus estimable à mes yeux, ni vous ne devez l'être davantage aux vôtres. Quel sujet de vanité pourriez-vous tirer d'un simple ornement, qui n'ajoute rien au mérite, & ne peut servir qu'à mieux dévoiler les défauts ou les vices, qu'il expose nécessairement dans un plus grand jour „?

„ Toujours humiliée sous la main de Dieu, seul dispensateur des grandeurs & des puissances, abaissez-vous d'autant plus devant lui que vous êtes plus élevée au-dessus du reste des Hommes. Un seul orgueil vous est permis: c'est celui d'une Âme qui, retrouvant en soi l'empreinte de la magnificence & de l'immensité du Dieu qui l'a formée, méprise tout ce qui est borné, & n'aspire qu'à des biens qui répondent à la noblesse de son Origine, à la hauteur de ses sentimens, à l'Immortalité qui lui est assurée „.

„ Distinguez-vous, à la bonne heure,

dans le rang que vous occupez , mais que ce soit uniquement par l'ambition d'en remplir tous les devoirs avec exactitude. Faites toujours mieux que le Peuple tout ce que le Peuple fait de bien. Surpassez les plus sages en mérite ; mais sans être extrême sur aucune vertu : il n'appartient qu'à l'Hypocrite d'exagérer les sentimens qu'il n'a pas „.

„ La France , l'Univers entier exigent de vous de grands exemples & une continuité d'exemples qui ne se démentent jamais. La plupart néanmoins ne sont bien puissans qu'autant que le modele est agréable „.

„ Je pourrois vous avertir ici d'un avantage que vous ne connoissez pas : c'est un don de la Nature qui ne vous a rien coûté ; mais qui , rendant plus aisée la pente à vous imiter , peut vous être un sujet de mérite ; & , d'un simple talent , vous faire une vertu. Ce don si précieux est cet air de douceur , ces manieres aisées & prévenantes , ce caractère de bienfaisance & de bonté qui se peint dans vos traits , & qui appellant tous les cœurs , en leur demandant autant d'amitié qu'il en offre , ne laisse pas de leur imprimer le respect dont il semble vouloir les affranchir. Conservez avec soin ces dehors précieux , & ne cessez en aucun temps d'être réellement tout ce qu'ils promettent „.

„Faites toujours autant de bien qu'il vous sera possible. La libéralité est un devoir de votre rang, & les refus doivent vous coûter plus que les graces. Sur-tout, approchez de vous la Vertu timide & malheureuse ; ne dédaignez jamais le Mérite indigent ; ne leur faites pas même acheter vos secours par des prières „.

„Aucune affaire essentielle ne vous regarde sur le Trône que celle de vous faire aimer. Rien n'est si flatteur pour une belle Ame, & rien n'est plus aisé aux Personnes élevées en dignité. Il ne faut pour cela que des égards qui n'ayent point un air de contrainte, qu'une politesse sans fausseté, qu'une prévenance sans bassesse. L'arrogance leur est encore moins pardonnable qu'à des Particuliers, qui s'en font une ressource & une espece de dédommagement à leur médiocrité „.

„L'autorité du Diadème peut bien se maintenir par elle seule ; mais elle n'a jamais plus de force que lorsqu'elle a le secret de se soumettre les cœurs. Je l'ai souvent éprouvé sur ce Trône mobile, où me porta, d'après les vœux de ma Nation, l'amitié d'un Prince qui s'étoit chargé d'avoir des vues & de l'ambition pour moi. Combien de fois n'eus-je pas à combattre la fastueuse délicatesse d'une foule

de Grands, qui se prétendent indépendans du Chef qu'il se sont donnés & de la Nation même dont ils sont Membres? Etoit-il aucun jour où il ne me fallût contenir l'indocilité tumultueuse d'une Noblesse qui, ne connoissant que son épée, son courage & sa liberté, veut tenir le timon de l'État, & se plait souvent à le faire chanceler, pour se faire croire plus nécessaire à le conduire. Ces obstacles, si difficiles à lever, j'eus le bonheur de les vaincre. Un accès libre & toujours ouvert, une humanité aussi éloignée de la dureté que de la foiblesse me donnerent sur tous les Esprits un empire d'autant plus absolu qu'on le supportoit sans le croire. Je m'aperçus bientôt qu'en donnant des conseils je prononçois des ordres, & qu'on les exécutoit aussi fidèlement que si la liberté qu'ils contraignoient les eût dictés elle-même. Je reconnus dès-lors, ce que vous ne devez pas ignorer, ma chere Fille, que rien n'assure mieux, en quelque Nation que ce soit, les droits de la Puissance, que le soin de ne la point faire sentir».

»Un moyen infailible de gagner les Cœurs, c'est de leur montrer encore plus d'estime que d'amitié. Celle-ci peut faire des ingrats, celle-là n'en fit jamais. On peut se méfier de l'amitié, on croit tou-

jours l'estime sincere. Sévere à votre égard, usez d'indulgence envers tout le monde. Louez les vertus, excusez les foibleffes, feignez d'ignorer la plûpart des défauts ; embellissez , pour ainsi dire , tout ce qui vous environne. Une prévention flatteuse peut faire naître autour de vous plus de vertus qu'une indiscrete sévérité n'eût corrigé de vices ».

» Etendez cette heureuse & utile prévention jusqu'aux mœurs , aux usages , aux préjugés même des François. De tous les Peuples civilisés , c'est peut-être celui qui souffriroit moins en voyant condamner ses Loix que ses Coûtumes. Elles paroissent être en lui plus qu'en toute autre Nation , ce que la chaleur naturelle est dans tout le corps , un principe de vie , & le premier mobile de ses sentimens , de ses opinions , de sa conduite. Vous devez nécessairement , pour réussir à lui plaire , respecter ses manieres & les adopter. Je ne vous propose pourtant point ici celles des François brillans & volages ; bons par principes , mais trop souvent vicieux par air ; qui n'ont pour vertus que des agrémens , & qui sont même regardés comme étrangers dans leur Patrie , jusqu'à ce que l'âge ait achevé de mûrir leur raison. Les mœurs des vrais François sont douces , simples ,

enjouées, sociables. Chez eux se trouvent plus communément la science des égards, le goût des bienféances, la délicatesse du sentiment. Leurs Ennemis, jaloux de rendre leurs vertus plus agréables, viennent échanger leur politesse contre la leur ; & , ce qu'on a de la peine à concevoir, ils ne s'estiment ensuite plus parfaits, qu'autant qu'ils les haïssent avec plus de fureur, & qu'ils les imitent avec plus de complaisance. Ces sentimens vous choqueront bien davantage désormais qu'ils ne peuvent faire à présent. Vous étiez déjà Françoisse par votre éducation, devenez-le encore plus par votre amour pour cette Nation honnête & polie, & je vous réponds de sa part d'un retour de tendresse le plus sincere & le plus constant. Vous l'éprouverez plus sûrement encore si, après avoir évité les dangers de la Puissance, qui trop souvent n'inspirent qu'orgueil & dureté, vous ne donnez point dans un autre excès, qui amollit les Ames par la volupté & les abrutit par la paresse : J'entends parler ici de la prospérité dont vous allez jouir, & qui pourroit vous être d'autant plus funeste qu'elle vous a été presque inconnue jusqu'à présent».

» Ne nous dissimulons point les adversités que nous avons essuyées. Ceux-là

seuls doivent craindre de se rappeler leurs disgraces qui, ne pouvant les soutenir avec courage, n'ont fait que les augmenter par leur lâcheté. Nos malheurs n'étoient grands qu'aux yeux de la prévention, qui n'en connoît point au-dessus de la perte d'une Couronne; & quelle idée devois-je avoir de celle que je venois de quitter? Différente de toutes les autres, elle n'offre presque d'autre avantage que la gloire de la porter. Devois-je avancer la main pour la reprendre? Quelle qu'elle fût, en la perdant je me retrouvois moi-même, & je vous retrouvois, ma chere Enfant, non point insensible à mes revers, mais ayant la force de les supporter, & toujours épiant sur mon visage jusqu'aux moindres vestiges de la douleur pour la calmer ».

» Nous devons trop à nos malheurs pour les oublier; & nous ne devons nous en prendre qu'à nous-mêmes si, contre le dessein de la Providence, ils n'ont point réussi à nous convaincre du vide & du néant des choses d'ici bas; &, par cela même, à nous dévoiler le danger des prospérités qui pourroient nous séduire. Et, que sont réellement les prospérités même les plus brillantes? Quel est l'état de ceux qui en sont les plus entêtés? N'est-ce pas, pour la plupart, un état de misere & de besoins? Le

seul amour du repos les tient dans une agitation continuelle ; & , leurs passions étant sans frein , leurs vues sont aussi sans bornes. Toujours un nouveau désir , comme un salpêtre enflammé , pétille dans leur ame & les porte vers un objet dont la perspective les éblouit à son tour , mais dont l'approche ou la possession ne les défabuse point du triste soin d'en rechercher d'autres. De-là des jours plus vides que remplis. On se plaint de leur rapidité , parce qu'on n'en jouit point ; & , presque en même temps de leur lenteur , à cause des dégoûts qui les accompagnent. On se dérober sa vie sans le vouloir ; & , comme elle n'est pas dans l'espace du temps , mais dans l'emploi qu'on en fait , elle est déjà comme passée , bien des années avant le moment où elle doit finir „

„ Il n'est qu'une sage modération qui puisse vous garantir des pièges d'un état qui n'est qu'une yvresse continuelle pour tant d'autres. Vos desirs , satisfaits au-delà de vos espérances , ne vous en laisseront presque plus-à former. Je me flatte du moins que , ne souhaitant rien que par raison , vous ne desirerez rien avec inquiétude „

„ Je sens , avec raison , que je puis également me répondre de votre sagesse au

milieu des plaisirs qui assiegent le Trône. Je les crains moins pour vous que le goût du plaisir qu'ils laissent après eux, & qui est en effet plus dangereux que les plaisirs même. L'habitude peut faire disparaître ceux-ci; mais le goût dont je parle, quoiqu'il varie sans cesse, ne meurt jamais; son inconstance même fait sa durée. Usez, à la bonne heure, des plaisirs de votre état; mais souvenez-vous toujours qu'ils ne sont faits que pour vous amuser & vous distraire, & non pour vous occuper. Ils peuvent flatter vos sens, mais ils ne sauroient remplir votre cœur. Celui qui l'a créé peut seul le satisfaire. Ce sentiment, que je n'ai jamais cessé de vous inspirer, ne doit jamais s'éteindre en vous».

» Mais, en vous exhortant à craindre, à fuir même les plaisirs, je m'appерçois qu'il en est un dont vous aurez de la peine à vous défendre; c'est celui que des hommages intéressés, des louanges étudiées, une fine adulation excitent d'ordinaire dans les Grands : c'est le plaisir qu'ils trouvent à être flattés, & qui les toucheroit moins si, malgré la prééminence de leur rang, ils ne s'estimoient encore plus par l'opinion d'autrui, qu'ils n'ont coutume de s'estimer par leur sentiment propre ».

„ Aussi, ma Fille, je ne vous vois qu'avec frayeur environnée d'une foule de Courtisans qui, paroissant oisifs sans l'être, se font une occupation de dégrader, par l'orgueil, ceux qui les dominent par la puissance. Esprits maniérés & flexibles, ils n'étudient les penchans de leurs Maîtres que pour les faire servir à leurs intérêts; ils ne rampent devant eux que pour s'élever; ils ne les louent que pour les séduire. Combien n'en est-il pas qui cherchent peut-être déjà à vous endormir au sein de l'indolence & de la mollesse, & qui ne se montrent empressés à vous plaire que pour réussir un jour à vous gouverner? Voulez-vous, pour toujours, éviter un écueil où j'aurois le regret de vous voir vous perdre sans ressource? Soyez incessamment en garde contre votre amour-propre; il n'y a que lui qui soit capable de donner à la flatterie de l'ascendant sur votre cœur. Aimez la gloire, j'y consens, je vous y exhorte même; mais fuyez-la vanité. Celle-ci recherche uniquement l'approbation des hommes; celle-là le seul témoignage d'une conscience tranquille. Quiconque méprise la gloire n'est pas loin de mépriser la vertu; mais quiconque a de la vanité peut, tout au plus, contrefaire la vertu, & ne peut acquérir de gloire „.

„ Appliquez-vous à connoître les Hommes. Au Lieu même où vous êtes, & plus qu'en autre Lieu du Monde, il est encore des Courtisans dont le caractère noble & généreux ne se développe que sous le dehors de la naïveté, de la douceur, de la confiance. Formés sur le modèle des anciennes mœurs, ils vivent avec plus de probité que de cérémonie; ils servent leurs Souverains avec zèle; ils ne fondent point sur leurs défauts l'espoir de leur plaire; ils les aiment plus que leur fortune; ils n'en desirerent d'autre que celle qui ne coûte aucune vertu „.

„ Votre intérêt est de démêler dans la foule ces restes précieux de l'innocence des premiers temps; votre devoir, de vous les attacher; votre bonheur, de mériter leur estime. Elle vous sera d'autant plus glorieuse, qu'elle ne peut être qu'une estime de sentiment & de conviction; & vous la distinguerez aisément de toute autre, parce qu'elle sera toujours sans faste & sans apprêt. Interrogez, dans le besoin, ces hommes vertueux, & les encouragez à vous répondre; au lieu de louanges ils vous donneront des conseils. Ne leur prodiguez pourtant pas votre confiance, vous ne la devez toute entière qu'au Roi votre époux; il doit être le seul dépositaire de

vos sentimens, de vos desirs, de vos projets, de toutes vos pensées. L'imprudence laisse échapper ses secrets, l'amitié les confie, l'amour, le véritable amour les livre, & ne s'en apperçoit pas „.

„ Répondez aux espérances du Roi par toutes les attentions possibles; vous devez ne plus penser que d'après lui & comme lui; ne plus ressentir de peines & de chagrins que ceux qui l'affectent; ne connoître d'autre ambition que de lui plaire, d'autre plaisir que de lui obéir, d'autre intérêt que de mériter sa tendresse. Vous devez ne plus avoir à vous ni humeur ni penchant; votre ame doit se perdre dans la sienne; & tel est votre bonheur, qu'elle ne peut que s'embellir en se perdant de la sorte „.

„ Ne cessez, en aucun temps, d'éloigner de ce Maître aimable jusqu'aux moindres nuages de chagrin. Quelquefois son excessive grandeur peut s'affaîsler sur elle-même; portez alors le calme & la sérénité dans son ame; mais gardez-vous de vouloir pénétrer tout ce qui peut en troubler la joie & la paix. N'essayez point à percer les voiles qui couvrent les secrets de l'Etat. L'Autorité ne veut point de Compagne. Laissez au Roi & à son Conseil à ménager les intérêts qui divisent ou rapprochent les Nations. Vos talens, vos desirs, vos

efforts ne pourroient suffire à un travail dont si peu de Génies même sont capables „.

„ C'est sur-tout la Religion que vous devez respecter, sans l'approfondir. Ignorez les disputes qu'une vaine spéculation, qu'une licencieuse curiosité y élèvent. Ne donnez dans aucun des Partis qui la défigurent ou l'anéantissent, sans le vouloir. Doit-il y en avoir d'autre pour vous, pour la foule des Chrétiens, pour les plus grands Génies même, que votre Catéchisme & votre foi ? Dans le poste éminent où vous êtes, rien n'est plus important que la Religion. Non-seulement elle est le seul frein que puissent avoir ceux qui ne craignent pas les Loix, dont ils sont les arbitres ; mais elle est seule capable d'adoucir les chagrins qui révoltent l'orgueil des Grandeurs humaines, & de les convertir même en plaisirs, ainsi qu'un grand feu convertit en lumière tout ce qu'on y jette. Soyez toujours telle que vous avez été dès vos plus jeunes ans. Attachez-vous à l'essence de la Religion. Elle doit être jointe à la Piété ; sans quoi elle ne seroit qu'un phantôme. La Piété doit être jointe à la Morale ; sans quoi elle ne seroit que superstition ; & la Morale ne doit point être séparée du Culte ; sans quoi elle ne diffé-

reroit point de cette Philosophie de nos jours , qui ne connoît la Raison que pour la louer & pour la combattre , l'Humanité que pour l'exalter & l'avilir , les vertus & les devoirs que pour s'en affranchir , ou pour se justifier du mépris qu'elle en fait , par l'inutilité qu'elle y suppose ».

» Je rends des graces infinies à Dieu de ce que je ne vois rien à régler , dirai-je à corriger en vous , que vos vertus. Vous pourriez aisément les porter à cet excès qu'on ne condamne , d'ordinaire , qu'en l'admirant. Suivez votre force , mais sachez l'arrêter. L'excès dans les vices sert à les rendre plus insupportables. Dans les vertus , il ne sert qu'à les rendre plus difficiles à imiter ».

» J'aurois pu , sans doute , puisqu'il y a si peu de temps que je vous parlois encore , me dispenser de vous donner cet avis ; mais j'ai moins prétendu vous proposer ici des conseils à suivre que des maximes à méditer. Il ne me reste qu'à vous exhorter à vous souvenir toujours de moi , de votre Mere & de la mienne. Heureux témoins de votre élévation & de votre gloire , nous n'en sommes pas moins sensibles à votre éloignement ; nous ne cessons de verser des larmes. Nous vous perdons , ma chere Enfant , vous qui étiez

notre consolation , notre amour , nos seules délices. Je vous cherche sans cesse à mes côtés : je sens qu'il me manque une partie de moi-même ; ma vie me semble s'échapper avec mes pleurs ; votre seul bonheur me console. Le Ciel vient d'accomplir en vous tous mes desirs ; nous le supplions d'exaucer les vœux que nous ne cesserons de lui faire tous les jours de notre vie , pour qu'il vous comble d'autant de bénédictions & de graces qu'il vient de répandre sur vous de biens & de félicités ».

Quelle qu'eût été l'éducation de la jeune Princesse ; quelque sincère que fût sa vertu , elle avoit encore besoin de ces dernières leçons de la tendresse éclairée , au moment où le rang sublime auquel elle étoit appelée , alloit mettre son inexpérience aux prises avec toutes les Passions humaines. C'est une époque de sa vie singulièrement intéressante que celle de son début à la Cour ; la Cour , ce théâtre perfide , où presque tous les Acteurs , sous le masque uniforme du dévouement à la Personne d'une Reine , cachent le dessein commun de la rendre complice des passions qui les tyrannisent. Sa principale occupation , en abordant cette Terre inconnue , est de s'appliquer à en reconnoître les Habitans ; & , comme les Femmes doivent former sa société ha-

bituelle, elles deviennent aussi le premier objet de son étude (1). Bientôt elle distingue quelques Sujets précieux dans la foule qui l'environne, & elle saura se les attacher; mais, du reste, elle n'apperçoit que Vice ou que Foiblesse. Ce sont des femmes ambitieuses, dévorées de la soif des honneurs & de la fortune; des femmes Epicuriennes, qui ne sacrifient qu'au Dieu des plaisirs; des femmes artificieuses, capables de tout feindre, la piété s'il le falloit, pour parvenir à leur but; des femmes présumptueuses, qui s'érigent en Docteurs de la Religion, discutant le Dogme, réformant la Morale. Dans une classe plus innocente, ce sont des femmes frivoles, qui se roulent dans un cercle éternel d'inutilités; des femmes inconséquentes, qui servent Dieu par intervalles & le Monde par habitude; des femmes sans principes, qui se flattent qu'être exemptes des vices déshonorans, c'est avoir toutes les vertus qui conviennent à leur Sexe. Tel, & plus bi-

(1) Quoique le Philosophisme, qui a fait à Louis-le-Grand des torts de ses plus grandes vertus, n'ait jamais songé à lui en faire un d'avoir introduit les jeunes Femmes à la Cour; il n'en est pas moins vrai que, depuis son regne, leur présence, l'indécence de leurs habits, leurs intrigues galantes y furent un continuel attentat aux Mœurs publiques, une source d'immoralité, & l'une des causes préparatoires de nos malheurs actuels.

zarre encore est le Monde au milieu duquel se trouve la jeune Reine. Mais, forte de sa vertu, & munie des sages avis qu'elle a reçus de son Pere, elle saura se défendre des vices & des travers qui l'environnent, & souvent encore en guérir les autres.

Prudente & discrète dans le bien qu'elle se propose, elle étudie les circonstances; elle attend l'à-propos; elle dissimule ce qu'elle reprendroit envain; elle tolere ce qu'elle ne sauroit corriger. Sachant que la vertu s'inspire & ne se commande point, elle se tient soigneusement en garde contre l'impétuosité du zele, cette passion exagérée du bien, qui manque son but pour vouloir l'outre-passer. Toute occupée qu'elle est de sa propre perfection, elle ne prétend pas donner sa conduite comme une loi, & encore moins comme un reproche. C'est sur-tout par l'empire du bon exemple qu'elle travaille à réformer, en édifiant autour d'elle. L'exemple, toujours puissant dès qu'il part du Trône, l'est sur-tout quand il est donné par une Vertu constante & sans foiblesse; & telle étoit celle de la Reine. On avoit beau suivre ses actions, épier ses démarches, approfondir ses motifs, elle pouvoit, sous tous les points de vue, soutenir les regards du Censeur le moins

disposé à l'indulgence. On ne découvroit ni caprices dans ses volontés, ni bizarreries dans ses goûts ; point de ridicules, nulle passion ménagée, aucun foible essentiel à excuser dans sa conduite ; en sorte que le Trône, le plus dangereux écueil de la Vertu, en devint pour elle le plus beau théâtre.

Les premières qualités que les François reconnurent dans leur jeune Reine, furent la douceur de son caractère & la bonté de son cœur. A peine se fut-elle montrée à la France, qu'elle fut surnommée *la bonne Reine*. Attentive, dans ces premiers momens, à ne rien laisser appercevoir dans sa vertu qui annonçât trop l'austérité, elle plût d'abord à tout le monde, parce que tout le monde parut lui plaire. A son arrivée à Fontainebleau, on la vit, se prêtant aux circonstances du jour, embellir par sa présence les Fêtes publiques qui se donnoient à l'occasion de son Mariage, y porter une gaîté douce & facile, & en faire les honneurs avec un air de contentement qui ravissoit les Spectateurs. Il n'en fallut pas davantage pour que le Courtisan imaginât qu'elle aimeroit les plaisirs bruyans ; & plusieurs de ceux qui se rappelloient encore la Cour enjouée de la dernière Dauphine, se flatterent un instant de voir

renaître des jours qu'ils regrettoient. Leur espoir s'évanouit avec les Fêtes. Ils comprirent bientôt que le plaisir le plus cher à la nouvelle Reine seroit celui de remplir ses devoirs; & que, pour les autres, sa piété en régleroit le choix & en modéreroit l'usage. Ils commencèrent alors à craindre que la Piété sur le Trône ne fit de Versailles un séjour triste & ennuyeux; ils se trompèrent encore. Leur prévention se dissipa, lorsqu'ils virent qu'à la régularité de conduite la plus soutenue, la jeune Reine joignoit une aimable gaîté, une humeur franche & toujours égale, un penchant naturel à faire du bien, une attention délicate à ne blesser qui que ce soit; & , suivant les circonstances & les Personnes, à marquer des égards & de la complaisance, de la bonté & même de la patience.

Cette sagesse de conduite, au reste, fruit de sa religion, plus encore que de son caractère, ne ressembloit point aux lâches tempéramens qu'inspire la foiblesse. Sa condescendance se renfermoit dans de justes bornes. S'il étoit permis aux Personnes qui formoient sa Cour d'avoir des travers & des défauts, au moins ne pouvoient-elles ni les afficher avec éclat, ni les produire trop ouvertement en sa présence, sans se

condamner à recevoir ses avis. Elle ne prétendoit pas que toutes fussent des modèles de régularité, mais elle croyoit de son devoir, comme de la dignité de son rang, de veiller à ce qu'aucune d'elles ne s'écartât des règles commune de la décence.

Les jeunes Dames particulièrement attachées à son service ou à celui de ses Enfants, trouvoient en elle les sentimens d'une Mere la plus affectionnée, mais aussi la plus vigilante. Elles ne pouvoient s'absenter qu'avec sa permission expresse : & elle leur accordoit difficilement de le faire pour plus d'un jour, à moins qu'elles ne dûssent rester au sein de leurs familles & loin de la Capitale.

Amie de l'ordre, elle l'eut bientôt établi autour de sa Personne. A son arrivée à la Cour, elle se fit remettre & elle étudia le tableau du service attaché aux divers Offices de sa Maison; &, dès-lors, elle mit au rang de ses devoirs essentiels de veiller à ce que chacun remplît les siens. Continuellement occupée, elle n'aimoit pas que personne auprès d'elle restât oisif ou négligeât son Office. Si l'on manquoit d'exactitude, elle s'en appercevoit. La Personne qui s'étoit absentée recevoit un avis lorsqu'elle paroissoit. La Reine, ordinairement, lui demandoit ou lui faisoit

soit demander des nouvelles de sa santé. Elle vouloit sur-tout que ses Dames-du Palais fissent exactement leur service, & qu'elles l'accompagnassent par-tout où elle se rendoit. On lui dit un jour que quelques-unes d'entre elles se plaignoient de ce que leur Emploi avoit d'assujettissant : „Puisqu'il faut qu'on se plaigne de moi, „répondit la Reine, il vaut mieux que ce „soit pour vouloir être trop accompagnée „que pour ne l'être pas assez „.

Du reste, en exigeant le service que lui devoient les Dames de sa Suite, elle étoit très-attentive à ne point l'aggraver. Exacte jusqu'à la ponctualité, à se rendre aux heures qu'elle leur avoit assignées, si quelquefois il lui arrivoit de les faire attendre un instant, elle leur en faisoit des excuses, comme s'il n'eût pas dû entrer dans les inconvéniens de leurs Places d'attendre quelquefois leur Maîtresse. Elle ne bornoit pas là ses bontés à leur égard. Ne pouvant les admettre toutes en même temps dans sa Société particulière, elle les y appelloit successivement. Rien de ce qui les touchoit ne lui étoit indifférent. Lorsqu'il dépendoit d'elle de leur rendre un service, elle le faisoit volontiers. Si elle les savoit dans l'affliction, elle ne se déchargeoit sur personne du soin de les consoler. Dans

leurs maladies, elle leur faisoit visite, elle leur envoyoit ses Médecins.

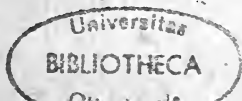
Jamais Reine ne jouit de plus d'estime sur le Trône & ne fut mieux se concilier l'affection de sa Cour & le respect de ses Sujets. Quoiqu'elle n'aimât pas à représenter, le goût du Roi pour la chasse & les petits voyages la mettoit souvent dans la nécessité de le faire. Elle tenoit alors la Cour; elle recevoit les Ambassadeurs, les Grands du Royaume & les Etrangers, avec un ton d'aisance, & un air de satisfaction, qui eussent fait croire qu'elle étoit flattée d'un Cérémonial auquel elle ne se prêtoit que par devoir, pour conserver les décences à la Cour & faire plaisir au Roi. La taille de la Princesse, qui étoit au-dessous de la médiocre, ne la servoit pas dans la représentation; mais ce désavantage étoit amplement compensé chez elle par tout le reste de son extérieur. Elle avoit dans les manieres cette dignité facile qui annonçoit que le Trône étoit sa place; cet air de majesté tempéré par la douceur, qui avertissoit de sa supériorité sans la faire craindre; cette noble simplicité, qui se communiquoit sans s'abaisser, & qui obtenoit d'autant plus de respect qu'elle paroissoit en dispenser.

Parmi les Personnes qui pouvoient s'ap-

plaudir des relations que les Emplois ou la naissance leur donnoient avec la Reine, les Princes & Princesses du Sang avoient sur-tout à se louer des égards & des bontés qu'elle leur marquoit. Elle leur avoit voué à tous un véritable attachement. Elle fut toujours reconnoissante envers le Duc de Bourbon, qui avoit le plus contribué à son Mariage. Elle respectoit dans le Duc d'Orléans, fils du Régent, la Vertu embellie par le savoir. Elle avoit beaucoup d'amitié pour la feue Princesse de Condé, pour la Comtesse de Toulouse, pour le Duc & la Duchesse de Penthièvre.

Dans ses audiences particulieres, dont elle n'étoit point avare, quoiqu'elles fussent un exercice pour sa patience, elle écoutoit avec attention ce qu'on avoit à lui proposer. Elle encourageoit la Timidité, elle rassuroit la Crainte par des questions pleines de bonté. C'étoit sans le moindre embarras, comme naturellement & sans y penser, qu'elle embrassoit les extrêmes, entretenant successivement de leurs affaires des Personnes de tous les rangs & de toutes les professions. Elle disoit à chacun ce qui lui convenoit; &, soit qu'elle accordât, qu'elle promît ou qu'elle fût obligée de refuser, on se retiroit satisfait d'auprès d'elle.

E 2



Pour répondre au continuel empressement qu'on avoit de la voir, elle mangeoit toujours en public. Pleine d'attentions pour les Personnes qui se trouvoient présentes; si elle appercevoit un Etranger ou un Inconnu, que le respect & la timidité tinssent à l'écart, elle prenoit plaisir à le distinguer de la Foule. Elle adressoit la parole à beaucoup de monde pendant ses repas, & il ne sortoit de sa bouche que des expressions obligeantes. Sans jamais employer ces formules vagues, qui ne flattent personne parce qu'elles conviennent à tous, elle trouvoit dans les circonstances le mot encourageant, que le cœur sent, & que l'amour-propre s'empresse de publier.

Tous les Complimens & les Harangues qu'elle étoit obligée d'essuyer, elle les écou-toit, sinon avec plaisir, du moins avec une patience qui ressembloit à l'intérêt, & elle y répondoit toujours d'un ton gracieux & satisfait. Elle ne pouvoit pas souffrir que les Courtisans cherchassent à se divertir aux dépens d'un Etranger qui avoit l'air neuf & embarrassé en se présentant pour la première fois à la Cour. „ Rien, à „ mon avis, disoit-elle, n'est plus ridi- „ cule que de vouloir ridiculiser un hom- „ me, parce qu'il se sera mépris sur nos

usages, ou sur nos visages, qu'il n'est nullement obligé de connoître. Elle vouloit que les Officiers de sa Maison prissent des précautions pour épargner aux Personnes qui lui étoient présentées l'embarras & le désagrément des méprises; &, si elles y tomboient, elle leur offroit le moyen d'en sortir; mais si naturellement qu'on eût été tenté de croire qu'elle ne s'étoit pas aperçu de l'erreur, lorsqu'elle-même l'avoit corrigée.

On connoissoit trop bien la façon de penser de la Reine, pour se permettre, en sa présence, aucun propos qui eût pu porter une atteinte directe à la Religion ou aux Mœurs; mais il arrivoit souvent qu'elle entendît mettre en principes incontestables ces préjugés du Monde, qui avoisinent de fort près les erreurs dangereuses. Alors elle ajoutoit le correctif, avec plus ou moins de ménagement pour les Personnes, selon qu'elle les croyoit inspirées par l'ignorance ou par la mauvaise foi. Elle se donnoit quelquefois adroitement une distraction, pour avoir droit d'ignorer un propos qu'elle ne pouvoit ni approuver décemment, ni relever sans trop humilier la Personne à laquelle il avoit échappé. D'autres fois, prévoyant qu'une phrase, que quelqu'un avoit commencée,

alloit se terminer par une médisance ou une calomnie, elle prenoit la parole pour amener un sens tout différent, brisant ainsi le trait avant qu'il eût fait sa blessure. C'étoit encore une vraie satisfaction pour elle, quand elle avoit pu épargner à quelqu'un la plus légère indiscretion de la langue; & sa présence d'esprit servoit en cela merveilleusement son cœur. Le Duc de Lorraine, obligé à faire hommage au Roi de France du Duché de Bar, vint à Versailles pour cette cérémonie, gardant le plus profond *incognito*, sous le nom de *Comte de Blamont*. Un jour qu'il se trouvoit au dîner de la Reine, il entreprit un récit qui le conduisoit, sans qu'il y songeât, à trahir son secret, en nommant la ville de Nancy sa Capitale. Il avoit déjà dit: „Quand je fus arrivé à. . . .”, lorsque la réflexion lui vint & l'obligea de s'arrêter. La Reine, ne lui laissant que le temps de tousser, ajouta: „a Blamont, sans doute”? Oui, Madame, reprit le Prince, en continuant son récit.

La Reine n'avoit eu besoin que de se montrer aux François pour gagner leur affection. Elle prévenoit en sa faveur par une physionomie ouverte & gracieuse. La douceur & la bonté respiroient sur son front, son regard, son sourire, son salut,

tout son maintien formoit ce je ne fais
 quoi, qui parle au cœur, & lui demande
 plus d'affection encore que de respect. Il
 n'y avoit personne qui, en la voyant, ne
 se dît en lui-même: „ Je suis sûr d'être
 quelque chose dans son estime „ , & il ne
 se trompoit pas. Elle avoit pour le Peuple
 en général, & , dans l'occasion, elle mar-
 quoit aux Particuliers les sentimens qu'ins-
 pire la nature pour des enfans. Si quel-
 quefois elle montrait de la prédilection,
 c'étoit à la maniere des Meres, en faveur
 des Petits & des Foibles. Elle ne se seroit
 pas pardonné d'avoir donné lieu au der-
 nier de ses Sujets, je ne dirai pas de se croire
 l'objet de son mépris, mais d'imaginer
 même qu'il fut moins à ses yeux que le
 plus puissant Seigneur de la Cour. Nous
 pourrions citer en preuve une infinité
 de traits. Un jour qu'elle traversoit les
 appartemens de Versailles avec son Cortège
 ordinaire, une Payfanne endimanchée l'a-
 borde sans façons, & lui dit: „ Ça, ma
 „ bonne Reine, je viens de bien loin, en-
 „ tendez-vous, tout exprès pour vous voir.
 „ Je vous en prie, que j'aie cette consola-
 „ tion, un peu à mon aise. -- Bien
 „ volontiers, ma Bonne „ lui dit la Reine
 en s'arrêtant; & tout de suite elle s'in-
 forme de son Pays, lui demande des nou-

velles de son petit ménage, où elle apprend avec plaisir, qu'il n'y a point de misère. Elle répond à son tour à quelques questions que lui fait la Payfanne, & lui dit avec bonté : „ Hé bien, m'avez-
 „ vous vue à votre aise ? Puis-je m'en al-
 „ ler & vous laisser contente ? La Villa-
 geoise se retira, versant des larmes de joie
 & bénissant le Ciel d'avoir donné une si
 bonne Reine à la France.

Quelquefois la Princesse cherchoit elle-même l'occasion de marquer ainsi ses bontés aux Personnes les plus simples. Charmée quand elle pouvoit leur rendre quelque petit service, elle jouissoit de tout le plaisir qu'elle leur procuroit. Se trouvant un jour à Marly, dans la belle Saison, elle voit passer sous sa fenêtre une Fille de St. Vincent, elle l'appelle : „ D'où venez-
 „ vous si matin, ma Sœur ? -- De Treil,
 „ Madame, lui répond la Religieuse, sans
 „ la connoître. -- Vous avez déjà fait bien
 „ du chemin; vous en reste-t-il encore
 „ beaucoup à faire ? -- Je comptois aller
 „ jusqu'à Versailles, mais peut-être ne pas-
 „ serai-je pas Marly, parce que je vois que
 „ la Cour y est. -- Vous avez donc aussi
 „ des affaires à la Cour ? -- Mes affaires
 „ sont celles de notre Hôpital qui est fort
 „ pauvre. J'ai oui dire qu'on avoit confisqué

„ des Indiennes , & que M. le Contrôleur-
 „ Général en faisoit distribuer à des Hô-
 „ pitaux ; je désirerois bien qu'on nous en
 „ donnât pour faire quelques lits à nos
 „ Malades. -- Ce seroit une fort bonne
 „ œuvre. Seriez-vous bien aise que j'en
 „ parlasse au Ministre ? -- Je n'aurois osé,
 „ Madame, prendre la liberté de vous en
 „ prier ; mais votre recommandation fera
 „ sûrement plus que la mienne, & vous
 „ rendrez un grand service à nos Pauvres.
 „ -- Hé bien, comptez, ma Sœur, que je
 „ n'oublierai pas l'Hôpital de Treil ». La
 Religieuse se retire, pénétrée de recon-
 noissance pour l'aimable Inconnue qui vient
 de lui marquer tant de bonté ; mais à peine
 a-t-elle fait quelques pas, qu'elle se re-
 proche de n'avoir pas cherché à connoître
 son nom. Elle retourne vers la fenêtre ; la
 Reine y étoit encore : „ Pardonnez, Ma-
 „ dame, lui dit-elle, à la curiosité qui me
 „ ramene : je voudrois bien savoir qui est
 „ la Dame qui m'honore si généreusement
 „ de sa protection » ? La Princesse, en lui
 souriant d'un air de bonté, lui répond :
 „ n'en dites rien, c'est la Reine ».

Les Personnes qui ont le mieux connu
 la Reine & qui ont eu le plus de part
 à sa confiance, ne rendent pas seulement
 justice à son bon cœur, ils lui donnent un

jugement exquis, beaucoup de pénétration & d'esprit; mais de ce bon esprit, qui montre plus de naturel que de brillant, plus de solidité que de finesse. Je copierai ici mot pour mot mes Mémoires. » La Reine avoit beaucoup d'esprit. Elle étoit d'une pénétration singulière & d'une rare prudence dans les affaires. Feu M. le Dauphin la consultoit dans toutes les positions délicates où il se trouvoit, & il eut toujours à se louer d'avoir suivi ses conseils. Elle lui dit un jour, par exemple, qu'il étoit trop confiant : que certaines Personnes, qui avoient l'entrée de son Cabinet, savoient à quoi il s'occupoit, & même ce qu'il écrivoit. M. le Dauphin suivit cette indication, & découvrit qu'un Valet-de-chambre trahisoit grossièrement sa confiance, en rendant compte de ses occupations les plus secrètes, aux Personnes les moins faites pour les épier ».

» Dans les conversations, la Reine s'énonçoit avec un air de douceur & de modestie qui vous pénétoit, & une force de raison qui vous entraînoit. Voilà ce que j'ai remarqué pendant le nombre d'années que j'ai été auprès de Sa Majesté, ayant l'honneur de la voir & de l'entendre presque tous les jours, pendant plus d'une heure ».

» La Reine, écrit une autre Personne, ressembloit beaucoup au Roi son pere, & pour la figure & pour l'esprit. Elle étoit née avec le caractère du monde le plus heureux. Elle avoit l'ame grande, le cœur excellent, l'esprit droit & pénétrant. Personne ne savoit mieux qu'elle apprécier le caractère de ceux qui l'approchoient, & ne possédoit dans un plus rare degré le talent de gagner les cœurs. Mais sa profonde humilité lui cachoit si bien les grandes qualités que Dieu avoit mises en elle, qu'elle se croyoit la plus imparfaite du Monde ».

Cette droiture & ce naturel d'esprit s'annonçoient jusque dans l'extérieur de la Princesse; &, s'il est vrai que la maniere de se mettre soit le miroir des caractères, on pouvoit juger que le sien étoit également éloigné de l'inconstance & de la frivolité. Jamais on ne la vit s'occuper de parure & d'ajustemens. Elle se tenoit, à cet égard, dans les bornes d'une noble simplicité, qui sont toujours celles du bon goût. On l'entendit souvent se plaindre de se voir asservie par l'Étiquette à paroître, à certains jours, en habits d'une forme & d'un volume qu'elle appelloit *passé-ridicule* (1). Ce fut elle qui introduisit à la

(1) La Vertu, qui n'est point contrariante, peut bien s'abstenir de froncer un ridicule en faveur,

Cour l'usage du Mantelet & d'autres ajustemens plus modestes que ceux qu'elle y avoit trouvés. Elle se mettoit, dans les dernières années de sa vie, comme au temps où elle arriva en France. Pendant plus de quarante ans qu'elle fut sur le Trône, elle vit rouler à ses pieds le torrent rapide des modes, sans être tentée de sourire aux plus accréditées. Les coëffures des Dames de Cour changerent mille fois; la sienne fut, comme sa tête, toujours la même. Aussi, le Président Hénault, Surintendant des Finances de sa Maison, disoit-il ingénieusement, qu'il ne connoissoit pas de femme en France qui fut plus homme que la Reine. Ce célèbre Historiographe s'applaudissoit d'avoir été à portée de la consulter sur son Abrégé chronologique; dans lequel il inserra plusieurs traits qu'il ignoroit & qu'elle lui apprit (1). C'est lui-même

mais le scandale le plus universel ne sauroit l'entraîner; & la Reine se fut bien gardée, sans doute, de jamais adopter l'habit qui devint de mode après sa mort, habit d'une indécence qu'on ne peut qualifier, & moins taillé, ce semble, pour des Dames de Cour que pour des Courtisannes.

(1) Le Président Hénault eût été sans doute bien éloigné de prévoir qu'ayant pour Continuateur un Prêtre, soi-disant *Vicaire-Général*, un homme de ce caractère s'oublieroit au point de souiller notre Histoire de l'éloge du Tolérantisme philosophique, & de toutes ces opérations irréligieuses,

qui nous dit, qu'au milieu des lectures de tous les genres dont elle remplissoit ses journées, & dont il étoit quelquefois le témoin, elle avoit trouvé le temps de jeter les yeux sur son Ouvrage avant l'impression. „ Elle a même daigné, ajoute-t-il, „ me donner des conseils dont j'ai profité „. Elle pouvoit en effet lui en donner de très-judicieux, sur-tout sur l'Histoire de son Siecle, qu'elle savoit parfaitement.

Très-éloignée de vouloir se donner pour femme savante, paroissant même en craindre la réputation, comme une sorte de tache pour une Personne de son Sexe, elle marquoit néanmoins beaucoup d'égards aux Sciences & aux Talens; & son estime pour les Gens de Lettres s'élevoit jusqu'au respect, lorsqu'ils honoroient le savoir par la vertu. Pendant les heures qu'elle employoit au travail des mains, elle en admettoit quelquefois dans sa société particuliere, ceux sur-tout qui avoient des relations avec le Dauphin son fils. Elle s'entretenoit alors avec eux sur le ton de la bonté; les mettant adroitement sur les voies de parler de ce qu'ils savoient le mieux. Elle les étonnoit autant par la

par lesquelles un Ministère dépravé, achevant d'irriter le Ciel & d'enhardir l'Impiété, accéléroit l'époque de nos malheurs actuels.

variété de ses connoissances & la justesse de ses réflexions, qu'elle les édifioit par sa profonde modestie.

A l'aide de cette vertu, dont elle fut un rare modele dans tous les temps, & plus encore dans les dernieres années de sa vie, la Princesse étoit parvenue à donner le change sur les belles qualités de son esprit, non pas aux Personnes à portée de les apprécier, mais à cette foule de Courtisans vicieux ou dissipés, qui mettent peu d'intérêt à approfondir le Mérite vertueux qui les accuse. Souvent, dans ses conversations, elle faisoit des reparties ingénieuses, des applications justes, & sur-tout de ces réflexions fortes, qui font sentence & ne s'oublient point. Nous aurons occasion d'en rappeler un nombre dans la suite. Mais son esprit, conduit par son cœur, la servoit sur-tout heureusement, lorsqu'elle vouloit dire des choses gracieuses & marquer de la bonté. Une de ses Dames-du Palais, la Marquise de Boufflers - Remiancour, se trouvant incommodée, elle alla lui faire une visite. » Je suis au désespoir, lui dit » la Malade, que Sa Majesté se soit donné » la peine de monter si haut, & par un » escalier si rude. -- Vous ne savez donc » pas, lui répondit la Reine, que tout » escalier est doux pour moi, quand il me

„conduit auprès de celle que j'aime” ? --
 „Le travail m'accable depuis huit jours,
 „lui disoit le Cardinal de Fleury; j'en
 „perdrai la tête: -- Oh! gardez-vous bien
 „de la perdre, dit la Reine, en riant,
 „car je doute que celui qui trouveroit un
 „si bon meuble voulût s'en dessaisir”. Sur
 ce que la Princesse marquoit beaucoup de
 regrets à la mort du Duc d'Orléans, fils
 du Régent, Prince qui répandoit d'im-
 menses charités dans le Royaume & au-
 delà, une des Dames de sa Suite dit qu'il
 n'y avoit pas lieu de tant s'attrister, puis-
 qu'on le croyoit au Ciel. „Oui, reprit la
 „Reine; mais, pour un Bienheureux de
 „plus dans le Ciel, que de Malheureux
 „de plus sur la Terre”.

Le Président Hénault lui ayant un jour
 montré une Piece de Vers que Fontenelle,
 alors âgé de quatre-vingt-douze ans, ve-
 noit de faire sur le respect que l'on avoit
 à Sparte pour les Vieillards, „il me sem-
 „ble, dit la Reine, après avoir lu les
 „Vers, que le Vieillard Auteur de cette
 „Piece devoit retrouver Sparte par-tout”.
 Le Président ayant rendu à Fontenelle le
 propos flatteur de la Princesse, celui-ci fit
 sur le champ ce Quatrain :

Je ne me flatte point du tout
 De retrouver Sparte par-tout ;

Mais vous, ô modele des Reines,
Vous trouveriez par-tout Athenes.

Un autre jour, la Reine étant entrée chez une de ses Dames-du Palais, la trouva occupée à écrire au même Président Hénault. C'étoit dans le temps qu'il venoit de publier son *Abrégé historique*. La Princesse voulut que la Dame achevât sa Lettre ; &, prenant ensuite la plume, elle y mit en apostille : „ Je pense que M. Hénault, qui „ parle très-peu pour dire beaucoup, ne „ doit guere aimer le langage des Femmes, qui parlent beaucoup pour dire „ très-peu „ ; &, au lieu de son nom, elle souscrivit, „ devinez qui „. Le Président, en répondant à la Dame qui lui écrivoit, paya l'apostille anonyme de ces Vers ingénieux :

Ces mots, tracés par une Main divine,
Ne peuvent me causer que trouble & qu'embarras.
C'est trop oser, si mon cœur les devine;
C'est être ingrat, s'il ne devine pas.

La Reine marquoit la plus grande considération au Maréchal de Saxe, qui, de son côté, lui faisoit fort régulièrement sa cour lorsqu'il étoit à Versailles. Elle eut desiré que ce digne émule de Turenne l'eût imité jusque dans son retour à la Religion de ses Peres. Un jour que ce Général pre-

noit congé d'elle pour aller commander nos Armées, elle lui dit, en lui souhaitant d'heureux succès, qu'elle prieroit Dieu & qu'elle le feroit prier pour lui. » Ce que je demanderois au Ciel, répondit le Maréchal, ce seroit de mourir, comme M. de Turenne, sur le Champ de bataille. » — De quelque maniere que meure le Maréchal de Saxe, reprit la Reine, il ne peut que mourir couvert de gloire : mais, ce qui combleroit mes vœux, ce seroit qu'au bout de sa longue & glorieuse carrière, il fût, comme Turenne, enterré à St. Denis ». Le Comte de Saxe n'eut ni l'espece de gloire qu'il desiroit, ni la gloire beaucoup plus précieuse que lui souhaitoit la Reine. Lorsque cette Princesse apprit sa mort, elle le plaignit, en s'écriant : » Qu'il est triste, & que l'on souffre de ne pouvoir dire un *De profundis* pour un Homme qui nous a fait chanter tant de *Te Deum* » !

La Vie de la Reine fourniroit la matiere d'un Volume entier de ces sortes de traits, par lesquels elle énonçoit avec une ingénieuse précision ce que sentoient son cœur. Quelques-uns d'un autre genre, échappés à des circonstances particulieres, annoncent qu'elle eût pu aussi manier le ridicule & divertir par la causticité, si sa

religion ne lui eût interdit l'usage de ces armes. Le Cardinal de Fleury, pour se disculper auprès d'elle d'avoir si mal secondé le Roi Stanislas, au temps de sa seconde élection au Trône de Pologne (1), lui disoit, après le succès de la guerre occasionnée par la première faute : „ Croyez, Ma-
„ dame, que le Trône de Lorraine vaut
„ mieux, pour le Roi votre Pere, que
„ celui de Pologne. -- Oui, répondit la
„ Reine, à-peu-près comme un tapis de
„ gazon vaut mieux qu'une cascade de
„ marbre ». Il faut observer, pour sentir le sel de cette réponse, que le Cardinal, pour épargner une dépense d'entretien de mille écus, faisoit, à cette époque, substituer un gazon à la magnifique cascade du parc de Marly, l'admiration des Curieux & des Etrangers. Une de ses Dames-du Palais, qui se flattoit que son inconduite étoit encore un mystère pour la Princesse, lui demandoit, sous un vain prétexte, la permission d'aller dans une maison de plai-

(1) Six mille François, joints aux Polonois, auroient maintenu le Roi de Pologne sur le Trône que lui déferoient les suffrages unanimes de sa Nation : le Cardinal, par une économie meurtrière, n'en envoya que quinze cents, qui furent taillés en pieces, & laisserent Stanislas sans autre ressource que son courage, pour échapper à des Ennemis qui avoient mis sa tête à prix.

sance où étoit le Roi : la Reine lui répondit : „ Vous êtes la maîtresse „. La Dame voulut bien prendre l'équivoque du bon côté ; mais le Courtisan inscrivit l'épigramme sur ses tablettes.

C'étoit-là les grands excès de vengeance de la Princesse. Son cœur les désavouoit, & sa conscience ne les lui pardonnoit pas. Pendant son long séjour en France, elle reçut de certaines Personnes des sujets bien graves de mortification & de chagrin. Une Reine, avec autant d'esprit qu'elle en avoit, eut trouvé bien des occasions d'humilier ceux dont-elle avoit à souffrir. Mais cette facilité même de la vengeance n'en inspiroit que plus d'horreur à sa grande ame, & c'eût été encourrir sa disgrâce que de lui suggérer un moyen de l'employer. Jamais un François n'eut à se plaindre qu'elle se fût prévalu de son rang & de son crédit pour lui faire expier les torts qu'il avoit osé se permettre à son égard. Voltaire, qui se seroit fait un crime d'absoudre la Piété, même sur le Trône ; Voltaire, l'adulateur de la Marquise de Pompadour, eut l'audace de calomnier les vertus de la Reine dans une Piece fugitive. La Reine lut la Piece, & l'Auteur en fut quitte pour un désaveu hypocrite de l'intention qu'on lui prêtoit, disoit-il.

Cette modération de la Princesse n'étoit pas en elle l'effet du caractère. Toute espèce d'injustice bleffoit son cœur droit & sensible. Le premier mouvement de la nature lui eut inspiré le ressentiment d'une offense ; mais la voix plus puissante de la Religion lui en commandoit l'oubli ; & c'étoit la seule qu'elle écoutât. On lui conseilloit un jour, on la pressoit même d'exposer à un Ministre, dont-elle avoit sujet de se plaindre, le crédit d'un autre Ministre dont-elle eut pu disposer ; elle n'en voulut rien faire. On insista, en lui représentant qu'il ne s'agissoit que de faire prévaloir la justice : on n'obtint d'elle que cette réponse bien digne d'une Reine : » J'aurois assez la justice, mais je crains trop la vengeance » (1).

L'on étoit quelquefois étonné de voir que la Princesse, qui s'appercevoit d'un léger manquement de la part d'une Personne qu'elle savoit lui être attachée, parût comme insensible à une véritable offense qui lui venoit d'autre part. Une de ses Femmes-de-chambre prit la liberté de lui

(1) Ceci nous rappelle la réponse sublime que fit la Reine, Epouse de Louis XVI, à ceux qui informoient sur le premier assassinat commis contre elle à Versailles : » J'ai tout vu, j'ai tout su, j'ai tout oublié ».

faire un jour cette observation : » C'est , lui
 » dit la Reine , qu'il n'est permis d'user de
 » sévérité qu'en vers ceux qu'on aime. --
 » Heureux donc les ennemis de Sa Majesté,
 » reprend la Femme-de chambre. - Point du
 » tout, continue la Princesse : la condition
 » des Disciples, dont notre Seigneur n'é-
 » pargnoit pas les défauts, étoit toujours
 » préférable à celle des Publicains & des
 » Femmes de mauvaise vie ; en faveur des-
 » quels il épuisoit tout les ménagemens
 » de la charité ».

Ce n'étoit pas assez pour sa vertu de
 savoir pardonner : elle alloit elle-même
 au-devant de ceux dont-elle avoit le plus
 à se plaindre. C'est à regret que je vois
 que le Cardinal de Fleury ait été de ce
 nombre ; mais je le vois par tous les Mé-
 moires que j'ai sous les yeux. Jaloux de
 gouverner seul , ce Vieillard ombrageux
 craignit d'abord que la Reine ne voulût
 se joindre au Duc de Bourbon , pour l'ex-
 clure de la confiance du Roi ; & , après
 la disgrâce du Duc , il ne parut pas encore
 guéri de la crainte que la Reine ne son-
 geât à se ménager elle-même une influence
 dans les affaires , qu'elle étoit , par carac-
 tere & par principes , si éloignée de vou-
 loir ambitionner. Cependant , ni ce foible
 du Ministre, ni une infinité de procédés peu

déliçats qui en furent la fuite, ne rendirent jamais la Reine aveugle sur les qualités précieuses qu'il possédoit d'ailleurs, & auxquelles elle aima toujours à rendre justice. Ayant appris qu'il étoit tombé dans un état dangereux de défaillance, elle voulut lui faire une visite. A son arrivée chez le Malade, on lui dit, qu'il n'est pas en état de la recevoir. Elle avoit fait un voyage de trois lieues : „ J'attendrai „ répondit-elle, & elle eut la constance d'attendre trois quarts-d'heure, dans l'empressement de porter elle-même des paroles de paix, au lit de la mort, à celui qui n'eut jamais dû que rendre hommage à ses vertus, sans craindre son ambition.

Comme les petites Ames ne jugent des autres que par le sentiment qui les conduit elles-mêmes, elles se croient un objet de haine pour toute Personne qu'elles ont offensée. Je lis dans une Lettre de la Marquise de Pompadour : „ La Reine, „ malgré toute sa sainteté, a un grand défaut, c'est qu'elle me hait : pour moi, „ j'aime cette Princesse, & je la révere „ parce qu'elle est vertueuse „. Langage inconséquent du Vice hypocrite & agresseur : la Vertu offensée souffre en silence, ne hait jamais ; &, quand il en est temps, manifeste sans affectation une charité qu'elle

a toujours eue dans le cœur. Ce qui eut été fort déplacé, & auroit pu paroître d'étranger dans d'autre temps, la Reine le fit pendant une maladie grave dont mourut la Marquise: elle eut la générosité de lui envoyer une Personne de sa Cour pour lui faire une visite de sa part, & s'informer de sa santé. Le Roi, en apprenant ce trait, s'écria: „ C'est bien là la Reine! La démarche est au-dessous de son rang, mais „digne de sa vertu „. C'étoit, en effet, par les principes de vertu les plus purs qu'elle alloit ainsi au-devant des Personnes qui, au jugement des hommes, n'auroient mérité de sa part que l'indifférence ou le mépris. „ Ne serions-nous pas heureux, disoit-elle à cette occasion, si, en „offrant le pardon à des gens qui ne nous „le demandent pas, nous leur faisons „naître la pensée de le demander à Dieu, „qui a été bien plus offensé que nous „.

Il est aisé d'imaginer combien celle qui payoit ainsi les offenses par des prévenances & des bontés, devoit craindre d'offenser elle-même qui que ce fût & de blesser la charité. Elle étoit à cet égard d'une attention qui alloit jusqu'au scrupule. Quelquefois, à la suite d'une conversation qu'on auroit pu appeller édifiante, soit au sein de sa Famille ou avec des Personnes

choisies, elle disoit : „N'avons - nous dit
„de mal de personne „ ? donnant ainsi
aux autres l'avis qu'elle paroïssoit se don-
ner à elle-même.

Les Délateurs, ces pestes si communes
dans les Cours, n'osèrent jamais se mon-
trer devant elle. „Nous habitons, disoit-
„elle, un Pays où l'on nous donne si sou-
„vent le mensonge pour la vérité, que
„nous ne sommes pas excusables d'ajouter
„foi à ce qu'on nous dit au préjudice du
„Prochain „. Charmée d'apprendre le
bien, & toujours disposée à le croire, elle
disputoit avec l'évidence même qui lui
montroit le mal; &, lorsque la publicité
ne lui permettoit plus d'absoudre l'Accusé
dans son cœur, elle regrettoit encore qu'on
lui eût enlevé la douce illusion de le croire
innocent.

Les vérités utiles aux autres ou à elle-
même étoient les seules qui lui plûssent.
Elle aimoit à les entendre & prenoit, pour
les connoître, des moyens plus justes que
ceux qu'employent d'ordinaire les Grands,
qui souvent s'applaudissent d'être les amis
de la Vérité, lorsque tout le monde les
plaint d'être les duppes des Flatteurs.

Elle marqua, dès son arrivée en France,
une estime pour la vérité & un mépris pour
la flatterie qui ne se démentirent jamais
d'un

d'un instant. Les Personnes qu'elle honoroit de sa confiance n'avoient pas seulement la liberté de lui dire la vérité, elles en avoient l'ordre ; & , pour l'exécuter, il n'étoit pas nécessaire qu'elles eussent recours à ces ménagemens étudiés, qui paroissent comme indispensables pour faire connoître à une grande Reine qu'elle n'est pas infallible. On pouvoit lui dire sans détour : „ Votre Majesté est dans telle er-
 „ reur ; on l'a trompée sur ce point ; on lui
 „ a fait faire cette injustice „ . Il étoit permis de lui parler sur ses défauts avec la même franchise ; & sans avoir à craindre de sa part ces retours de l'amour-propre humilié, trop ordinaires aux Grands. Ils ont l'air de chercher la vérité ; ils semblent désirer que vous les éclairiez ; ils vous en prient même avec instances. Vous ne l'avez pas plutôt fait que vous leur avez déplû. Ils ne vous pardonnent pas d'avoir été si clair-voyant sur leurs erreurs ou leurs défauts. Aussi a-t-on grand soin de leur dire , à tout hazard, qu'ils font bien tout ce qu'ils font ; que le Public les admire, qu'ils sont bénis des Peuples. Et , lors même que leur conscience leur laisse soupçonner qu'on les trompe, ils craindroient d'approfondir cette erreur , parce qu'il leur en

coûte moins pour s'absoudre que pour se réformer.

La Reine, bien loin de mendier cette perfide indulgence, que la flatterie n'est déjà que trop portée à accorder aux Grands, ne desiroit rien tant que de se voir jugée sans ménagement & même avec sévérité. Souvent, lorsqu'elle se trouvoit seule avec les Personnes de confiance qui pouvoient le mieux la connoître, elle faisoit avec elles une sorte d'examen de conscience; elle se demandoit compte des actions de sa journée, & se reprochoit ses fautes ou ses défauts, non pas à la maniere des faux humbles, pour en trouver des Apologistes, mais par le desir le plus sincere de les mieux connoître & de les éviter. Soit qu'elle voulût inspirer aux Personnes qu'elle en faisoit juges plus de confiance pour les lui rappeler, si elle venoit à les oublier, soit parce que les moindres fautes en étoient toujours de grandes aux yeux de sa religion, elle n'en parloit jamais qu'avec exagération. Un soir, avant son coucher, elle se mit à s'accuser, à son ordinaire, de quelques défauts, qu'elle combattoit, disoit-elle, avec bien de la lâcheté, puisqu'elle n'en étoit pas encore guérie. Elle se reprochoit sur-tout de manquer souvent de charité envers le Prochain, & d'en parler désavantageuse-

ment. Elle avoit en ce moment auprès d'elle trois de ses Femmes de chambre. Deux l'assurèrent qu'elles ne lui entendoient jamais rien dire qui ne fût selon les regles les plus exactes de la Charité.

„ Pour moi , dit la plus jeune , je pense
„ que la Reine à raison , & qu'elle a plus
„ d'un reproche à se faire à cet égard „.

Les autres se récrient contre une accusation qui leur paroît aussi injuste qu'impertinente. Mais la Reine prenant le parti de celle à laquelle on eut voulu imposer silence , lui dit , du ton le plus engageant & le plus satisfait : „ Courage , courage ;

„ ma Fille , ne les écoutez pas , & dites-
„ moi bien tout ce que vous pensez. —

„ Puisque Sa Majesté me le permet ,
„ continue la jeune Personne , je lui dirai
„ qu'elle manque souvent à la justice. ---

„ Hélas ! je m'en doutois bien , reprend la
„ bonne Princesse ; on nous fait , malgré

„ nous , servir à l'iniquité „. La Femme-de
chambre alors , s'adressant à ses Compagnes ,

qui ne cessoient de lui marquer un étonnement qui tenoit de l'indignation , leur

dit : „ Ne conviendrez-vous donc pas ,

„ Mesdames , que ce que la Reine nous dit
„ souvent d'elle même , & ce qu'elle vient

„ de nous en dire tout-à l'heure , est ab-
„ solument contraire à la vérité , & qu'elle

„ se calomnie elle même ? La Reine man-
„ que donc à la justice „. Quand on eut
tout entendu , on trouva le raisonnement
en forme & on y applaudit. La Reine
fut la seule qu'il ne satisfit pas. „ Quoi !
„ c'est-là , dit-elle , où vous en vouliez
„ venir ; je ne m'y serois jamais attendue „.
Elle goûtoit par avance le plaisir de décou-
vrir d'utiles vérités , & de pouvoir répa-
rer quelque injustice inconnue ; on l'af-
fligeoit en lui enlevant cette jouissance.

Un autre jour , la Duchesse de Luynes ,
sa Dame-d'honneur , lui ayant fait con-
noître que certaines Personnes de la Cour
blâmoient une démarche qu'elle avoit faite ,
en lui prêtant des intentions tout oppo-
sées à celles qu'elle avoit eues ; elle se con-
tenta de lui répondre : „ Dieu fait le con-
„ traire , & c'est lui qui nous jugera „. Le len-
demain , sans attendre que la Dame se
rendît auprès d'elle , elle alla la trouver &
lui dit : „ Je ne vous ai pas remercié hier
„ du bon avis que vous m'avez donné ,
„ je vous en fais pourtant bien bon gré.
„ Ne me laissez , je vous prie , ignorer au-
„ cun des reproches qu'on pourroit me
„ faire ; car il ne suffit pas que nos inten-
„ tions soient droites , nous devons en-
„ core , autant qu'il est en nous , faire
„ en sorte qu'elles le paroissent „. La

Duchesse sembloit vouloir s'excuser sur ce que le rapport qu'elle lui avoit fait avoit pu lui causer quelque peine : „ Oh ! „ regardez donc dans cette glace , lui dit „ la Reine en riant , comme vous êtes „ contrefaite quand vous voulez vous repentir du bien que vous m'avez fait „ . C'étoit peu pour cette Princesse d'accueillir ainsi la vérité par des témoignages de bonté , & de l'encourager par des remerciemens sinceres , elle la récompensoit toujours par un accroissement de confiance ; & l'on n'eut jamais plus de droits à son amitié , que lorsqu'on sut mieux la seconder dans le desir qu'elle avoit de se rendre irréprochable aux yeux de Dieu & des Hommes.

Une des rares qualités de la Reine , & qu'il est bien surprenant que le Cardinal de Fleury n'ait pas su mieux apprécier , c'étoit son extrême modération ; cette sagesse invariable , par laquelle elle fut , jeune encore & à son arrivée en France , échapper à l'écueil de l'ambition , vers lequel elle étoit comme poussée par toutes les circonstances réunies. Elle avoit sur le Roi son époux , tout l'avantage que peuvent donner la supériorité de l'âge , une raison plus exercée & un caractère plus actif. Le jeune Prince , qui l'aimoit uni-

quement, avoit assez de confiance en sa discrétion, pour tenir ses Conseils dans son appartement & en sa présence. D'un autre côté, les Grands du Royaume les mieux intentionnés auroient désiré, pour le bien de l'Etat, que le Monarque eût vu par les yeux d'une Princesse sage, prudente, amie de l'ordre, ennemie du faste & des folles dépenses. » J'ai entretenu
» la Reine très-long-temps, dit le Maré-
» chal de Villars dans ses Mémoires, &
» je lui ai dit : Madame, la satisfaction est
» générale, & tous ceux qui connoissent
» les grandes qualités qui sont en vous,
» desireront que vous preniez empire sur
» l'esprit du Roi ». Mais, ce qui étoit plus séduisant encore, le Duc de Bourbon, alors premier Ministre, invitoit lui-même la Reine, la pressoit même de prendre part aux affaires, se flattant de balancer, & peut-être même d'anéantir, par son crédit, le crédit naissant de l'Evêque de Fréjus, qui commençoit à lui faire ombre. Mais, constante dans ses principes, & n'écoutant que sa raison, » Je me sou-
» viens, lui répondit-elle, d'avoir ouï dire
» à mon Pere, que le François accorde
» tout aux Femmes, excepté le droit d'en
» être gouverné; & je vous avoue que je
» ne craindrois rien tant que de partager

„le sort de ces Reines ambitieuses, qui
 „ont fait leur malheur & celui des Peu-
 „ples, en portant au sein des Empires
 „les agitations de leur cœur”. On eut
 beau revenir à la charge, la solliciter de
 nouveau, le faire même comme au nom
 de la Religion & des François, rien ne
 fut capable de lui faire prendre le change;
 elle fut inébranlable dans sa résolution
 de laisser absolument au Roi & à ses Mi-
 nistres le soin de gouverner l'Etat. Aussi,
 un Ecrivain de ce temps, en traçant son
 portrait, n'oublie-t-il pas de faire honneur
 à son âge & à son Sexe de cette rare dis-
 crétion; &, après l'éloge de la bonté de
 son cœur & de la douceur de son carac-
 tere; après avoir dit qu'à beaucoup de rai-
 son elle joignoit beaucoup de vertu, il
 ajoute: „& elle a assez d'esprit pour ne
 „se mêler de rien, & n'entrer dans au-
 „cune intrigue de Cour”. Il lui en fal-
 loit beaucoup, en effet, dans une con-
 joncture aussi délicate, pour régler ainsi ses
 desirs par la sagesse, & savoir, en s'épar-
 gnant les mécomptes & les chagrins de
 l'ambition, se ménager le calme le plus
 profond, parmi les tourmentes d'une mer
 toujours orageuse.

Un jour, pendant qu'elle étoit seule avec
 le Roi dans son appartement, le Duc de

Bourbon vint présenter à ce Prince un Mémoire, dans lequel il se plaignoit beaucoup de l'Evêque de Fréjus. Le Duc se flattoit que la Reine, qui n'avoit pas elle-même à se louer du Prélat, appuyeroit ses prétentions : elle garda un profond silence, tandis que le Roi, fort mécontent du Mémoire, prioit son Ministre de ne jamais lui en présenter de semblable. Le lendemain, le Duc de Bourbon s'étant présenté chez la Reine : „ Que je souffrois „ hier, lui dit-elle, de ne pouvoir vous „ être d'aucune ressource ; mais vous savez „ bien que c'est un devoir sacré pour moi „ de ne prendre aucune part à tout ce qui „ est affaire d'Etat „.

Après la mort du Cardinal de Fleury, plusieurs Personnes des mieux intentionnées de la Cour, vouloient faire agréer au Roi un premier Ministre. La feue Duchesse de Parme portoit avec zele un Sujet pour cet Emploi, & pressoit le Dauphin son frere de la seconder. Ce Prince, suivant son usage, consulta la Reine, qui lui dit : „ Donner un premier Ministre au Roi est „ une bien grande affaire, & dont je n'ose- „ rois me charger ni devant Dieu, ni de- „ vant les Hommes. -- Cela étant, conclut „ le Dauphin, je laisserai comme vous agir „ la Providence „. L'événement justifia la

sagesse de ce conseil, au moins quant à l'intérêt du Sujet proposé. Ses Protecteurs, au lieu de le servir par leur empressement, lui attirèrent une honnête disgrâce & son éloignement de la France.

Par le même principe de discrétion & d'équité, jamais la Reine n'importuna le Roi, ni ses Ministres, en faveur de ceux qu'elle protégeoit. Au comble de ses vœux lorsqu'elle pouvoit faire un Heureux, elle ne se seroit pas pardonné de s'être attachée une Créature, en exposant le bien public.

„ J'entends parler, disoit-elle, de tant de
 „ Gens qu'on dit être au-dessous de leurs
 „ Places, & que je jugerois moi-même très-
 „ capables de les remplir, que je n'ose proté-
 „ ger personne pour l'Emploi de la plus pe-
 „ tite importance „. Une Dame attachée à son service la sollicitoit vivement d'accorder sa protection, pour un Poste lucratif, à un de ses Parens, qui ne pouvoit y prétendre qu'à titre de pure faveur : „ Je le
 „ ferois de tout mon cœur, lui répondit
 „ la Reine, si vous pouviez me persuader
 „ qu'il y ait des cas où les récompenses
 „ destinées aux services puissent devenir,
 „ légitimement, les dons gratuits de l'ami-
 „ tié. — Je voudrois bien, écrivoit-elle,
 „ à une autre Dame, que mon amitié pour
 „ vous fût toujours aussi efficace qu'elle est.

„vraie ; mais aussi je vous aime trop pour
„ne pas vous épargner l'odieux d'être ré-
„putée ma Favorite „.

Dans la crainte que l'exercice de son crédit , en faveur d'une Personne recommandée , ne devînt une injustice préjudiciable au Public ou à un Concurrent plus digne , jamais elle ne proposoit un Sujet pour la moindre Place , qu'après avoir fait prendre auparavant les informations les plus positives sur son aptitude à la remplir. Quelquefois même , les informations continuoient encore après que le Sujet étoit pourvu. En quelque temps qu'elle découvrit une erreur , elle s'empressoit de la réparer. Si , contre son intention & malgré tous ses soins , elle avoit fait la moindre peine au moindre Particulier , elle vouloit qu'on l'en avertît ; & la manière dont elle réparoit une injustice involontaire , auroit pu faire désirer qu'il lui en fût échappé plus souvent. On la vit , dans un cas douteux , faire une pension viagère de douze cents livres à une Personne qu'elle craignoit d'avoir lésée , en accordant la protection à une autre qui concouroit pour le même Emploi.

Lorsque la reconnaissance ou son bon cœur la portoit à protéger ceux que les services ou l'amitié lui avoient attachés ,

c'étoit simplement ; & sans se passionner qu'elle exposoit au Roi ou aux Ministres, avec le desir qu'elle avoit de les avancer, les titres qui étoient en leur faveur. Contenté lorsqu'on les mettoit en Place, elle l'étoit encore, lorsqu'on lui monstroît que d'autres avoient des droits mieux fondés. Mais elle usa toujours de tant de réserve & de prudence dans ses demandes, qu'il étoit bien rare qu'elles ne fussent pas accueillies des Ministres. Quelquefois le Roi, pour donner une leçon à ses Courtisans, leur disoit : » Je prévois qu'à telle occasion tout le Monde va m'importuner, » excepté la Reine ». Aussi, tout ce qu'elle lui demandoit elle l'obtenoit ; & il marquoit publiquement le plaisir qu'il avoit à l'obliger, en disant avec complaisance : » Que Personne ne fasse de démarches pour » cette Place, la Reine me la demande ».

La discrétion de cette Princesse s'étendoit à tout. Sans chercher à découvrir les secrets de l'Etat, il arriva quelquefois qu'elle les connût, & alors elle les gardoit avec une prudence impénétrable. Elle ne se seroit pas pardonné de les confier même au Roi son pere. En voici une preuve assez remarquable. Après la mort du Roi Auguste premier, le Primat de Pologne informa Louis XV, qu'il prévoyoit que les suffrages

de ses Compatriotes se réuniroient pour porter de nouveau le Roi Stanislas sur le Trône, pourvu que ce Prince se montrât incessamment en Pologne. La Reine en fut instruite, & vit ensuite qu'on usoit de lenteurs, & qu'on laissoit ignorer au Roi son pere ce qu'il lui étoit si important de connoître. Elle le vit, elle en souffrit, & ne fut pas tentée de laisser échapper son secret, ni même d'en altérer l'intégrité. Quelqu'un, lorsque l'affaire fut publique, lui disoit que, sans rien faire connoître au Roi Stanislas, elle eût pu, au moins, souffler un mot au Maréchal de Villars, qui, sans la compromettre, auroit parlé dans le Conseil de maniere à faire avancer le Cardinal de Fleury. » Cela est vrai, » répondit-elle; mais le Roi, en me confiant son secret, n'avoit pas excepté le » Maréchal de Villars ».

Ennemie des cabales & des intrigues de Cour; sans ambition, & sans Favoris qui en eussent pour elle, la Reine étoit cependant animée du zele, & l'on pourroit dire de la passion du bien public. Elle ne songeoit point à gouverner & à s'attirer l'autorité; mais elle desiroit que l'Arbitre & les Ministres du Pouvoir ne l'exercassent que pour faire triompher la Justice & rendre les Hommes heureux. Elle ne se mé-

loit pas de décider quand une guerre étoit légitime & inévitable ; mais elle ne craignoit pas de dire au Roi, dans l'occasion, & de rappeler à ses Ministres, que les guerres les plus justes sont toujours à redouter, & que les plus heureuses sont encore des fléaux pour les Peuples. Elle n'alloit pas au-devant du Roi pour lui suggérer ses idées ; mais, lorsque ce Prince paroissoit desirer ses conseils, elle ne lui en donnoit que d'utiles à sa gloire & au bien de son Royaume. C'est ainsi, par exemple, qu'elle l'exhorta plus d'une fois à être plus décisif dans son Conseil ; qu'elle lui fit remarquer que de grandes affaires avoient échoué, parce que, se défiant trop de ses lumières, il avoit préféré les vues particulières de Gens qui le trompoient, à son propre jugement qui lui disoit vrai. Louis XV, dans une occasion, lui parloit avec complaisance du succès qu'avoit eu un acte d'autorité qu'il venoit d'exercer : „ Je n'en suis pas surprise, „ lui dit la Reine : un Roi n'est-il pas sûr de „ se faire aimer & d'être obéi, quand il „ parle en Roi, & qu'il agit en Pere ?

Elle se montra, dans tous les temps, la Mere affectionnée des Peuples. Elle s'affligeoit des maux qu'ils souffroient ; ils lui devenoient personnels, elle en sentoit tout le poids. „ Que la guerre est un fléau ter-

„rible pour les pauvres Peuples, écrivoit-
„elle à une Personne de piété qu'elle ho-
„noroit de sa confiance. Priez bien Dieu
„pour la paix; redoublez vos prieres, afin
„qu'il nous l'accorde „. Dans une autre
Lettre à la même : „ Je finis l'Année bien
„tristement; je n'entends parler de toutes
„parts que de misere & de Nouvelles tragi-
„ques; priez & faites prier, pour que Dieu
„fasse cesser les maux qui nous affligent „.

Mais, de tous les maux publics, il n'en étoit point qui affectassent plus sensiblement la Reine que ceux de la Religion & des Mœurs. Les Corps politiques les mieux constitués portent, comme les corps naturels, un caractère essentiel d'instabilité, & s'avancent comme eux, à pas plus ou moins lents, vers leur dissolution. Il est quelquefois des temps de crise, où tout un Peuple, travaillé d'inquiétude, & comme fatigué de sa prospérité, ne paroît plus s'occuper qu'à la détruire par l'abus. Il est des temps d'effervescence & de guerres intestines, où l'orgueil des passions a pris la place des principes oubliés & des devoirs méconnus; des temps encore où les Administrateurs de l'Empire, moins jaloux de se rendre utiles à leur Poste, que d'y paroître nécessaires, conspirent eux-mêmes contre l'Autorité qui les emploie, en la mettant

aux prises avec une foule d'abus redoutables, qu'ils ont appelés & caressés, au lieu de les réprimer. La Reine eut la douleur de voir ces temps de confusion, d'orage & de malveillance. Elle vit de funestes débats entre deux Puissances, qui n'ont de droits incontestables aux respects des Peuples, qu'autant qu'elles savent, sans se rien refuser de ce qu'elles se doivent réciproquement, se renfermer dans les bornes respectives de leur mutuelle indépendance. Elle vit les Ministres de la Puissance séculière s'ériger en Législateurs dans le Domaine usurpé d'une Puissance étrangère, Puissance qui, de sa nature, ne peut non plus devenir la Rivale de la première, que consentir à être son Esclave. Elle vit les Organes de la Justice statuer en Pontifes, sur ce qui concerne les Sacremens; prononcer sur les dispositions de ceux qui prétendoient avoir droit d'y participer, ou mission pour les conférer; en ordonner l'administration, la procurer même par la violence & le ministère de la Force armée. Elle vit les plus grands Evêques du Royaume, & les plus fideles Ministres de la Religion persécutés, exilés, incarcérés, pour refus de reconnoître la compétence de César dans l'exercice d'un Pouvoir tout divin, & que le Sauveur du Monde n'accorda qu'à Pierre.

Du sein de ces abus & de ces profanations nâquit le Monstre de l'Incrédulité. La Reine fut témoin de ses premiers excès. Elle vit la marche rapide & les développemens audacieux du Systême des Impies. Elle vit leur Morale licentieuse, proposée à tous les Ages, corrompre toutes les Conditions, &, sous les yeux du Magistrat complice, se propager sans obstacles par les manœuvres concertées de la Presse & du Burin. Elle vit enfin le double libertinage de l'esprit & du cœur, porté à des excès jusqu'alors inouis, se répandre de la Capitale dans les Provinces, & y traîner à sa suite tous les désordres avant-coureurs de la dissolution des Empires. Pénétrée de douleur, à la vue de ces scandales, la Reine ne se contentoit pas d'y opposer la sainteté de ses exemples; elle les dénonçoit à l'Autorité, elle ne se laissoit point d'en solliciter la réforme; & c'étoit toujours avec un zele digne de la cause qui l'intéressoit, qu'elle la recommandoit aux Ministres préposés au soutien extérieur de la Religion & à la garde des Mœurs. Mais déjà, sans doute, le jugement de Dieu commençoit à s'exercer sur la France, & ce zele tout de feu ne tomboit plus que sur des Ames de glace.

Dans l'impuissance de remédier à tous

les maux qui affligeoient la Religion en France, la Reine s'efforçoit d'étendre au loin son empire & de gagner au Seigneur de nouveaux Adorateurs. On la vit encourager elle-même ces Hommes apostoliques qui se dévouent à porter la Foi aux Nations idolâtres, & devenir par ses soins & ses bienfaits, la Protectrice de la Religion jusqu'aux extrémités de la Terre. Elle obtenoit du Roi le passage gratuit des Missionnaires sur les vaisseaux de l'Etat; elle intéressoit le Ministre de la Marine en leur faveur. Elle jouissoit de tout le plaisir qui peut flatter la Puissance, lorsqu'elle pouvoit la faire servir ainsi à l'avancement de l'Œuvre de Dieu. Les nouvelles conquêtes que faisoit la Religion devenoient ses plus beaux triomphes. Jalouse de les connoître, une des conditions qu'elle attachoit à ses bienfaits pour les Missionnaires, c'étoit qu'ils l'informassent, par des Relations circonstanciées, des bénédictions que le Ciel répandoit sur leurs travaux. Ceux d'entr'eux que les affaires de la Religion rappelloient en France, étoient, quand ils le vouloient, admis à ses audiences particulières. Elle prenoit un plaisir singulier à les entendre : elle leur faisoit plusieurs questions, bornant toute sa curiosité à ce qui pouvoit intéresser la

gloire de Dieu. Quelquefois, pénétrée d'un religieux respect, à la vue de ces Hommes vénérables, déjà les Confesseurs, & brûlant du desir de devenir les Martyrs de la Foi, elle se prosternoit à leurs pieds, & ne se relevoit qu'après qu'ils lui avoient donné leur bénédiction.

L'on eut dit que cette pieuse Princesse n'estimoit de la Grandeur, que le privilege qu'elle lui donnoit de mieux faire sentir à la Multitude que rien n'est grand que Dieu, ou ce qui est pour Dieu. Les hommages empressés des Peuples autour de son Trône, elle les offroit avec les siens au pied des Autels. Sa foi se produisoit dans toutes les occasions, avec une vivacité toujours édifiante pour le Public. Dans nos Eglises, & parmi nos Cérémonies religieuses, son recueillement & sa profonde piété sembloient dire aux Fideles : „ Oubliez la Reine, pour ne vous „ occuper que de la présence du Dieu „ qu'elle adore „. Un jour qu'elle se trouvoit à Sève, chez la Princesse d'Armagnac, elle s'apperçoit qu'on porté le St. Viatique à un Malade ; elle sort à l'instant suivie de sa Cour, se fait jour à travers une multitude de Villageois attroupés pour la voir ; accompagne le Saint-Sacrement jusque dans la cabane d'un Payan, & as-

siste à la cérémonie de l'Administration. Elle s'approche ensuite du lit du Malade, qu'elle exhorte à la résignation; &, jugeant par tout ce qui l'environne, qu'elle parle à un Pauvre, elle laisse, en sortant, une aumône considérable à sa femme.

Tout ce qui avoit quelque rapport à la Foi, intéressoit vivement la Reine. Elle ne croyoit pas qu'il lui suffît, dans le Rang qu'elle occupoit, de révéler les Mysteres de la Religion & de suivre sa Morale, elle marquoit un profond respect pour ses moindres Cérémonies, & une religieuse fidélité à ses plus petites Pratiques. Elle voyoit dans les Ministres des Autels un Caractere auguste, toujours digne de ses hommages; &, quoiqu'elle fût graduer son estime sur leurs vertus personnelles, elle donnoit en Public les mêmes marques de considération à la sainteté de leur Ministère. Si elle s'entretenoit avec les Evêques, qui avoient occasion de lui faire leur cour, c'étoit ordinairement pour s'informer de l'état de la Religion dans leurs Diocèses, & leur marquer l'intérêt qu'elle y prenoit. Parmi plusieurs de ceux qu'elle honoroit d'une estime particulière, on distinguoit l'Archévêque de Paris, M. de Beaumont, & l'Evêque d'Amiens, M. de La Motte. Ces deux Prélats, l'honneur du Clergé de

France, également respectés à la Cour, n'y paroissent l'un & l'autre que lorsque l'intérêt de la Religion, ou des ordres particuliers les y appelloient; jamais aussi souvent que la Reine eut désiré de les y voir. Dans les différens exils, où son attachement inébranlable aux vrais principes conduisirent l'Archévêque de Paris, la Reine s'empressoit de le consoler, lui écrivant les Lettres les plus touchantes & les plus propres à le soutenir, s'il eut eu besoin d'encouragement dans la cause qu'il défendoit. Ayant appris que le vertueux Prélat étoit malade à l'Abbaye de la Trappe, où il avoit obtenu de se retirer pendant un orage, elle en parla plusieurs fois au Roi, qui en paroissoit affligé. Un jour qu'il le plaignoit beaucoup; „Eh quoi, Monsieur, „lui dit-elle, vous plaiguez Athanase; vous „êtes le Maître, & il mourra dans son „exil? -- Non, lui répondit Louis XV, il „n'y mourra pas. Et, sur le champ, il prit des mesures pour son rappel.

La vertu de l'Evêque d'Amiens avoit quelque chose de plus conciliant que celle de l'Archévêque de Paris. La Reine aimoit sur-tout en lui cette noble & aimable franchise avec laquelle il disoit à la Cour de ces vérités fortes, qu'il n'étoit pas ordinaire d'y entendre, & qui étoient tou-

jours bien reçues de sa part. L'estime que Louis XV avoit pour lui alloit jusqu'au respect. Il le voyoit avec plaisir, il l'appelloit son Saint; &, lorsqu'il prenoit congé de lui, il se recommandoit à ses prieres. » Sire, lui dit un jour l'Evêque, » je prie tous les jours pour Votre Majesté; » & c'est du fond de mon cœur que je demande à Dieu, pour Elle, une grace que » je voudrois obtenir au prix de tout mon » sang. -- Continuez de la demander, » lui répondit le bon Louis XV, qui comprit sans peine de quelle grace vouloit » parler le saint Evêque. ».

La Reine eut désiré pouvoir attirer M. de La Motte à Compiègne, toutes les fois que la Cour y alloit. Elle ne manquoit pas de l'inviter à s'y rendre, & quelquefois elle l'y détermina, en combattant les prétextes qu'il alléguoit pour s'en dispenser; tantôt, qu'il n'avoit pas d'habit court, & que les Tailleurs d'Amiens n'en savoient pas faire à l'usage des Evêques; tantôt, qu'à son âge, il n'étoit plus bon à rien qu'à figurer dans une collection d'Antiques. La Reine agissoit avec lui sur le ton de l'amitié. » Tâchez, lui écrivoit-elle, de venir » nous voir un petit moment. -- J'espère » tout de vos prieres, je m'y recommande » particulièrement. -- Pardonnez-moi, si

„ je vous importune encore pour ce pau-
vre Malheureux : je m’y intéresse d’autant
plus qu’il me procure l’occasion de vous
assurer combien je vous respecte & vous
aime „.

Lorsque le saint Evêque étoit à la Cour, la Reine lui demandoit qu’il dît la Messe à son intention ; & , lorsqu’il partoit , „ il faut, lui disoit-elle , que je vous donne les honoraires de vos Messes „. Elle lui faisoit de petits présens, ouvrage de ses mains : c’étoient des Maximes de piété, qu’elle avoit imprimées , des cordons d’Aube qu’elle avoit tressés , des tableaux de dévotion qu’elle avoit peints. „ J’ai une extrême reconnoissance, lui écrivoit M^r de La Motte, de retour à Amiens d’un de ses voyages, de l’accueil dont Votre Majesté m’a honoré. J’ose le lui dire, elle a soulagé la honte que j’avois de me montrer ; & , en supportant ma surdité avec tant de patience , elle m’a enhardi de façon que, si je vis jusqu’à son premier voyage de Compiègne, je suis résolu d’y reparoître „. La Princesse le faisoit toujours asseoir en sa présence : ce qui lui faisoit dire, qu’il étoit honteux d’avoir, comme les Dames, le Tabouret chez la Reine.

Un jour que le Prélat se trouvoit avec

la Famille Royale, chez la Duchesse de Villars : „ Je crois, mon Vénérable, lui „ dit la Reine, que vous devez voir dans „ notre Cour bien des abus qui échappent „ à nos yeux profanes. -- Celui qui me „ frappe le plus, répondit le saint Evêque, „ c'est de m'y voir moi-même, goûtant la „ consolation auprès de Votre Majesté, au- „ lieu d'être occupé à la répandre parmi „ mes pauvres Diocésains „. -- Et l'habit „ court, reprit le Dauphin, croyez-vous „ que M. d'Amiens ne l'ait pas sur le cœur ? „ -- Il est vrai, Monseigneur, continue le „ Prélat, que j'ai sur le cœur & que je „ trouve bien indigeste que l'on nous fasse „ déposer, de par le Roi, l'habit que nous „ portons de par Dieu „. Le Dauphin lui donna ensuite occasion de dire son sentiment sur d'autres abus relatifs à la résidence ecclésiastique & à la répartition des biens du Sanctuaire. „ Savez-vous bien, mon „ Saint, dit alors la Reine à l'Evêque, que, „ quand vous êtes avec mon Fils, vous ne „ savez plus que médire, & que je com- „ mence à craindre qu'après avoir passé en „ revue les torts des Gens d'Eglise, vous „ ne veniez à vous rabbatre sur ceux des „ Reines ? -- Le plus grand tort, Madame „ répondit M. de La Motte, que les Reines „ puissent avoir, sera toujours de ne pas

„prendre en tout Votre Majesté pour mo-
„dele.-- Oh! voyez- donc, s'écria la Reine,
„ce que c'est que de respirer l'air des
„Cours : ne voilà-t-il pas que l'Evêque
„d'Amiens parle aussi le langage des Cour-
„tisans les plus corrompus „?

Dans une autre occasion, la Reine di-
soit à M. de La Motte que les Evêques,
qui font faire des prières publiques, pour
écarter les autres fléaux qui affligent leurs
Troupeaux, devroient bien en ordonner
aussi, pour obtenir la cessation du scandale
occasionné par un déluge d'Ecrits licen-
cieux & impies qui inondoient la France.
„Si nous ne nous adressons pas à Dieu
„pour lui demander cette grace, répondit
„le saint Evêque, c'est parce qu'il a chargé
„le Conseil de Versailles de nous en faire
„jouir. -- Voilà parler en Evêque, reprend
„le Dauphin : hé bien, demandez donc à
„Dieu la conversion de notre Conseil. --
„Je me garderai bien, Monseigneur, de
„demander la vôtre. -- Il est vrai que,
„sur ce chapitre, je sais assez à quoi m'en
„tenir ; mais, combien d'autres sur lesquels
„j'aurois besoin de conversion. Ne craignez
„donc pas de prier pour moi, plus que
„pour personne, sans en excepter la Reine,
„qui voudroit que le Monde entier priât
„pour elle „. C'est ainsi que, par les soins
&

& la piété de cette religieuse Princesse, les bons principes se perpétuoient à sa Cour, & servoient du moins à l'édification de sa Famille.

Mais tout le bien qu'elle provoquoit autour d'elle, & celui qu'elle voyoit en espérance dans l'Héritier du Trône, ne la consoloient point des maux de la Religion, qui prenoient de jour en jour un caractère plus effrayant. Un des événemens qui affligèrent le plus sa piété pendant son séjour en France, ce fut la destruction des Jésuites. Elle avoit toujours singulièrement affectionné ces Religieux. Ils n'eussent été que malheureux qu'elle se seroit efforcée de les secourir ; mais elle les croyoit encore, comme le Dauphin son Fils, *utiles à la Religion & nécessaires à l'éducation chrétienne de la Jeunesse dans nos Provinces*. Aussi épuisa-t-elle tous les moyens humains pour conjurer l'orage qui les menaçoit. Plus active à les servir que M. de Beaumont lui-même, elle eut voulu que ce Prélat eût publié plutôt la Lettre Pastorale qu'il donna pour leur justification, Piece la plus propre à démontrer leur innocence à tout Tribunal où leurs ennemis n'auroient pas siégé comme Juges (1).

(1) L'on a vu tel de ces juges porter l'impudeur jusqu'à prôner lui-même la corruption active

Dans le temps que cette affaire s'agitoit, elle fit un jour appeller le Duc de Choiseul, & lui dit : » Vous savez, Monsieur, » que je ne me mêle point d'affaires, & » que je ne vous importune pas par mes » demandes : c'est ce qui me donne la confiance que vous ne me refuserez pas une » chose que je crois bien juste, & à laquelle » est attaché le bonheur de ma vie : pro- » mettez-moi que l'affaire des Jésuites n'ira » pas jusqu'à leur destruction. -- Sa Ma- » jesté, répond le Ministre, me demande » un Miracle. -- Hé bien, poursuit la Reine, » faites ce miracle, & vous êtes mon Saint ». Le miracle ne se fit point ; & le Duc, trop favorable au Philosophisme pour avoir jamais été le Saint de la Reine, le fut encore moins depuis ce temps-là.

L'on sait assez qu'il n'étoit pas nécessaire que cette Princesse appellât le zele du Dauphin son Fils sur cette affaire. Ce Prince s'étant rendu auprès d'elle, au sortir du Conseil, dans lequel on avoit ratifié la dissolution de la Société, elle lui demanda quel avoit été son avis ? » Mon avis, » répondit-il, a été que je ne pouvois ni

& passive, en calculant, dans un Mémoire imprimé au sein de la Capitale, les sommes qu'il lui en avoit coûté pour consommer la ruine des Jésuites.

» en honneur, ni en conscience souscrire
 » à une pareille résolution; mais le Roi
 » a jugé à propos de compter les voix ». Le Roi Stanislas ne pensoit pas autrement sur le Procès suscité aux Jésuites que la Reine sa Fille & le Dauphin son Petit-Fils. Craignant même les malheurs que présagent toujours à un Empire les injustices éclatantes; & découvrant, dans celle qui se tramoit, un attentat révoltant contre les principes les plus sacrés, ce sage Prince mit tout en œuvre pour en épargner le reproche à l'Autorité. Mais ce fut sans succès, parce que l'Autorité, dès-lors, n'avoit pas de plus grands ennemis que ses premiers Agens (1).

(1) Voici une Lettre du Roi Stanislas au Roi son Gendre sur ce te. affaire. » Monsieur, mon Frere, tandis que le Public s' ronne, & que vos plus fideles Sujets gémissent de la persécution suscitée aux Jésuites, qu'il me soit permis de vous exposer aussi ma vive douleur sur ce triste événement, qui révolte ma raison en affligeant mon cœur. Si l'estime & la considération que j'ai pour cette Société lui donnent droit à ces sentimens, le bien de la Religion, votre autorité, l'utilité publique de votre Royaume sont les motifs qui me touchent le plus dans cette affaire. Toute injustice doit se briser au pied de votre Trône. En arrêtant cette persécution inouïe, parvenue au terme de la plus grande animosité, vous manifesterez votre sagesse, votre justice, votre autorité... Vos prédécesseurs les ont établis, il ne vous reste à vous qu'à les maintenir: & à moi

La seule ressource qui restât à la Reine, dans la douleur de ne pouvoir épargner aux Jésuites le sort que leur avoient préparé les manœuvres concertées du Vice & de l'Impiété, fut de travailler à leur en adoucir la rigueur. Placés par leurs Persécuteurs, entre le crime de l'Apostasie & le plus cruel exil, tous ces Religieux opérèrent pour ce dernier parti. La Reine obtint des passages gratuits sur les vaisseaux du Roi pour ceux d'entre eux qui désirèrent de se rendre dans les Pays infidèles en qualité de Missionnaires. Elle en adressa un très-grand nombre au Roi Stanislas, qui les accueillit dans la Lorraine. Elle intéressa en leur faveur toutes les Personnes aisées de sa connoissance. Elle mit à contribution la Famille Royale, & Louis XV lui-même, qui leur payoit régulièrement une pension de 30,000 livres sur la Cassette. De son côté, après avoir épuisé tous ses moyens, & voyant qu'il restoit encore des besoins à plusieurs de ces infortunés Profcrits, elle emprunta, elle fit vendre ses bijoux, pour procurer un viatique & des voitures à ceux à qui leur grand âge ou des infirmités rendoient ce secours néces-

qu'à vous assurer du rendre attachement avec lequel je suis, Monsieur, mon Frere, de votre Majesté, le bon Frere, STANISLAS ROI ».

faire pour gagner la Terre de leur exil. A la mort du Roi de Pologne, la Reine conjura Louis XV de conserver aux Jésuites leur existence dans la Lorraine, au moins tant qu'elle vécût; & ce Prince, malgré le vœu contraire des Ennemis de sa gloire, prit sur lui d'accorder cette satisfaction à sa vertueuse Epouse.

Jamais la Reine n'avoit voulu renoncer à l'espérance du rétablissement des Jésuites en France; &, toute sa vie, elle se flatta que quelque heureuse circonstance pourroit le déterminer. Au moins ne pouvoit-elle douter que le premier acte de justice de son Fils, s'il fût monté sur le Trône, n'eût été leur rappel. Un jour qu'elle étoit occupée de la broderie d'un riche ornement d'Eglise, le Pere Griffet, qu'elle estimoit pour son savoir & sa piété, se présenta à son audience: » Tenez, Pere, lui dit-elle, voici une chasuble que je destine à la premiere de vos Maisons qui sera rétablie. -- Cela étant, Madame, répond le Jésuite, Votre Majesté pourroit se contenter d'en faire un point par jour. -- J'espere mieux que vous, poursuit la Reine: je verrai ce que je desire, je dirai mon *Nunc dimitis*, & je mourrai de joie ».

Au lieu du rétablissement de la Société

qu'elle chériffoit, la Reine eut au contraire la douleur de voir que l'Incrédulité, qui avoit célébré comme un triomphe la chute de ce Corps religieux, ne se promettoit rien moins que l'extinction totale des autres, après leur avilissement. Pour parvenir à son but, tantôt elle les traduisit au Tribunal de la Politique comme des fardeaux onéreux à l'Etat; tantôt elle provoqua contre eux des Réglemens assassins; quelquefois elle jetta dans des Cœurs inconstans le perfide espoir de recouvrer, par une apostasie facile, des droits d'indépendance & de propriété trop légèrement aliénés : plus souvent encore, elle s'appliqua à armer les Membres contre les Membres, afin d'armer plus sûrement ensuite l'Autorité contre les Corps. Témoin des désordres introduits par ces manœuvres dans la Maison du Seigneur, la Reine regrettoit, comme St. Louis, de ne pouvoir les couvrir de son manteau royal. On vit cette pieuse Princesse se rendre dans une Abbaye célèbre, & dire aux Religieux assemblés pour la recevoir : „ Je viens ici, „ mes Peres, pour vous assurer que le Roi „ désapprouve beaucoup la démarche irré- „ fléchie de plusieurs d'entre vous. Elle „ offre un grand scandale à l'Eglise, un „ triomphe à vos Ennemis, & à moi la „ plus sensible affliction. Croyez - moi :

„dépôsez vos prétentions, & gardez vos
„saints habits”.

La Reine ne se dissimuloit pas qu’une réforme, conduite par les mains de la Religion, n’eût été plus que désirable en France dans plusieurs Ordres religieux. Mais, sachant distinguer la chose de l’abus, elle eut horreur, dans tous les temps, de ces cruels Empiriques qui ne savent opposer aux maladies que des recettes homicides. Elle avoit pour principe d’honorer un état dont la sainteté n’a rien de commun avec des foiblesses ou des vices qu’il condamne, & qu’on l’empêchoit de corriger. Elle lui donnoit, en toutes rencontres, des marques distinguées de son estime. Si, dans ses voyages, elle s’arrêtoit dans une Ville, elle alloit visiter des Communautés de Religieuses. Si, dans le temps qu’elle étoit à Compiègne, il se faisoit quelque cérémonie de Profession ou de Prise-d’habit, elle y assistoit; &, lorsqu’elle en étoit priée, elle se faisoit un plaisir de donner elle-même le voile religieux. Ce fut dans le temps même qu’elle entendoit le plus parler de destruction d’Ordres & de Couvens qu’elle employa une partie de ses biens héréditaires à faire élever un Monastere dans la Ville royale, pour l’éducation de la Jeunesse: Monument respectable de sa sa-

geſſe & de ſa piété, qui accuſera encore chez nos Neveux ces ſyſtèmes impies & destructeurs qui ont préparé la déſorganiſation de l'Empire.

Parmi les nombreux abus qui déshonoroient la Religion, & que la Reine eut voulu pouvoir bannir du Royaume, il en étoit un qui excitoit particulièrement ſon zele & ſa douleur, parce qu'il ſemble appeller plus directement le Peuple au mépris des Loix divines & humaines: c'étoit la profanation des Dimanches & des Fêtes, par ces travaux que l'on croit ſacrés, dès qu'on les a nommés *travaux publics* ou *travaux du Roi*, quoiqu'il ſoit d'ordinaire fort indifférent & au Public & au Roi que ces travaux s'achevent un peu plutôt ou un peu plus tard (1). Louis XV, à la prière de ſon Epouſe, donna pluſieurs fois des ordres dans ſon Conſeil pour faire ceſſer ce ſcandale. Les Rois commandent : mais

(1) Le Particulier croit bientôt que ſes travaux ne ſont pas moins urgens que les travaux publics; & il ſ'y livre, ſans craindre d'être réprimé par l'Autorité dont il ſuit l'exemple. Long-temps avant que l'horrible Impiété, divinifiant le Crime infâme, eût dit au milieu du Temple le plus auguſte de la France : *Vous n'aurez plus d'autre Dieu que la Licence, ni d'autres Fêtes que celles que vous conſacrez à ſon culte*, le Ciel étoit indigné de ne plus voir dans ce Royaume que des fêtes profanées par des travaux défendus, ou ſouillées par la diſſolution.

les Rois les plus puissans peuvent-ils se flatter d'être obéis, lorsqu'ils ont le malheur de ne plus commander qu'à un Peuple irréligieux ? Un jour de Dimanche, que la Reine étoit à Fontainebleau, elle apprend que des Ouvriers travailloient publiquement, travailloient à construire une salle de Spectacle, & travailloient deux heures après en avoir reçu la défense expresse du Roi, signifiée par un Gentilhomme-de la Chambre. La Princesse, sur le champ, fait appeller l'Entrepreneur des travaux, & lui demande comment il ose désobéir ainsi à Dieu & au Roi ? Celui-ci allegue comme excuse, que, depuis la défense du Roi, ses Ouvriers ont travaillé plus secrètement, & que, d'ailleurs, comme il s'agit d'un travail public, il a tellement compté qu'il y employeroit les Dimanches, que s'il ne le fait pas, à défaut de pouvoir livrer son ouvrage au jour fixé, il perdra telle somme convenue. » Tenez, lui dit la Reine, la voilà cette somme. Allez donc fermer votre atelier, & gardez-vous bien, à l'avenir, de contracter des engagemens que vous ne puissiez remplir qu'en enfreignant ainsi la Loi de Dieu & les ordres du Roi ».

En quelque endroit que cette Princesse rencontrât un abus injurieux à la Religion,

le premier vœu de son cœur étoit de chercher à le réformer. Se trouvant à la Cour du Roi Stanislas, dans les dernières années de sa vie, elle apprit qu'une Dame, enthousiaste du système d'éducation du Philosophe Jean-Jacques, s'amusoit à en faire l'essai sur une jeune Fille, dont de pauvres Parens s'estimoient heureux de lui abandonner le soin, & qu'elle faisoit élever sans permettre qu'on lui dît un mot ni de Dieu ni de la Religion. La Reine vit l'Enfant, & elle en eut pitié. Elle vouloit parler à la Dame qui s'étoit emparé de son éducation; mais, sur ce qu'on l'assura qu'elle ne gagneroit rien par représentations, après en avoir prévenu le Roi son pere, elle fit enlever la jeune Fille & se chargea de lui faire donner une éducation chrétienne dans un Couvent, où elle paya sa pension.

Après la gloire de Dieu, ce qui touchoit le plus la Reine de France, c'étoit le bonheur des Peuples. Toutes ses vues se portoit à leur faire du bien, & toute sa conduite tendoit à leur soulagement. Les exemples du Roi son pere parloient sans cesse à son cœur. Elle le disoit quelque fois : „ Qu'elle eût voulu pouvoir repro-
„ duire en France tous les Monumens de
„ charité dont il couvroit la Lorraine „.
Protectrice généreuse de tous ceux qui

étoient dans le besoin, elle les accueilloit avec bonté : son crédit & ses richesses étoient leur patrimoine. Jamais elle ne détourna ses regards de dessus les Malheureux, qui s'attachoient en foule à ses pas. S'ils se présentoient sur son passage, elle les écoutoit; s'ils lui remettoient des Mémoires & des Placets, elle les recevoit; les faisoit examiner & les examinait elle-même. C'étoit toujours elle qui, la première, à-la Cour, entendoit ces cris de l'Indigence & du Malheur, qui s'éleveroient envain du fond des Provinces, s'ils n'étoient portés par la Bienveillance jusqu'à l'oreille des Rois. Souvent des Communautés, des Cantons & des Provinces entieres; frappés de quelques-uns de ces fléaux qui sollicitent des décharges de subsides ou des secours, les obtinrent plus promptement par la médiation de la Reine, qui engageoit les Ministres à approfondir la légitimité de la demande & à y faire droit.

Toujours disposée, empressée même à tendre aux Pauvres une main secourable, elle savoit gré à tous ceux qui se chargeoient de leurs intérêts & lui parloient en leur faveur. » Celui qui ne demande pas pour » lui, disoit-elle, a un double droit pour » se faire écouter ». Pendant un voyage

de Compiègne , un Curé des environs de cette Ville lui fit demander une audience , pour lui parler en faveur des pauvres Habitans de sa Paroisse. » M. le Curé , lui » dit la Reine en l'abordant , vous n'ima- » gineriez pas combien , en ce moment , » j'ai de Pauvres à ma charge : mais , par- » lez-moi toujours des vôtres ; peut-être » sont ils de la Classe des plus misérables ». Le Curé lui observa que ce n'étoit pas des secours pécuniaires qu'il réclamoit de Sa Majesté , mais sa protection contre des vexations exercées par des Directeurs de chemins publics & de Percepteurs de Tailles. Il lui remit en même-temps un Mémoire , qu'elle lut en entier & qu'elle jugea digne de son attention. Elle l'envoya sur le champ au Ministre auquel il appartenoit d'en connoître ; elle assura le Curé qu'elle suivroit d'autant plus volontiers son affaire , qu'elle lui paroïssoit intéresser encore d'autres Paroisses que la sienne : elle le fit en effet , & ne le fit pas envain.

Quoique dans l'âge encore qui rend plus excusables les dépenses de fantaisie ; d'un Sexe auquel on les pardonne assez volontiers ; & , sur-tout d'un rang où les profusions passent pour des bienfaisances , la Reine , modérée dans tous ses goûts ,

ne paroïssoit occupée que des besoins du pauvre Peuple. Il vaut mieux, disoit-elle un jour, écouter ceux qui nous crient de loin : *soulagez notre misere*, que ceux qui nous disent à l'oreille : *augmentez notre fortune*. Elle eut le courage, & c'en est un grand pour une Reine, de supporter quelquefois le sérieux de certains Visages mécontents, & d'entendre dire autour d'elle, qu'elle étoit peu généreuse. Mais ce reproche de la Cupidité fut pour elle un reproche honorable, & la Postérité la louera d'avoir dit plus d'une fois à d'avidés Courtisans : „ Les trésors de l'Erat ne „ sont pas nos trésors. Il ne nous est pas „ permis de divertir en l'argesses arbi- „ traies des sommes exigées par deniers „ du Pauvre & de l'Artisan „.

A la mort de la Comtesse de Toulouse, qui occupoit le joli Château de Lucienne, Louis XV l'offrit à la Reine, pour lui servir de Maison de plaisance. La Princesse, en remerciant le Roi de l'offre qu'il lui faisoit, lui demanda quelques jours pour y réfléchir. Les Dames de la Cour, fort étonnées qu'elle pût délibérer en pareil cas, la pressoient à l'envi d'accepter, en lui faisant sur-tout valoir l'avantage de pouvoir jouir, quand il lui plairoit, des douceurs de la solitude qu'elle aimoit. Au bout de

quelques jours, la Reine leur dit : „ Votre
 „ goût, mes Dames, seroit aussi le mien.
 „ Mais j'ai voulu savoir ce qu'il m'en
 „ coûteroit pour le satisfaire, & cela est
 „ énorme. Il m'en coûteroit plus, pour
 „ aller passer une seule nuit à Lucienne,
 „ que pour dormir un an à Versailles. Ainsi
 „ je ne veux plus y penser ; n'en parlons
 „ plus „.

Après la mort du Roi Stanislas, on lui
 faisoit envisager qu'elle avoit, comme
 unique héritière de ce Prince, un titre
 pour réclamer au moins une pension sur
 la Lorraine. „ Je veux bien croire, ré-
 „ pondit-elle, qu'on ne me la refuseroit
 „ pas, si je la demandois; mais il y apparence
 „ aussi qu'on la feroit payer aux pauvres
 „ Lorrains, & je n'en veux point à ce prix „.

Sentant assez qu'une Reine de France,
 sans qu'elle s'en mette fort en peine, ne
 court jamais risque d'être méconnue de
 ses Sujets (1), elle s'occupoit fort peu de
 la pompe extérieure de sa Cour. Ses équi-
 pages lui paroïssent toujours de mode, son
 Train toujours assez brillant & ses ameu-

(1) Cette réflexion & quelques autres de même nature, étoient, il y a huit ans, des vérités incontestables. Quoiqu'obscurcies depuis, ces vérités pourtant n'ont pas été détruites; &, le nuage de la scélératesse dissipé, elles reparoîtront intactes.

blemens assez somptueux. Plus d'une fois on lui entendit dire : „ A quoi bon ces „ changemens ? ce que j'avois valoit au- „ tant que ce qu'on me donne „. Comme ce n'étoit qu'à regret, & par état, qu'elle se prêtoit à cette magnificence qui doit accompagner la Majesté dans la représentation, dès qu'elle étoit libre, elle se plaisoit à habiter ce qu'on appelloit ses petits Appartemens, où tout respiroit la plus grande simplicité. „ Ce n'est qu'ici, disoit- „ elle un jour à sa Dame-d'honneur (1), „ que je puis expier un peu ce luxe de „ nécessité qui m'investit par-tout ail- „ leurs „.

Toujours guidée par le même principe d'affection pour ses Sujets, & dans la crainte de leur être à charge, elle s'interdisoit toutes les jouissances qu'on n'achete qu'à grands frais. Elle ne trouvoit d'amusemens purs que ceux qui ne coûtoient rien au Peuple; & l'on se rappelle encore que l'on fit à sa mort la remarque, qui valoit seule un grand éloge : que, pendant quarante-trois ans qu'elle avoit été sur le Trône, elle n'avoit occasionné à l'Etat que la dépense d'une seule Fête, celle de ses Nôces.

(1) Madame la Maréchale de Mouchy.

Ce n'étoit pas assez pour la Reine de respecter les deniers publics, elle étoit également économe de ses revenus particuliers, dont elle ne croyoit jouir qu'en les employant au soulagement des Malheureux. Quelqu'un ayant pris la liberté de lui demander un jour pourquoi elle refusoit si constamment, à quelques Seigneurs de la Cour qu'elle estimoit, le plaisir qu'elle auroit elle-même partagé avec eux, d'aller dîner dans leur Château? „ Je vous le dirai, en confidence, répondit-elle : c'est „ qu'après avoir dépensé pour un petit écu „ à mon Hôte, il faudroit que je donnasse cinquante Louis à ses Domestiques. Mes Pauvres payeroient trop cher „ ma petite satisfaction „

Il n'étoit pas de privation à la quelle la Princesse n'eût le courage de se condamner en faveur des Pauvres. Dans son jeune âge, elle auroit assez aimé les bijoux, & elle avoit sur-tout un goût particulier pour les porcelaines étrangères. Les Marchands du Château, qui le savoient, ne manquoient pas d'étaler, sur son passage, ce qu'ils avoient de plus curieux dans le genre qu'elle aimoit. Elle s'arrêtoit quelquefois un instant devant leurs boutiques; mais, connoissant son foible, elle s'étoit fait une loi de renvoyer toujours au lende-

main l'achat d'une chose qui lui avoit plû ;
 & , le lendemain , l'amour des Pauvres
 l'avoit emporté sur celui des bijoux. Un
 jour qu'on lui en proposoit un aussi com-
 mode qu'élégant , mais d'assez grand prix ;
 „ Il me plairoit assez , dit-elle au Mar-
 „ chand ; mais , pour en bien juger , il
 „ me faudroit mes yeux de demain „. Le
 lendemain , elle n'y eut plus pensé : on lui
 annonce que le Bijoutier demande à par-
 ler à SA MAJESTÉ. „ Oh ! à coup sûr , ré-
 „ pond la Reine , ce n'est point à ma
 „ *Majesté* qu'il en veut , ce n'est qu'à ma
 „ Fantaisie : vous lui direz qu'elle est
 „ partie „.

On vit cette charitable Princesse calcu-
 ler jusqu'au prix d'une robe qui lui plai-
 soit , & refuser de l'acheter , en disant :
 „ C'est trop cher : j'ai assez de robes ,
 „ & nos Pauvres manquent de chemises „.
 Dans une autre occasion où , par le même
 motif , elle n'avoit pas voulu se donner
 un meuble qui lui étoit utile , le Roi , qui
 en fut informé , le fit acheter sans qu'elle
 le fut , & placer dans son appartement.

C'étoit par cette sévère économie & ces
 sages réductions de ses dépenses que la
 Reine savoit former un trésor toujours
 ouvert aux besoins des Malheureux. Cha-
 cune de ses aumônes lui coûtoit une pri-

vation, & ses aumônes étoient infinies. La plupart de celles qu'elle faisoit dans la Capitale, du vivant du Curé de St. Sulpice, M. Languet, passaient par les mains de ce célèbre Avocat des Pauvres. Elle fut, avec lui, la co-Fondatrice de l'*Enfant-Jesus*, Maison vraiment précieuse, où de jeunes Demoiselles, de familles pauvres & qui ont bien mérité de l'Etat, reçoivent une excellente éducation, & où une multitude de pauvres femmes, tant de Paris que des environs, trouvent, dans le travail qu'on leur procure, une ressource toujours assurée contre le double écueil de la misère & de l'oisiveté. L'on compta, à certaines époques, jusqu'à quatorze cents pauvres femmes, qui tiroient de l'Etablissement des moyens de subsistance. Après la mort du Curé de St. Sulpice, on s'adressoit de toutes parts à la Reine, comme à la principale source des bonnes Œuvres qu'il soutenoit; ce qui lui faisoit dire un jour : „L'Ombre de M. Languet me poursuit „par-tout, pour me montrer ses engage- „mens de charité „. En travaillant à y pourvoir, la Princesse ne faisoit que suivre le plus doux de ses penchans. Donner aux Pauvres étoit sa passion. Elle donnoit pour toutes sortes de nécessités, & donnoit à toutes sortes de Personnes. Elle donnoit

à de pauvres Officiers, qui n'auroient pas pu continuer le Service sans secours. Elle donnoit à la Noblesse indigente, & à ces Familles honnêtes, d'autant plus à plaindre dans le malheur que la honte leur ôte la ressource de la mendicité. Elle payoit des pensions dans le monde, elle en payoit dans des Couvens à de jeunes Personnes qu'elle y faisoit élever. Elle donnoit à des Hôpitaux, à des Maisons de charité, à des Communautés religieuses. Elle pensionnoit la Maison de St. Thomas, à St.-Germain-en-Laye. A Paris, elle donnoit beaucoup aux pauvres Couvens des Capucines, de Ste. Aure, de l'*Ave-Maria*, & à d'autres encore. Elle délivroit de prison des Misérables, détenus pour dettes contractées par le besoin de nourrir une nombreuse famille. Sa charité n'excluoit pas les Malheureux qui l'étoient pour leurs crimes. Elle aimoit sur-tout à donner aux Filles de St. Vincent, que leur Institut dévoue spécialement au service des Pauvres, des Prisonniers & des Malades. Elle leur donnoit à Versailles, à Compiègne, par-tout où elle les trouvoit, & toujours abondamment & avec joie.

Pour s'accommoder aux besoins de ceux qu'elle soulageoit, la Reine diversifioit ses charités, & avoit mille manieres de les

faire. Elle donnoit en argent. Un des Ministres ordinaires de ses aumônes secrètes (1) marqué dans ses Mémoires : „ Je fus moi-même porteur de sommes „ considérables, depuis cent louis, par „ exemple, jusqu'à douze mille livres „. Elle donnoit beaucoup en comestibles de toute espece, sur tout à de pauvres Communautés religieuses. Elle donnoit en linge & en habits ; en étoffes grossières & en étoffes de soie. Elle avoit, dans son appartement, un dépôt où se trouvoient rassemblés toutes les nippes nécessaires au Pauvre, depuis les langes du berceau jusqu'aux linceuls de sépulture. Ces vêtemens avoient été travaillés sous ses yeux ou par ses ordres, & plusieurs étoient l'ouvrage de ses mains. Elle en distribuoit une partie elle-même, & faisoit passer la plus considérable par les mains des Sœurs-de la Charité, & de quelques autres Personnes qu'elle avoit chargées d'aller à la découverte des besoins secrets des Familles. Enfin, comme si aucun genre d'aumône n'eût dû échapper à son attentive charité, elle avoit chez elle une apothicairerie, où une Fille de St. Vincent, qu'elle honoroit de sa confiance, alloit prendre toutes sortes de

(1) M. L'Abbé Tronchinski.

remedes pour les Pauvres malades, soit de Versailles ou des environs. On connoissoit si bien l'esprit de charité qui animoit la Reine que, dans la circonstance de quelque accident dans le Château; s'il arrivoit, par exemple, qu'un Ouvrier se blessât, qu'un Particulier fît une chute, on ne faisoit pas difficulté de les conduire dans ses appartemens, où l'on savoit qu'ils trouveroient les secours du moment. On vit plus d'une fois la bonne Princesse s'empresser de les administrer elle-même, en attendant l'arrivée d'un homme de l'art, qu'elle faisoit appeler aussitôt.

Quoique l'on ne connût encore qu'une partie des aumônes que faisoit la Reine, Louis XV, étonné qu'elle pût y suffire, demandoit un jour à la Duchesse de Villars quelles pouvoient donc être ses ressources? La Dame répondit qu'elle auroit imaginé que Sa Majesté & le Contrôleur-général venoient de temps en temps à son secours. Mais le Roi ayant assuré que jamais elle ne demandoit rien : „ Cela étant, „ continua la Duchesse, je conseillerois à „ Votre Majesté de mettre la Reine à la „ tête des Finances de l'Etat; car elle a „ évidemment le don des miracles pour „ multiplier les siennes; & je suis sûre „ qu'elle donne beaucoup au-delà de ses „ revenus „.

Ce secret merveilleux de la Reine, pour donner plus qu'elle n'avoit, c'étoit d'associer à sa charité le Dauphin & la Dauphine, les Princesses ses Filles, & plusieurs Dames vertueuses de sa Cour. Un jour que le Duc de La Vauguion, pendant un voyage de Compiègne, proposoit au Dauphin de contribuer à une bonne œuvre :
 „ Vous ne savez donc pas, lui répondit
 „ ce Prince, que Maman, depuis que nous
 „ sommes dans ce Pays-ci, me tient à l'ob-
 „ servance des Capucins? elle ne me laisse
 „ pas le sou „. Elle avoit même engagé le Roi Stanislas à partager le poids de ses engagemens de charité; & ce Prince lui faisoit, à cet effet, une pension qu'il lui payoit tous les mois. Le Lecteur nous fera gré de placer ici quelques fragmens de la correspondance intime d'une Reine de France que nous avons connue, avec un Roi qui n'étoit pas étranger à ce Royaume.

„ Que vous êtes heureux, mon cher Papa, de pouvoir suffire à tant d'Etablissemens utiles & à tant de bonnes œuvres! Vous avez bien raison d'avoir une dévotion particulière à la divine Providence: elle fait de continuels miracles en votre faveur. Tous vos Sujets vous bénissent; pas un Malheureux qui ne trouve auprès de vous une ressource. . . Je devrois bien être hon-

teuse, cher Papa, de me mettre aussi au rang des Demandeurs. Je ne me le pardonnerois pas pour toute autre raison ; mais, depuis plus de trois mois, mes pauvres Pensionnaires me font compassion, sans parler de bien d'autres ». (1)

» Vous aurez reçu, mon cher Papa, les remerciemens de mon Fils, pour ce que vous avez bien voulu lui accorder... J'espère que le bon Dieu lui fera la grace de vous ressembler. La misère publique l'étouffe. Il donne tout ce qu'il peut donner & au-delà ; & la pauvre petite Femme fait comme lui. Une de ses Sœurs disoit que, pour faire tant de bien, il falloit que vous eussiez trouvé quelque trésor caché, en faisant démolir votre vieux château.

» *Un Roi qui a des entrailles*, répondit M. le Dauphin, *y trouve toujours un trésor pour les nécessités des Malheureux...*

» Le Roi, cher Papa, m'a dit que votre demande lui paroissoit très-bien fondée. J'en ai parlé au Contrôleur-général, sans avoir pu savoir au juste ce qu'il en pensoit ; par la raison, je crois, qu'il ne le fait pas trop lui-même, n'ayant pas encore étudié la question... Je demandois à Alliot à

(1) C'étoit en 1757.

quoi vous vous amusez pendant les longues soirées de l'hyver ? Il m'a répondu que, l'hyver comme l'été, vous ne saviez jouer qu'à faire des Heureux. C'est un bien beau jeu que celui-là , cher Papa. Que ne suis-je auprès de vous, pour faire votre partie ? mais je ne pourrois pas jouer aussi gros jeu que vous ».

» Je prenois la plume, mon cher Papa, pour écrire à Alliot & lui demander un conseil ; mais, réflexion faite, vous me le donnerez tout aussi bien que lui. Je voudrois savoir s'il n'y auroit pas d'indiscrétion à vous prier de me faire une avance, & même un peu considérable ? d'après votre réponse, je me déciderai pour vous la demander ou pour n'en rien faire. Je vous dirai, cher Papa, que nous sommes ici dans une misère extrême. Plusieurs de nos Provinces sont, à ce qu'on dit, dans un état de détresse déplorable, dont nous nous ressentons ici. Jamais on ne m'a tant demandé de tous côtés, & je n'ai plus rien à donner. On en a le cœur serré. Je vous avoue, cher Papa, qu'on n'est pas tenté de tirer vanité du peu de bien que l'on fait, en considérant combien il en resteroit à faire. Nos plus grandes aumônes ne remédient qu'à de bien petits maux. Mon Fils, qui voit tout en grand & qui sent tout

tout vivement, appelle cela *jetter un verre d'eau sur une prairie brûlante*. Mais enfin, le bon Dieu ne demande de nous que ce que nous pouvons....».

C'étoit faire plaisir à la Reine, & se créer un droit à sa reconnoissance, que de lui offrir une occasion d'exercer sa charité. » Je vous remercie, écrivoit-elle » à une Personne qui lui demandoit des secours pour sa Maison, je vous remercie » de la confiance que vous avez en moi.... » Pourquoi êtes vous si en peine pour m'exposer vos besoins? ne suis-je pas trop heureuse d'y pourvoir quand je le puis? » voudriez-vous avoir à vous reprocher de m'empêcher de faire une bonne œuvre, moi qui passe ma vie à des inutilités? »

La même Personne réclamant son assistance en faveur des Pauvres de Compiègne, la Reine, dans l'impuissance de les secourir elle-même, lui indique un moyen de les faire participer aux aumônes du Roi, & elle ajoute : » Pour moi, il m'est impossible de les assister. Nous en avons ici une multitude effrayante : je suis dans l'excès » de la misère & accablée de dettes ». Ce ne fut jamais qu'en faveur des Malheureux, & dans les grandes nécessités que cette Princesse, qui mettoit le plus grand ordre dans ses affaires, se permit d'em-

prunter. Les dettes dont elle parle ici montoient à 100,000 écus, somme en effet très-considérable pour elle, & qu'elle ne pouvoit acquitter que par de longues privations. Mais le Roi, ayant appris qu'elle la devoit, & pourquoi, la fit payer à son insu, la regardant à bien juste titre comme une dette sacrée de l'Etat.

Dès qu'on lui parloit au nom des Pauvres, & du soulagement de leurs miseres, le sacrifice des propriétés qu'elle affectionnoit le plus paroissoit ne lui rien coûter. „Sa charité étoit immense, dit une des „Personnes les plus à portée d'en juger (1). „elle donnoit tout ce qu'elle avoit ; & , „quand il ne lui restoit plus rien, elle ven- „doit ses bijoux : c'est ce dont j'ai été té- „moin „. Il n'y avoit pas long-temps que la Reine étoit en France, lorsque son ingénieuse charité, dans un temps de misere plus urgente, lui suggéra un moyen d'étendre ses aumônes, qui, quoique fort simple en lui même, devenoit très-délicat pour elle dans l'exécution : ce fut d'envoyer tout uniment chez l'Orfevre, non plus seulement ses bijoux, mais généralement tous les effets d'or & d'argent qu'elle avoit à

(1) Madame la Maréchale de Mouchy, la Dame d'honneur.

son usage, après avoir pris la précaution de leur en substituer de parfaitement ressemblans en métal de même couleur. Ce trait, tout admirable qu'il est par le motif, on sent assez que le préjugé, plus fort que la raison, en eût fait un crime à une jeune Reine, & qu'il ne lui eût pas pardonné de paroître à la tête de sa Cour & dans les Cérémonies les plus brillantes avec des pendans d'oreilles de similor & des boucles de tombac. Mais elle prit si bien ses mesures que, pendant une année entière que dura la supposition, personne ne la découvrit ni ne la soupçonna même : le métal jaune fut de l'or pour tous les yeux, & le blanc étoit de l'argent. Ce ne fut que fort long-temps après qu'une Femme-de-chambre, confidente du secret de la Princesse, révéla la charitable imposture.

Dans des temps enfin où, après avoir épuisé tous les genres de ressources, il lui restoit encore un nombre de Malheureux à secourir, elle ne crut pas indigne d'une grande Reine de se constituer l'Avocate & la servante des Pauvres, en sollicitant & en recueillant poureux des aumônes étrangères. On la vit tenir dans ses appartemens des Assemblées de charité, où elle faisoit inviter toutes les Personnes de la Cour & de la Ville qui pouvoient contribuer à les

rendre avantageuses aux Pauvres. Les Curés & les Vicaires y prononçoient alternativement un petit Discours relatif aux besoins actuels de leurs Paroissiens. La Reine dispensoit quelquefois un Curé de parler en cette occasion, mais jamais un Vicaire. » Il » ne faut pas, disoit-elle, que ce jeune » homme ait eu la peine inutile de pré- » parer son Discours; & il est bon qu'il » s'exerce à plaider la cause des Pauvres ». Elle faisoit elle-même la quête, & les Personnes de la Cour, qui n'avoient pas pu se rendre à l'Assemblée, étoient priées de sa part d'y envoyer leur aumône.

La qualité d'Etranger ou d'Inconnu ne fut jamais un obstacle à sa charité. Au seul nom de Malheureux, quel qu'il fût, son ame attendrie laissoit voir tout l'intérêt qu'elle prenoit à son sort, & elle n'étoit satisfaite que lorsqu'elle l'avoit soulagé. Le Roi, soupant un jour au grand Couvert, demandoit à un de ses Officiers des nouvelles d'un pauvre homme qu'il avoit souvent vu dans la forêt de Rambouillet, & qui le divertissoit un instant à son passage, par les propos très-respectueusement extravagans qu'il lui adressoit? l'Officier, qui connoissoit cet Homme, habitant d'une de ses Terres, répondit au Roi qu'on l'avoit enfermé: qu'il l'avoit vu à Paris, il y avoit

peu de jours, dans un état qui faisoit compassion, & sur-tout vivement affligé de la perte de sa liberté. Le Roi jugea que la Police avoit traité bien sévèrement un Homme dont la douce folie n'annonçoit rien de dangereux. La Reine, qui avoit écouté le récit de l'Officier sans rien dire, s'approche de lui, en se levant de table, lui glisse 12 louis dans la main, en lui disant : „Voilà pour ce pauvre homme„.

Usant de discernement dans l'exercice de sa charité, la Princesse mesuroit ses dons & ses aumônes sur les besoins réels de ceux qui les sollicitoient. Elle aimoit surtout à placer ses bienfaits sur la Vertu malheureuse & le Mérite indigent. Mais, en même-temps qu'elle se faisoit une loi de ne verser ses secours abondans qu'avec connoissance de cause, elle s'en étoit fait une autre de ne jamais refuser de légers soulagemens aux Misérables qui imploroient publiquement son assistance. „Si je refuse
 „l'aumône à un Pauvre, disoit-elle, qui
 „ne se croira pas dispensé de la lui faire„. Aussi, à Marly comme à Compiègne, à Choisy comme à Fontainebleau, partout où elle devoit faire quelque séjour, on voyoit arriver des environs une foule de Mendians, qui étoient à sa solde tant qu'elle restoit dans l'Endroit. On l'entendit quel-

quelquefois se plaindre de l'importunité des Ambitieux, j mais de celle des Pauvres. Les Gardes, chargés d'écarter la Foule sur son passage, avoient ordre de les laisser approcher de sa Personne. Ils assiégeoient les portes des Eglises, des Communautés religieuses & des Maisons de charité que la pieuse Princesse alloit souvent visiter. On les appelloit *le Régiment de la Reine*. Elle étoit si accoutumée à voir des Mendians qu'elle distinguoit, à la physionomie, ceux qui l'étoient de profession d'avec ceux qui ne l'étoient que par accident; & elle donnoit à ces derniers, une aumône plus forte qu'aux autres.

Lorsqu'en 1764, on fit un nouvel essai pour détruire la mendicité en France, la Reine, en convenant des avantages qui résulteroient d'une sage police à cet égard, & pour le Public, & pour les Mendians eux-mêmes, craignoit avec raison ce qu'une arrestation générale pourroit avoir de rigoureux ou même d'injuste pour un nombre de ceux-ci. Elle plaida leur cause auprès des Ministres; elle insista sur la nécessité de leur préparer des moyens assurés de subsistance, & sur le danger de faire essuyer au Malheureux le traitement qui n'est dû qu'à la Fainéantise. On lui promit que tout se régleroit selon ses

vœux, & bientôt les Mendians disparurent. Cependant, la bonne Princesse ne pouvoit s'accoutumer au vide que leur absence laissoit autour d'elle. Elle s'inquiétoit sur leur sort. „ Où sont mes Pauvres, „ disoit-elle ? Hélas, que je crains pour „ mes Pauvres „ ! Elle fut encore les découvrir & leur faire bénir son nom dans les Dépôts où on les avoit rassemblés (1).

Il eut été difficile qu'une charité aussi ardente & aussi universelle que l'étoit celle de la Reine n'eût pas été quelquefois surprise dans ses dons, & la Princesse ne l'ignoroit pas ; mais, sans consulter les

(1) La Reine prévoyoit avec raison que cette nouvelle tentative que l'on faisoit, pour bannir la mendicité de la France, ne réussiroit pas mieux que les précédentes, parce qu'elle n'étoit pas mieux concertée. Les pauvres sont dans l'Evangile, il faut qu'ils soient sur la Terre. Ils y sont nécessaires pour provoquer l'exercice de la charité chrétienne. Rien de plus louable, sans doute, & de plus digne de l'attention d'un sage Gouvernement, que de leur épargner, en les occupant, la peine & le danger de la mendicité. Mais il faut alors que le soin de leur existence soit confié, non au dur Régime d'une Police correctionnelle, mais au zèle patient & industrieux de la Religion, qui a seule, avec le mode de la vraie charité, le don de la multiplication des pains, toujours sûre d'obtenir, par la sagesse de ses combinaisons, les résultats les plus favorables aux divers besoins de l'Humanité.

craintes intéressées de la cupidité, elle aimoit mieux être trompée en faisant du bien à tous, que de l'être en négligeant d'en faire à un seul. Quelqu'un lui fit connoître une Intrigante qui avoit part à ses bienfaits, & que sa conduite en rendoit vraiment indigne. On imaginoit qu'elle alloit l'abandonner; mais elle étoit pauvre: c'en fut assez pour qu'elle voulût continuer à lui servir de mere. Elle la fit mettre dans un Couvent, où elle paya sa pension & fournit à ses besoins. Cette Femme s'étant échappée de sa retraite osa se présenter à la Cour & faire demander une audience à la Reine, à la quelle elle n'avoit, disoit-elle, qu'un mot à dire. » Elle est » dégoûtée du Couvent, répondit la Reine, » voilà son mot: dites-lui que le mien est » qu'elle y retourne sans délai, parce que » c'est là, & non ailleurs, que je lui ferai » du bien ».

Une Dame de sa Cour lui faisoit observer un jour qu'elle avoit été trompée en accordant une aumône assez considérable. » Heureusement, répondit la Reine, » que je l'avois donnée pour l'amour de » Dieu ». Une autre fois, une pauvre Mendiante s'étoit avisée d'une ruse assez plaisante pour surprendre la commisération de la Reine, & y avoit réussi, en obtenant

d'elle une aumône double de celle des autres Pauvres. Mais ceux-ci, jaloux d'une préférence usurpée, révélèrent à la Princesse le secret de la supercherie, d'une manière fort humiliante pour celle qui se l'étoit permise. La Reine se contenta d'en rire, sans que cette nouvelle erreur de sa charité la portât à en tirer aucune induction préjudiciable à la famille des Pauvres.

Ce n'étoit pas assez pour cette tendre Mère des Malheureux d'être toujours disposée à soulager quiconque d'entr'eux l'en prioit : souvent, sa compassion prévenoit ceux que le respect tenoit écartés de sa Personne. Elle devinoit, à leur extérieur, qu'ils étoient dans l'affliction où la misère ; elle s'arrêtoit pour leur parler, le long des galeries, dans les appartemens ou les jardins du Château. On la vit, dans ses voyages, entrer dans les cabanes les plus misérables, interroger avec bonté les Pauvres qui les habitoient, calculer avec eux leurs moyens de subsistance, juger ainsi la misère publique, & laisser, en sortant, à ces pauvres Gens des preuves de la généreuse compassion qu'elle eût voulu pouvoir étendre à tous les Malheureux du Royaume.

Elle étoit attentive jusqu'à l'empressement à saisir les moindres occasions de faire naître la joie dans des cœurs peu accoutumés à la goûter. C'étoit, par exemple, une jouissance pour elle, lorsque de pauvres Ouvriers travailloient dans ses appartemens, de leur faire préparer un dîner; de voir de ses yeux avec quel appétit ils y faisoient honneur; &, quelquefois, de les servir elle-même. Plusieurs de ces Ouvriers s'étant blessés, assez grièvement pour qu'elle les jugeât hors d'état de travailler de quelque temps, après avoir elle-même pansé leurs blessures, elle les gratifia de vingt-cinq louis.

Comme la Princesse se proménoit un jour dans le Parc de Versailles, elle rencontra une pauvre Femme fort mal vêtue, qui le traversoit, tenant un pot à la main, portant un petit enfant sur ses bras, & suivie de plusieurs autres. Elle l'appelle: „Où allez-vous, bonne femme? --- Madame, je vais porter la soupe à mon homme. --- Et que fait votre homme? --- Il sert les maçons. --- Combien gagne-t-il par jour? --- Douze sols à présent, quelquefois dix. --- Avez-vous quelque champ? --- Non, Madame. --- Combien avez-vous d'enfans? --- Cinq, bientôt six. --- Et vous, que gagnez-vous? --- Rien, Madame, j'ai

bien assez d'ouvrage dans mon ménage. --- Quel est donc votre secret , pour tenir votre ménage & nourrir sept Personnes avec douze sols par jour , & quelquefois fois dix ? -- Ah ! Madame , (en montrant une clef pendue à sa ceinture) le voilà mon secret. J'enferme notre pain , & je tâche d'en avoir toujours pour mon homme. Mais , si je voulois croire ces enfans-là , ils mangeroient dans un jour ce qui doit les nourrir une semaine ». La Princesse , touchée jusqu'aux larmes à ce récit , mit dix louis dans la main de cette pauvre mere , en lui disant : » Donnez donc un » peu plus de pain à vos enfans ».

La Reine se trouvoit , un matin , chez les Carmélites de Compiègne , lorsque , de la chambre où elle étoit , elle vit une Femme qui attendoit quelqu'un dans la cour du Couvent. Jugeant de son état par son extérieur , elle lui jette un louis. La pauvre femme , dans le transport de sa joie , assigne l'usage qu'elle va faire de son louis , pour payer quelques dettes qui la tourmentent. A l'instant , la premiere aumône est suivie d'une autre plus considérable , sans que celle qui la reçoit ait aperçu la Main d'où elle part , mais qu'il lui est aisé de deviner.

La confiance qu'inspiroit la charité de la Reine étoit universelle. On en jugera par le trait suivant. Accablée d'années, sans biens & sans secours, à la veille de la Saison rigoureuse, une pauvre Femme se voyoit menacée de périr de misère dans son Pays. Elle avoit quelquefois oui parler de la Reine. Sur la foi de la Renommée, elle prend la route de Versailles; elle s'avance à petites journées, elle arrive, elle parvient jusqu'à l'appartement de la Princesse, elle lui est annoncée. La Reine la reçoit avec bonté; &, la trouvant bien fatiguée de sa route, lui fait servir un verre de vin. Elle la fait asseoir dans son fauteuil, & s'assied elle-même auprès d'elle sur un tabouret. Elle écoute avec intérêt l'histoire de son long voyage & le récit de ses misères. Sa vieillesse & sa pauvreté la touchent également; & elle finit par lui dire, qu'elle se charge de pourvoir à tous ses besoins pour le reste de ses jours.

Comme on savoit qu'on ne pouvoit rien faire qui fût plus agréable à la Reine, que de lui offrir l'occasion de soulager la misère, on lui amena un jour un Pauvre que l'on avoit trouvé assez près du Château de Versailles, transi de froid, à demi nud, & dans l'état le plus digne de com-

passion. La Reine l'accueillit avec sa charité ordinaire, lui fit apporter à manger, & lui donna une aumône assez considérable. Ce passage subit, de la misère extrême à une espèce de fortune, fait sur cet homme une telle révolution qu'il tombe évanoui. La Reine alors s'empresse autour de lui, en attendant l'arrivée d'un Médecin qu'elle fait appeler, & ne le quitte point qu'il ne soit hors de danger. » Voyez, disoit-elle, à cette occasion, ce que c'est que la différence de position dans les Hommes ! nous en voyons que toutes les richesses du Pérou ne rassasieroient point, & voici que quelques louis d'or ont donné à ce pauvre Misérable, une indigestion de joie ».

La Reine, pour l'ordinaire, étoit mise si simplement qu'il falloit la connoître pour la distinguer d'entre les Dames de sa Cour. Comme elle se promenoit un jour sur la terrasse du Château de Versailles, elle voit passer une Femme courbée sous le faix d'un gros fagot : elle l'appelle, lui fait quelques questions ; apprend que son mari travaille au bois ; qu'elle-même va quelquefois l'aider, & qu'ils ont bien de la peine à nourrir leurs enfans. » Connoissez-vous la Reine, lui dit la Princesse ? -- Hélas ! Madame, répond la Bucheronne, je

n'ai pas ce bonheur-là ». La Reine alors lui met douze louis dans la main, en lui disant : » Prenez votre mal en patience ,
 » ma Borne, Dieu vous bénira ». La pauvre Femme, à l'instant, jette son fagot, tombe aux genoux de sa Bienfaitrice, en s'écriant : » Ah ! c'est sûrement vous, Madame, qui êtes notre bonne Reine ». Envain la Princesse, en s'éloignant avec précipitation, lui fait signe de se taire & de se retirer : elle ne l'entend pas ; elle continue de la poursuivre par ses bénédictions, tendant les bras, montrant au Ciel l'aumône qu'elle a reçue & qui est pour elle une fortune. C'étoient là les parties de plaisir de la Reine, bien plus satisfaite & plus heureuse, sans doute, parmi ces jouissances de la Vertu, que ne le fut jamais la Femme mondaine au milieu des plaisirs bruyans ou des passe-temps de la mollesse.

Il est aisé d'imaginer quels pouvoient être les sentimens du François encore lui-même, pour une Reine qui ne lui faisoit que du bien, & ne lui montrait que des vertus. Nous en fûmes témoins : jamais Reine de France ne réunit si complètement le suffrage de tous les Cœurs ; &, sans qu'on lui eût décerné le surnom de *Bien-aimé* que portoit son Epoux, elle

en partagea toute la gloire, & la conserva dans tous les temps. Jamais elle ne paroïsoit en public sans se voir accueillie par les démonstrations de joie & les bénédictions de la Multitude. Un jour qu'étant à Paris elle se promenoit dans les Thuilleries, l'affluence du Peuple, toujours avide de la voir, fut si grande que, sans qu'elle s'en apperçût, elle s'en trouva investie, au point de ne pouvoir plus ni avancer, ni reculer dans la vaste étendue de ce Jardin. Cependant, le moment étoit venu où il falloit se retirer. Ses Gardes, pour écarter la Foule, montrent leurs armes; mais la Foule, qui ne craint rien de ces armes, ne leur obéit pas. La Reine alors annonce par un signe qu'elle veut parler. La Multitude fait silence, & l'écoute avec respect. „ Je pense, mes En-
„ fans, dit-elle, que c'est pour le plaisir de me
„ voir, & parce que vous m'aimez autant
„ que je vous aime, que vous me serrer
„ de si près. Si cela est, faites-moi, je vous
„ prie, un passage, & ne m'étouffez pas „.
A l'instant les cris de joie se font entendre, le passage est ouvert; & le même amour du Peuple, qui l'avoit rendue Captive, la met en liberté.

La Reine n'étoit pas moins aimée dans le fond de nos Provinces que dans la Capitale. C'est ce qu'elle éprouva dans plu-

seurs voyages où elle eut occasion de traverser une grande partie du Royaume. Par-tout elle reçut ces hommages libres & affectueux, qui partent du cœur & s'adressent moins encore au Rang qu'à la Personne. Jamais, au reste, on ne la vit ni de trop près, ni trop souvent. C'étoit au contraire dans les Lieux de son séjour ordinaire que les sentimens du Peuple à son égard se produisoient avec plus de vivacité. C'étoit sur-tout à Versailles & à Compiègne qu'on lui prodiguoit les témoignages habituels d'une affection qui ressembloit à une sorte d'idolâtrie. Elle n'arriva jamais dans cette dernière Ville qu'au milieu des acclamations d'un Peuple innombrable qui, dans l'ivresse de sa joie, se livroit à d'aimables folies. On l'obligeoit de s'arrêter avant qu'elle n'entrât dans le Château; on lui barroit le chemin; on écartoit ses Gardes; on caressoit les chevaux qui avoient amené la bonne Princesse. La Reine, comme une Mere qui revoit ses Enfans, après une absence qui leur a paru longue, se prêtoit à ces jeux folâtres de leur tendresse. Elle se montrait au Peuple, qu'elle saluoit avec le sourire de l'affection: les cris de joie redoubloient, & les chapeaux voloient en l'air. Le jour de son départ offroit une

Scène d'un genre tout différent, mais également attendrissante. Long-temps avant qu'elle montât en voiture, les cours du Château retentissoient des cris de *Vive la Reine!* Dès qu'elle paroissoit, les acclamations redoubloient. Un Peuple immense se mettoit en devoir de lui faire cortège, l'obligeoit de ralentir sa marche, & la suivoit aussi loin qu'il pouvoit. Chacun se donnoit la liberté de lui souhaiter un bon voyage, de la prier de revenir l'Année suivante; & elle répondoit à ces vœux publics de la voix & du geste. Ces touchans adieux se terminoient toujours par des larmes. La Reine les voyoit couler de tous les yeux, & le Peuple aussi lui voyoit essuyer les siennes. » N'est-il pas bien admirable, écrivoit-elle à cette occasion, » que je ne puisse quitter Compiègne sans » voir tout le Monde pleurer. Je me demande quelquefois ce que j'ai fait à tous » ces Gens, que je ne connois pas, pour » en être tant aimée? Ils me tiennent compte » de mes desirs »! C'est ainsi qu'elle comptoit pour rien, elle-même, & les profusions de sa charité, & les privations & les sacrifices auxquels elle se condamnoit pour le soulagement de toutes les Classes des Malheureux. Elle n'imaginoit pas non plus

que le Peuple pût lui savoir gré, ni de son zèle pour la Religion & pour les Mœurs, ni de toutes les autres Vertus royales, dans lesquelles sa modestie ne lui découvroit que le mérite de la fidélité à des devoirs indispensables.

Fin du Livre second.

V I E

D E

LA REINE DE FRANCE.

LIVRE TROISIEME.

C E L L E qui montroit sur le Trône toutes les vertus bienfaisantes qui honorent & font chérir l'Autorité, offroit encore, dans tous ses rapports domestiques, un Modele d'un intérêt plus touchant pour les Personnes de son Sexe, parce qu'il étoit plus rapproché. A côté de la bonne Reine & de la Mere du Peuple, on voyoit une Mere de famille digne de tous les respects.

Sa grande ambition comme Epouse, en arrivant à Versailles, avoit été de mériter l'estime de son Epoux, & le plus empressé de ses soins de s'appliquer à gagner son affection. Il lui suffit, pour y parvenir, de paroître ce qu'elle étoit, & de suivre son heureux naturel. Elle portoit par-tout cet air ouvert & serein qui annonce le contentement & semble l'appeller dans les au-

tres. C'étoit comme naturellement, & sans qu'il parût jamais lui en coûter, qu'elle se plioit aux inclinations & aux goûts de celui à qui la Religion lui faisoit un devoir de plaire. Souvent elle le prioit de lui faire connoître ses volontés, &, quelquefois même, de l'aimer assez pour l'avertir des manquemens qui lui échapperoient, ou des défauts sur lesquels elle pourroit s'aveugler. Laisant au Roi ses secrets, elle-même n'en avoit aucun pour lui. Elle lui rendoit compte de ses moindres actions : il savoit quel étoit l'ordre de ses occupations, & elle n'y eut pas fait le plus léger changement sans le concerter avec lui. Elle ne connoissoit d'amusemens & de plaisirs que ceux que le Roi partageoit avec elle. Elle ne se seroit pas permis, sans son agrément, une visite ou une promenade extraordinaire. Le Roi lui demandoit un jour pourquoi elle ne sortoit pas plus souvent ? „C'est, répondit-elle, que je ne trouve „pas grand plaisir à ne promener que la „moitié de moi-même „. Ainsi la sage Princesse, au printems de ses années, n'usoit de l'avantage que l'âge & l'éducation lui donnoient sur son Epoux, que pour se renfermer plus sévèrement dans la sphere des devoirs imposés à son Sexe & à son Rang.

Le jeune Monarque, de son côté, sans avoir encore la maturité de raison, ni le haut degré de vertu de son Epouse, étoit digne d'elle par beaucoup de qualités estimables. Dès sa plus tendre enfance, Louis XV avoit annoncé un caractère de bonté qui ne se démentit jamais. Il avoit l'esprit juste & le jugement droit; &, s'il est vrai que quelques parties de son éducation ayent été négligées, il faut convenir que ce ne fut pas celle qui est, pour les Rois comme pour leurs Sujets, la plus essentielle de toutes. La Religion étoit la science qu'il savoit le mieux. Il en connoissoit le Dogme & la Morale: il en pratiquoit fidèlement les préceptes. L'extrême délicatesse de sa complexion, dans sa première enfance, avoit engagé les Instituteurs à s'occuper beaucoup de son éducation physique, & un peu, peut-être, aux dépens de son éducation royale. Il excelloit dans les exercices de la Gymnastique. A quatorze ans, il passoit pour le premier Ecuyer de son Royaume, & aucun des jeunes Seigneurs de sa Cour ne l'égaloit en adresse à manier un cheval.

Tel étoit Louis XV, à l'époque de son mariage avec la Fille du Roi Stanislas: jeune Prince de grande espérance, qui, aux traits doux & majestueux de la figure,

réunissoit un excellent naturel & toutes les inclinations vertueuses du DUC DE BOURGOGNE, son pere. Aussi fut-ce avec justesse & sans flatterie que l'on dit, à l'occasion de son mariage, que l'Innocence épousoit la Vertu.

Les nouveaux Epoux, dans de si heureuses dispositions, & ne cherchant qu'à se plaire mutuellement, vivoient heureux. Leur tendresse, fortifiée par l'estime, alloit toujours croissant, & leur union devenoit de jour en jour plus intime. » Mon ame est en paix, écrivoit la jeune Reine au Roi son pere : je trouve ici un contentement dont je n'osois me flatter, même sur votre parole. Je n'ai de peine que celle de ne pas vous voir, ô mon tout-cher Papa, &, s'il plaît à Dieu, elle ne durera plus long temps. On a déjà réglé dans le Conseil le Cérémonial de votre réception. Sur quelque difficulté que l'on faisoit à ce sujet, le Roi a dit : *Ce que je ne lui dois pas comme Roi, je le lui dois comme Gendre*. Jugez, cher Papa, combien ce propos m'a fait de plaisir : & ce n'est pas le Roi qui me l'a rendu. On ne respire ici que pour mon bonheur ».

Ce fut dès lors un spectacle aussi intéressant pour la Nation que consolant pour la Religion, de voir ces deux jeunes

Epoux rappeler à leur Cour la décence & la régularité des mœurs; & faire oublier par de grands exemples, les grands scandales que venoit d'offrir la Régence. Comme on parle volontiers de ce qu'on aime, la Reine entretenoit souvent le jeune Roi de Dieu & de la Vertu; & elle avoit trouvé le secret de le faire d'une manière qui lui plaisoit infiniment : c'étoit en lui marquant son profond respect pour la mémoire du Duc de Bourgogne son pere. Elle citoit, selon l'occasion, divers traits des vertus de ce Prince; & de-là naissoient naturellement ces pieuses réflexions par lesquelles deux Epoux religieux se soutiennent réciproquement dans la pratique du bien. Ce fut dans ces entretiens secrets, & parmi ces confidences respectables de la vertueuse Compagne, que Louis XV s'affectionna de plus en plus pour la Religion, & que la Foi jeta dans son cœur ces profondes racines qui ont depuis résisté à tous les assauts de l'Impiété. De la conformité des sentimens entre deux Epoux, suit bientôt celle des actions. Rien n'étoit plus ordinaire que de voir le Roi & la Reine se concerter pour l'exercice des mêmes vertus, s'édifier des mêmes Pratiques de dévotion, prier au pied des

mêmes Autels, participer en même temps aux mêmes Sacremens.

Attentif à donner de jour en jour de nouvelles preuves de son attachement à son Epouse, Louis XV avoit fait présent d'abord au Roi de Pologne du Château de Chambord; &, bientôt après, il l'invita à venir fixer sa demeure plus près de sa Fille, dans celui de Meudon. Meudon alors devint la maison de plaisance de Versailles. Le Roi & la Reine y alloient souvent: & c'est là que, dans un commerce simple & affectueux, ils jouissoient doublement de leur bonheur, en le partageant avec le Prince vertueux qui l'avoit lui-même préparé.

Les Rois, cependant, reçoivent comme les autres hommes des avis de leur mortalité. Deux fois, en peu d'années, la Reine éprouva toutes les alarmes de la tendresse sur la vie de son Epoux. A la première maladie qu'il essuya, en 1726, succombant elle-même à l'excès de sa douleur, elle tomba malade, & le fut plus sérieusement que le Roi. En 1728, Louis XV fut attaqué de la petite vérole. La Reine, tant qu'on ignora la nature du mal, lui prodigua ses soins les plus empressés. Elle vouloit même les lui continuer encore, après qu'on eût reconnu l'espece contagieuse

gieuse de la maladie, & il ne fallut rien moins qu'un ordre absolu du Malade, pour l'arracher à des soins dont sa tendresse lui déroboit le danger. Forcée de se retirer, elle passoit les journées entières au pied des Autels ou dans son Oratoire, priant pour celui qu'on ne lui permettoit plus de soigner. Louis XV connut mieux que jamais, par ces épreuves, le trésor qu'il possédoit en son Epouse. „ C'est à „ ses prieres, disoit-il, que je dois ma „ guérison „; & ce que disoit ce Prince, nous voyons dans les Mémoires du temps, que le Peuple le répétoit après lui, en se félicitant & de la religion de ses Maîtres & de leur tendre union.

Une nouvelle source de bonheur pour les deux Epoux, & qui ne pouvoit manquer de resserrer encore les nœuds qui les unissoient, ce fut l'heureuse fécondité de la Reine. Elle devint mere de dix Enfans, deux Princes & huit Princesses, qui promirent, presque en naissant, les vertus qui édifierent depuis le Royaume.

Heureux, comme Epoux & dans leur domestique, le Roi & la Reine l'étoient également au-dehors & comme Chefs de la Nation. La France, que les Etrangers respectoient sans la craindre, respiroit en paix & réparoit ses pertes passées. Ses ma-

nufactures & son commerce reprenoient vigueur ; son crédit se rétablissoit , & les Peuples , en comparant les jours de leur repos avec ceux qui les avoient immédiatement précédés , sous une Régence décriée , bénissoient l'Autorité , & s'empressoient de faire remonter jusqu'à elle l'hommage du bonheur dont ils jouissoient , sous ses auspices & par ses soins. Nous ne parlons pas ici de faits obscurcis par les temps , mais nous rappelons à des Témoins ce qu'ils ont vu , & ce qu'il est si rare de voir sur la Scene du Monde , la Vertu couronnée , heureuse & au comble des prospérités humaines , tant il eut été difficile d'ajouter , même par l'imagination , au contentement pur dont jouissoient les augustes Epoux. Ce touchant spectacle édifia la France pendant douze ans.

Mais quelle affligeante révolution ! La triste nuit que celle qui va succéder à ce beau jour ! La vertueuse Mere de Stanislas sembleroit en avoir entrevu les premières ombres , à en juger par ce qu'elle dit à sa Petite-Fille , qui lui faisoit ses adieux pour se rendre à la Cour de France. Comme la jeune Princessie s'ouvroit à elle sur la crainte qu'elle avoit que la Prospérité ne vînt à l'amollir , & à lui faire oublier les sages leçons dont on avoit nourri

son enfance. » Rassurez-vous , ma Fille ,
 » lui dit la Comtesse Leckzinska , Dieu
 » ne manquera pas d'y pourvoir par les
 » croix qu'il vous destine ». La Reine avoit
 atteint sa trente-quatrième année , & elle
 n'avoit encore moissonné que des roses
 sans épines dans le champ de la Vertu ,
 lorsque le temps des épreuves prédites ar-
 riva. Celles qui l'attendoient eussent été
 accablantes pour une Ame vulgaire : mais
 il n'en est point de si rigoureuses auxquelles
 la Religion ne prépare un Cœur docile à
 sa voix.

Nous nous garderons bien de nous éri-
 ger en apologistes des foiblesses des Rois.
 Eh ! qui ne sait qu'elles sont toujours des
 scandales pour les Peuples , & que le Prince
 qui oublie des devoirs n'est jamais inno-
 cent ? Mais l'on doit dire aussi que , sou-
 vent, il n'est ni le seul coupable , ni même le
 plus coupable. Personne ne conteste , & c'est
 une Maxime triviale , que l'exemple des
 Rois fait la règle des Sujets. Mais tous
 nos Moralistes du jour ignorent , ou fei-
 gnent d'ignorer , qu'il y a aussi une réac-
 tion nécessaire des mœurs publiques sur
 celles des Rois , & que l'on compteroit
 moins de Peuples corrompus par leurs
 Chefs que de Chefs égarés par la perversi-
 té des Peuples. Louis XV , avec un ju-

gement droit & sûr , avoit l'ame trop naturellement vertueuse , pour que l'on eût jamais pu craindre qu'il se laissât entamer par le Philosophisme, qui, depuis la mort de Louis-le Grand , ne cessoit d'intriguer à la Cour , de flatter les Grands , de caresser les Riches , pour amener plus sûrement contre tous ces résultats anarchiques qui , en ce moment , couvrent la France de ruines & de sang , & glacé l'Europe d'effroi. Heureux si , dans sa louable horreur pour le naufrage de la Foi , ce Prince eût également redouté celui des mœurs , & su tenir à une même distance de sa Personne & le Courtisan vicieux & le Machinateur impie ! Jusqu'à l'âge de trente ans , Louis eut pu passer pour le modele des Rois & celui des Epoux ; & , ce qu'il étoit alors , il l'eût été toute sa vie , si le Peuple qui l'entouroit lui eût ressemblé. Ce fut de tous les temps que la vertu des Rois parut un joug importun à des Courtisans corrompus. Incapables de s'élever par le mérite , des Cœurs vils & ambitieux tout-à la fois essayent de se pousser par le manège & le jeu des basses intrigues. Si un Prince ne connoît point de folles passions , ils s'efforcent de lui en inspirer , dans l'espoir d'en devenir les Confidens & les Ministres. Ainsi vit-on ,

à l'époque dont nous parlons, ce qu'il y avoit de plus méprisable & de plus pervers dans le Palais de Versailles, se concerter & réunir ses perfides efforts pour écarter Louis XV des sentiers de la vertu. On croit voir ici le vertueux Fils d'Ulisse exposé à tous les prestiges de l'Isle de Calipso. On fait passer devant ses yeux un essaim de Nymphes artificieuses, qui se disputent la coupable gloire de faire naître en son cœur une passion étrangère. Ces premiers crimes, cependant, seront des crimes perdus. Une longue habitude de vertu sauvera Louis du danger ; & l'Épouse qui, depuis plus de dix ans, fait son bonheur, ne perdra rien de ses charmes à ses yeux. Mais une tentative inutile ne rebuta jamais les Méchants. Voici qu'on ourdit de nouvelles trames ; on tend de nouveaux pièges. Celui qu'on n'a pu séduire par la vue, on l'attaque par l'imagination. On exalte en sa présence les merveilleux appas de ces Beautés vénales. On ose s'étonner qu'il y paroisse insensible. C'est alors que le Prince éprouve toutes les alarmes d'un cœur vertueux. Il sent combien on est près de se compromettre dès qu'on prête l'oreille aux propositions d'Ennemis si artificieux. Sa conscience parle, sa vertu s'indigne ; il se reproche comme un crime d'avoir souf-

fert de pareils propos. Il croit de son devoir d'en marquer plus que du mépris ; & c'est dans le mouvement d'une louable colère qu'on l'entend s'écrier : « Voulez-vous donc dire que cette Femme puisse être plus belle à mes yeux que la Reine » ? Qui ne croiroit qu'un tel reproche , dans la bouche d'un Monarque puissant & vertueux , va l'affranchir pour toujours des dangers de la séduction ? Mais c'est à travers les rebuts & les mépris que les Agens cyniques du Vice se traînent jusqu'à leur but. On les verra bientôt dresser de nouvelles batteries, épier les momens, profiter des circonstances, faire naître les occasions ; & , pour dernier attentat contre une Vertu prête à leur échapper , invoquer l'audace d'une de ces Courtisanes plus exercées que les autres dans l'art de séduire.

C'étoit là sans doute le moment critique où Télémaque eut eu besoin que Mentor le soutînt de sa sagesse & le couvrît de son égide , & Mentor s'endormit. L'on souffre de voir ici un Homme qui rendit de vrais services à la France , plus jaloux de conserver son crédit que de le mériter. Qu'à la place du flexible & commode Fleury, nous supposions le vertueux Fénelon, l'Histoire auroit sans doute à tracer un ordre de choses bien différent. Que n'eût

pas fait, en pareille conjoncture, Fénelon devenu le premier Ministre de son Eleve? Quoique pratiquées d'abord dans l'ombre du mystere, ces menées criminelles auroient-elles échappé à sa clair-voyance? &, tenant en mains la fortune & la disgrâce, auroit-il manqué de moyens pour déconcerter les manœuvres des Méchans ligués contre son Roi? comme il les eût menacés, comme il les eût effrayés de tout le poids d'un crédit révééré. Mais, dans ces momens de faveur où, seul avec le Prince seul, accoutumé à voir en lui un Confident & un Ami nécessaire, comme il eût déployé l'énergie de son grand cœur! comme il eût fait parler la Raison & tonner la Religion! avec quels traits de feu il eût su lui peindre sa gloire compromise, sa tendre Epouse désolée, les Libertins triomphans & les Gens de bien dans l'affliction! il eut prié, conjuré, importuné. Il eut osé braver les saillies d'un cœur blessé par la passion. Il n'eut pas craint d'encourir une disgrâce momentanée, qui n'eut pu que lui présager un accroissement de faveur. Mais, en eut-il tant fallu, pour soustraire au danger un Cœur droit & bon, qui, lorsqu'on l'arrachoit à la Vertu, y tenoit toujours par la conscience & les remords?

Qu'il est donc à plaindre le sort des

Rois, & qu'il est à redouter pour eux ce Pays où trente ans de vertu ne les met pas à couvert des pièges de la séduction ! leurs Palais sont remplis de Gens rassasiés de leurs bienfaits ; & ces bienfaits, confiés au fol ingrat des Cours, n'y font pas germer pour eux un seul Ami véritable. Hommes vicieux ou hommes foibles ; voilà le Peuple courtifan. La moitié s'empresse de tendre des pièges à son Bienfaiteur, l'autre craindrait de les lui découvrir ; & ce n'est, malheureusement, que dans la Fable que les Princes ont des Amis qui, pour les garantir du naufrage de la Vertu, les jettent dans les flots & les sauvent à la nage.

Il y avoit déjà quelque temps que Louis XV étoit obsédé des ennemis de sa gloire, lorsqu'il tomba malade à Metz. Ils avoient pris dès-lors un tel empire dans sa Maison que, dans l'état désespéré où il se trouva bientôt, & lorsque les Médecins n'osoient plus lui assurer un jour de vie, ni ses Parens ni les Ministres de la Religion ne pouvoient approcher de sa Personne ; & il ne fallut rien moins que le cri de l'indignation publique, joint à la résolution du premier Prince de son Sang, pour forcer les avenues qu'occupoit la Malveillance. Informé du danger, le Monarque ouvre les yeux & adore la Main qui

le frappe. Voulant offrir à la Religion une réparation proportionnée au scandale dont il se reconnoît coupable, il fait appeler en même-temps son Confesseur & son Ministre; &, ayant d'entamer avec le premier l'ouvrage de sa réconciliation, il ordonne au Comte d'Argenson de signifier de sa part à la Duchesse de Château-Roux qu'elle ait à reprendre le chemin de Paris, sous le délai de deux heures.

On vit alors un contraste bien frappant. La Reine qui, à la première nouvelle du danger du Roi, étoit partie pour Metz, se croisa sur la route avec la Dame exilée. Un Peuple immense, attiré du fond des Campagnes par le desir de voir la bonne Princesse, bordoit les chemins sur son passage & la combloit de ses bénédictions. De l'autre côté, la Dame de Château-Roux, après avoir essuyé dans la Ville de Metz les mépris & les reproches d'un Peuple qui ne lui pardonnoit pas d'avoir essayé de l'asservir à des hommages illégitimes, se voyoit, à chaque instant, exposée à périr dans les Campagnes, victime de la fureur de ces mêmes Villageois qui venoient de prodiguer à la Reine tant de marques expressives de leur affection. » On l'accabloit d'injures atroces & de menaces effrayantes, dit un Ecrivain du temps. Les

» Payfans, dans les Campagnes, la pour-
» suivoient aussi loin qu'ils pouvoient, &
» se transmettoient, de Village en Village,
» l'emploi de la maudire & de l'outrager.
» Ce fut comme par miracle qu'elle évita
» cent fois d'être mise en pieces. Il lui fal-
» loit prendre des précautions infinies. Elle
» étoit obligée de s'arrêter à plus d'une
» demie lieue de distance des endroits
» où elle devoit prendre des relais. Delà
» elle détachoit quelqu'un de sa Suite pour
» aller prendre les chevaux, & reconnoître
» les chemins détournés qui pouvoient la
» dérober à la rage des Villageois ». Les
hommes les plus grossiers, quand aucun
intérêt ne les égare, savent porter des
jugemens équitables. La plus vertueuse des
Reines étoit aux yeux de ceux-ci comme
l'Ange tutélaire de la France, ils l'ac-
cueilloient par leurs hommages les plus so-
lemnels : ils croyoient voir une Peste pu-
blique dans la Maîtresse d'un Roi, ils lui
marquoient toute l'horreur que leur inf-
piroit sa présence.

Lorsque la Reine arriva à Metz, le
Roi se trouvoit mieux. Il s'expliqua, en
la voyant, par une exclamation qui mar-
quoit la plus grande joie. Les soins em-
pressés de son Épouse, la douceur de sa
conversation, le charme touchant de sa

vertu parlerent à son cœur. Il se reprocha hautement des torts qu'elle sembloit ignorer : il la conjura de lui pardonner des chagrins dont elle ne se plaignoit pas : il l'assura qu'elle n'en essuyeroit plus de semblables ; & les promesses qu'il faisoit alors , son cœur & sa conscience les lui dictoient également : il y eut été fidele , s'il eût dès-lors écarté de sa Personne quelques hommes indignes de sa confiance.

Le moment où l'on apprit à Paris que Louis XV, vainqueur de ses Ennemis au-dehors, l'étoit aussi d'une passion qui obscurcissoit sa gloire, fut celui où le Peuple, dans cet enthousiasme qui doit faire époque dans l'histoire du Monarque, se précipita en foule dans l'Eglise de Ste. Genevieve, & lui décerna, au pied des Autels, le sur-nom de *Bien-aimé*. Au récit des transports de joie auxquels s'étoient livrés ses Sujets en cette occasion, „ Qu'ai-je donc fait , s'écria le Roi, pour „ mériter tant d'amour „ ? Le Peuple qui lui exprimoit ce sentiment lui eut répondu : „ C'est que vous avez rendu hommage aux „ bonnes mœurs & consolé une Princesse „ chere à tous les François „ . Mais les Courtisans qui l'obsèdent perdroient trop à lui laisser entrevoir cette utile vérité : ils ne lui parlent que de l'intérêt qu'on

prend à sa santé, & ne s'occupent eux-mêmes que des moyens d'égayer sa convalescence. Bientôt les louables démarches de ses plus fideles Serviteurs deviennent l'objet de leurs railleries insensées. Ils appellent faux zele & foiblesse d'esprit, le courage qu'ils ont eu de parler au Roi mourant de ses intérêts les plus sacrés. Ils entretiennent ce Prince des larmes & de la désolation de la Dame exilée : ils proposent son rappel, le sollicitent & l'obtiennent. On vit alors celle qui, peu de jours auparavant, avoit eu tant de peine à échapper par la fuite, se montrer avec complaisance dans l'ivresse de sa victoire. Mais, comme écrasée par la subite expansion d'une joie inattendue, cette Femme ne reparoit un instant à la Cour que pour ensevelir avec plus de bruit son triomphe insensé dans le tombeau.

Cette mort soudaine fut aux yeux du Français un trait de la Justice divine qui vengeoit sa vertueuse Reine; & Louis XV en fut frappé d'une frayeur salutaire. Il passa plusieurs jours dans la solitude, ne voyant personne, & ne parlant qu'à sa conscience. Il fit, pendant ce temps, les réflexions les plus chrétiennes : elles furent même accompagnées de résolutions écrites de sa main. Heureux s'il eût alors trouvé

ce qu'il sembloit chercher autour de lui, un Ami homme de bien, qui l'eût aidé à rappeler dans son ame le calme de la vertu. Ce Sujet précieux lui manqua. D'un autre côté, le Vice inquiet ne s'endormit pas. L'on auroit peine à se figurer les mouvemens divers & l'ardeur infatigable de ces bas Intrigans, tremblans, dans la pensée qu'ils ne feroient plus rien, s'ils cessoient d'être les guides de leur Maître dans les sentiers obscurs où ils l'ont égaré. On voit ces petits Etres se remuer, s'agiter autour du Trône, jouer l'importance, comme s'ils avoient à négocier le salut de l'Etat, lorsque tout leur manège, nouvel attentat contre les mœurs publiques, n'a pour objet que de remplir le vide qu'a fait la main de Dieu.

Ici recommencent de nouvelles épreuves pour la Reine; mais qui ne sauroient ni ébranler la constance de sa vertu, ni altérer en rien sa tendresse pour son Epoux. Accoutumée à révéler, dans tous les événemens, les ordres ou les permissions de la Providence, elle la bénissoit dans la tristesse & les larmes, comme elle avoit fait dans les jours de sa joie. Son Epoux égaré étoit toujours son Epoux, & l'on eut dit qu'il lui devenoit plus cher à mesure que les Méchans l'égaroient davan-

tage. Tous les jours, & au moins deux fois chaque jour, nouvelle Clotilde, elle offroit à Dieu pour Clovis les plus ardentes prières. Lorsqu'elle apprit le danger éminent du Roi malade à Metz, c'étoit un soir, elle entra dans son Oratoire & y passa la nuit entière au pied de son Crucifix. Les prières d'une Ame sainte percent le Ciel & en font descendre des prodiges. Aussi n'accuserons-nous pas de vaine crédulité les Personnes qui, témoins de ce que nous rapportons, & frappées de la coincidence de la guérison subite du Roi avec cette nuit de prières que son Epouse adressoit au Ciel pour lui, sont persuadées que l'une fut le fruit de l'autre. Nos Mémoires nous font remarquer que la Reine remplissoit le même devoir, toujours cher à son cœur, dans l'instant même où le Roi fut frappé par Damiens (1). Et qui oseroit dire que ce ne furent pas aussi ses prières actuelles qui firent chanceler le fer dans la main du Parricide? A la nouvelle de cet attentat, la première Femme de chambre de la Reine lui annonce que le Roi, qui partoît pour Trianon, est de retour, & qu'il est blessé (2). La Prin-

(1) C'étoit ordinairement aux heures où le Roi sortoit du Château qu'elle prioit pour lui.

(2) La Reine, se figurant que le Roi a fait

cesse, cruellement alarmée, sort de son Oratoire, vole à l'appartement de Louis XV, & c'est là seulement qu'elle apprend l'événement & ses circonstances. Frappée alors, comme d'un coup de foudre, elle tombe interdite & tremblante dans un fauteuil, & il lui faut quelque temps pour reprendre ses esprits. Le Roi, dès qu'elle

une chute, demande successivement à sa Femme de chambre si cette chute est dangereuse, s'il y a fracture, s'il est blessé à la tête? Celle-ci, pour disposer sa Maîtresse à recevoir la cruelle nouvelle qu'elle n'ose lui apprendre, répond affirmativement à tout, en sorte que la Princesse court chez le Roi, frappée de l'idée d'un grand accident, mais tout différent du véritable. Ce qui, dans un sujet si accablant, occasionna un quiproquo assez risible. Comme la Reine traversoit en hâte les appartemens, elle rencontre sur son passage un Officier des Gardes - du Corps, auquel elle demande de quoi il s'agit? & qui lui répond en courant : « On le tient, Madame, » on le tient, il ne sauroit échapper ». Il vouloit parler de l'Assassin, la Reine entendit que c'étoit le Roi, & imagina que le coup qu'il s'étoit donné dans sa chute avoit été si violent qu'il en avoit la tête dérangée & vouloit s'enfuir. Pleine de cette idée, elle entre chez le Roi, qui, en la voyant, lui tend les bras & s'écrie : « Ah, Madame, je suis poignardé! -- Allons, » allons, Monsieur, lui répond la Princesse, » tranquillisez-vous, & n'allez point vous mettre de pareilles chimères en tête. -- Hé quoi, » Maman, reprend le Dauphin, qui fonde en larmes au chevet du Roi, vous appelez cela » des chimères? il n'est que trop vrai que le Roi » vient de recevoir un coup de poignard sous » mes yeux ».

est en état de l'entendre, lui adresse la parole : „ Je vous ai donné, Madame, „ bien des chagrins que vous ne méritez „ pas; je vous conjure de me les pardon- „ ner. -- Eh, ne savez-vous pas, Mon- „ sieur, répond la Reine, que vous n'a- „ vez jamais eu besoin de pardon de ma „ part? Dieu seul a été offensé, ne vous „ occupez, je vous prie, que de Dieu „. On ignoroit encore, en ce moment, ce que l'on devoit craindre ou espérer. Bientôt les Médecins prononcèrent que la plaie n'avoit rien de dangereux. Cette décision, en soulageant la douleur de la Reine, ne put calmer toutes ses inquiétudes; &, pendant plusieurs jours, elle ne quittoit l'appartement du Roi qu'aux heures où elle alloit prier pour lui au pied des Autels. Voici comment, peu de temps après l'événement, elle en parloit à une Personne qu'elle honoroit de son amitié : „ Ah! ma chere N., dans quelle horreur „ nous avons été! C'est à une providence „ de Dieu bien particulière sur le Roi „ que nous devons la conservation de ses „ jours. Cette scène affreuse ne me sort „ point de la tête. Je ne fais comment „ je n'en suis pas morte. Enfin, grâces à „ Dieu, il n'y a point de danger. Priez „ bien pour lui „.

Louis XV, en cette occasion, avoit encore invoqué les secours de la Religion : il avoit fait éloigner la Marquise de Pompadour ; il s'étoit confessé ; & , pendant quelque temps qu'il vécut au milieu de sa vertueuse Famille, il combla son Epouse des marques multipliées de son estime & de sa tendresse. Dans une autre circonstance, à la mort du Dauphin son Fils, ce Prince éprouva de nouveau toutes les agitations d'un Cœur incapable de trouver le repos loin de ses devoirs. La haute vertu de ce Fils unique, expirant sous ses yeux en Héros chrétien, parla puissamment à sa conscience ; & , après qu'il eût, avec toute la sensibilité d'un pere, versé des larmes de douleur sur le Dauphin, il en versa de repentir sur lui-même. On le vit s'occuper sérieusement de l'état de son ame devant Dieu, prendre conseil de la Mort, faire son Testament, & minuter de sa main un projet de réforme dans sa conduite, qui annonçoit toujours cette Ame bonne & droite, qui soupiroit après la fin de ses égaremens. Il suivit quelque temps le plan qu'il s'étoit prescrit. Mais, malheureusement, il y avoit omis un article essentiel, l'éloignement du plus vicieux de ses Courtisans. Il le

revit, il échoua de nouveau dans sa religieuse entreprise.

Cependant, ceux qui ne réussissoient que trop à rendre Louis XV étranger à des devoirs sacrés, ne parvinrent jamais à lui en inspirer le mépris. Toujours juste contre lui-même, au milieu de ses égaremens, il conserva l'amour de la Vérité & la Foi la plus integre. Il aimoit sincèrement la Religion ; il respectoit la sainteté de ses Sacremens ; il rendoit hommage à la pureté de sa Morale ; &, dans toutes les occasions, il avoit le courage d'honorer publiquement la Vertu dans ceux qui la pratiquoient. » Plein de vénération pour » les Ministres de la Religion, dit un Auteur déjà cité, il vouloit qu'ils fussent » respectés. Par cette raison, malgré toutes » les fadeurs que lui prodiguoit Voltaire, » il n'a jamais pu le supporter ». Il applaudissoit à la sainte liberté avec laquelle les Ministres de l'Evangile s'élevoient dans la Chaire de vérité, contre les vices du Peuple, sans épargner ceux des Grands. Il vouloit les entendre de nouveau : il récompensoit leur zele, & l'on fait qu'il fit un Evêque du Prédicateur qui lui parla de ses devoirs avec le plus de force & de dignité.

Louis XV détestoit les Productions de l'Impiété, & tous les Livres apologistes de la licence des mœurs, au point qu'il ne voulut jamais en lire une seule page. Il en fit quelquefois punir les Auteurs, & il l'eût fait dans tous les temps, s'il n'en eût été détourné par des Gens qui, dans la crainte que la réforme ne les atteignît eux-mêmes, s'appliquoient à lui faire redouter des hommes, assez pervers pour tout écrire, comme des Monstres capables de tout oser. » Hélas, Sire, lui disoit un jour un Evêque, la Religion que vous aimez est bien outragée dans votre Royaume. -- C'est, répondit le Roi, ce qui m'afflige cruellement; mais j'ai déjà été assassiné. . . » (1). Ce Prince

(1) Le Duc de la Vauguion, qui ne fut jamais Courtisan à la Cour, demandoit un jour à la Marquise de Pompadour, pourquoi, sous un Roi qui aimoit la Religion & les Gens de bien, on voyoit triompher les Méchans & les Impies; & pourquoi ceux qui se disoient les Amis du Prince sembloient conspirer eux-mêmes contre son autorité, en souffrant qu'elle fût méconnue par des résistances scandaleuses & des Ecrits séditieux? » C'est, répondit cette Femme, qu'il vaut mieux un peu moins d'autorité, & vivre plus longtemps. Digne réponse de celle qui avoit plus d'intérêt à ce que Louis vécût qu'à ce que le Roi regnât; mais réponse, en même-temps, qui renferme un bien dangereux contre-sens. Ni St. Louis qui fut si bien regner & sur les Grands & sur le Peuple, & qui faisoit percer la langue des Blaf-

avoit néanmoins pour principe de punir, au moins par les privations, ceux qui affichoient l'incrédulité. Il ne leur accordoit ni graces ni faveurs, à moins qu'on ne le trompât : ce qui arriva quelquefois. Un Seigneur, très-jaloux du titre de Duc, qu'il sollicitoit, & qu'il se croyoit à la veille d'obtenir, disoit un jour, en présence de Louis XV, qu'il croyoit l'Ecriture-Sainte, mais que, pour la Tradition, sa foi ne s'étendoit pas jusque là. Mieux instruit que le Courtisan, le Roi lui objecta qu'il ne croyoit pas même l'Ecriture-Sainte, dès qu'il rejettoit des Traditions consacrées par l'Eglise, au jugement de laquelle l'Ecriture-Sainte lui faisoit un précepte de se soumettre. Sans s'étonner d'une inconséquence, celui-ci persiste à soutenir ce qu'il a avancé. „ Parlez-vous sérieusement, lui demande alors le Roi ? -- Si sérieusement, reprend le Seigneur, que s'il faut croire, par exemple, tel point de la Tradition sur la Vierge, je ne serai jamais bon Chrétien. -- Ni jamais Duc, ajouta Louis XV, en le quittant „.

phémateurs, ni Louis-le-Grand, le fléau de l'Impiété, ne furent assassinés. Le bon Louis XV le fut par le Fanatisme janséniste, & le bon Louis XVI par le Philosophisme.

Plein de bontés dans son domestique , pour tous ceux qui l'approchoient ou le servoient , ce Prince étoit sur-tout un modèle de tendresse envers tous ses Enfans , dont il étoit réciproquement chéri. Jusqu'au milieu de ces parties de plaisir , concertées pour le distraire & lui faire oublier , s'il eût été possible , ses relations les plus sacrées , il se rappelloit sa Famille ; & ce souvenir , jettant l'inquiétude dans son cœur , lui arrachoit quelquefois les soupirs de la Vertu : „ Que je suis mal-
 „ heureux , s'écrioit-il un jour , en jettant
 „ un regard de mépris autour de lui ,
 „ mes Enfans ne sont pas ici „.

Mais ce qui , mieux que tout le reste , nous montre dans Louis XV ce cœur bon par excellence & fait pour la Vertu dont-on le détachoit , ce sont ces attentions pleines d'égards qu'il eût constamment pour la Reine. L'Histoire entière ne fourniroit pas un second exemple en ce genre. Il mettoit tous ses soins à adoucir les chagrins qu'il se reprochoit d'occasionner à son Epouse. Toujours pénétré de la même estime pour ses vertus , il aimoit à en entendre parler ; il en parloit lui-même avec intérêt ; il ne laissoit échapper aucune occasion de leur rendre publiquement hommage , & le Courtisan le plus accrédité eut

encouru sa disgrâce, s'il eût osé tenter de les déprécier en sa présence. Au comble de ses vœux quand il avoit pu faire plaisir à la Princesse, il ne lui refusoit rien de ce qu'elle lui demandoit; & ses desirs, s'il pouvoit les deviner, étoient remplis sans qu'elle les lui exposât. Dans le dernier voyage qu'elle fit à Lunéville, on l'avertit, à son passage à Commercy, qu'il s'y trouvoit une caisse à son adresse. Elle la fit ouvrir, sans savoir qui la lui envoyoit ni ce qu'elle contenoit : c'étoient des bijoux de toute espece, présent que lui faisoit le Roi, bien aise de lui ménager le plaisir de les distribuer à la Cour du Roi de Pologne. Dans ses voyages, & pendant les Campagnes qu'il fit, Louis XV ne manquoit pas d'écrire tous les jours à son Epouse. Facile & indulgent pour tout ce qui concernoit le service de sa personne, il vouloit que celui de la Reine se fit avec exactitude & dignité. Ses dispositions, enfin, étoient si bien connues, qu'il n'étoit pas rare de voir les mêmes Femmes qui contribuoient le plus directement à entretenir les chagrins de la Princesse, chercher les occasions de faire chose qui pût lui être agréable, sûres de plaire au Roi si elles y réussissoient.

Cette conduite de Louis XV, qu'il

semble difficile de concilier avec elle-même, avoit pour principe, d'une part, la droiture incorruptible de son cœur, incapable d'indifférence pour la vertu ; & , de l'autre , la constante fidélité de son Epouse à lui en retracer l'image. Cette Princesse, dans une position aussi délicate qu'affligeante, fut un parfait modele & de prudence chrétienne & de tendresse conjugale. Toujours résignée, toujours patiente au milieu de peines qu'elle ressentait vivement, elle avoit l'air d'en ignorer le sujet ; elle n'en faisoit de confidence à personne, & n'en parloit qu'à Dieu seul. Aucune considération trop naturelle, aucun motif, tiré des circonstances qui causoient son affliction, n'influèrent jamais sur sa conduite à l'égard de son Epoux. Tous les jours, selon sa coutume & aux heures d'usage, elle se rendoit chez le Roi. Ces visites étoient précédées d'une Priere pour le Prince, & accompagnées de précautions pour ne lui laisser, ni entrevoir les nuances de sa tristesse, ni soupçonner les larmes que souvent elle avoit versées au pied de son Crucifix. Jamais, dans ses entretiens particuliers, elle ne lui parloit que sur le ton de l'attachement & de la confiance. Lui faisoit-il part de quelque événement heureux, elle en marquoit sa

joie. S'ouvroit-il à elle sur quelque sujet de chagrin, elle s'efforçoit de le consoler. Dans les maladies, dans les moindres indispositions qui lui survenoient elle redoubloit auprès de lui de soins & d'empressement. En un mot, parmi les situations les plus désolantes pour son cœur, sa religion & sa tendresse étoient les seuls conseillers qu'elle écoutât.

Dans une infinité d'occasions, les Personnes qui approchoient le plus près la Reine, admirèrent la générosité avec laquelle elle savoit immoler ses répugnances & faire un sacrifice; disposée à tous ceux qui auroient pu intéresser la gloire ou la conscience du Roi. Nous en citerons un exemple remarquable. On lui proposa un jour, comme moyen certain de concourir au bien public, d'accorder quelques signes de bienveillance à la Personne la moins faite pour en recevoir de sa part, & d'engager le Dauphin à en user de même. Cette perspective du bien, présentée par un Homme de probité, séduisit la Reine. Non-seulement elle soucrivit, pour sa part, à ce que l'on proposoit; mais elle s'efforça encore, par tout le crédit qu'elle avoit sur l'esprit du Dauphin, de vaincre l'éloignement qu'il montrait pour cet avis. Comme elle le pressoit un jour à ce sujet:

jet : „ Voulez - vous , Maman , répondit
„ ce Prince , que je vous parle avec fran-
„ chise ? l'idée seule de cette monstrueuse
„ alliance me révolte. -- Croyez - vous
„ donc , mon Fils , poursuit la Reine ,
„ qu'elle doive me révolter moins que
„ vous ? Mais , ne faut-il pas savoir se vain-
„ cre & commander à ses répugnances ,
„ dès qu'il s'agit du bien public & de la
„ gloire de Dieu ? -- La gloire de Dieu ?
„ reprend le Dauphin , ah ! si j'étois Maî-
„ tre , je voudrois la procurer par un exem-
„ ple qui effrayât pendant des siècles ceux
„ qui seroient tentés de corrompre la Vertu
„ des Rois „. La Reine insista , lui repré-
santant que , lorsqu'on n'avoit pas en son
pouvoir les grands moyens d'opérer le
bien , il falloit , sans écouter des senti-
mens trop naturels , se contenter de ceux
dont on pouvoit disposer. Ici le Prince ,
sans se laisser entraîner par son admiration
pour une Vertu , qui dut lui paroître su-
blime dans l'excès même qu'il combattoit ,
déclara ouvertement qu'il ne croyoit pas
pouvoir , en conscience , témoigner au
Vice une bienveillance qui n'étoit due
qu'à la Vertu , ni , en honneur , feindre
de la confiance lorsqu'il n'éprouvoit qu'é-
loignement & que mépris (1). „ A reste ,

(1) Le Dauphin , le Fils le plus respectueux &

„conclut-il, comme je ne voudrois avoir
„à me reprocher ici ni de nuire au bien
„ni de fausser mes principes, j'enverrai
„M. de la Vauguion demander là-dessus
„l'avis de M. l'Archévêque „. C'étoit
Théodose qui consultoit Athanase. M. de
Beaumont, après avoir pris quelques jours
pour réfléchir & consulter lui-même sur
une affaire de cette conséquence, fit la ré-
ponse suivante :

„Je bénis la Providence d'avoir inspiré
à Monseigneur le Dauphin des sentimens
si courageux & si dignes du Fils de St.
Louis. Non, sans doute, il n'est point de
démarches humiliantes pour un Prince
chrétien, quand elles peuvent procurer la
gloire de Dieu ou le bien des Peuples;
& celles qui coûteroient le plus à la na-
ture seroient, dans ce cas, les plus dignes
d'un grand Cœur. Mais, dans la circonf-

le Sujet le plus soumis envers le Roi, ne put
jamais dissimuler le souverain mépris qu'il avoit
pour la Marquise de Pompadour; &, quoique
dans un certain temps, cette Femme eût mis tout
en œuvre pour mériter ses bonnes grâces, elle ne
parvint pas même à gagner son indulgence. A
l'occasion d'une convalescence de ce Prince, elle
avoit fait préparer une Fête galante à laquelle il
fut invité. Sa réponse fut : qu'une Fête qu'il re-
cevrait de pareilles Mains seroit capable de lui
occasionner une rechute. Les frais en étoient faits,
elle se donna; mais sans que Celui qui en étoit
le sujet y parût.

rance actuelle, après y avoir mûrement réfléchi devant Dieu, & sans autre vue, ce me semble, que celle de sa gloire, je ne penserois pas que l'on dût déceimment, ni même que l'on pût innocemment adopter le moyen proposé. Il faudroit donc désormais que Monseigneur le Dauphin fût de ces parties de plaisir & de ces Fêtes profanes, si peu convenables à son Rang & à ses occupations, & si peu compatibles avec la piété dont il fait profession ouverte. Quelque solide que soit notre Vertu, le Sauveur du Monde veut que nous fuyions les occasions où elle seroit exposée; & celles-ci ne pourroient-elles pas devenir des plus dangereuses?»

» D'ailleurs, que penseroient les Gens de bien, qui sont pénétrés d'estime & de tendresse pour un Prince dont les vertus font toute leur consolation dans ces jours d'iniquité? Ne croiroient-ils pas qu'il s'est laissé entraîner au torrent? Et ne seroient-ils pas du moins dans la crainte continuelle que ce malheur n'arrive? Cette démarche, à laquelle Monseigneur le Dauphin auroit le courage de se prêter, s'il la croyoit nécessaire au bien, dégénéreroit donc en vrai scandale pour le Royaume; & nous aimons à croire, comme ce religieux Prince lui-même,

qu'il est sans doute, dans les trésors de la Providence, des moyens plus convenables de procurer la gloire du Seigneur. Et, la grande ressource qui reste au Chrétien, lorsque toutes les autres lui manquent, c'est la confiance en Dieu, soutenue par la prière».

L'on voit ici combien les conseils des Gens de bien sont différens de ceux des Méchans; & l'on ne peut s'empêcher, dans ce conflit de sentimens vertueux, de partager également son admiration & son respect entre la Reine, le Dauphin & l'Archévêque de Paris.

En même temps que la Reine mettoit ainsi en œuvre tout ce que la complaisance chrétienne & le zèle le plus généreux pouvoient lui suggérer, la religieuse Epouse, comme nous l'avons déjà remarqué, ne cessoit de demander le salut de son Epoux au Dieu qui tient entre ses mains le cœur des Rois. Elle le demandoit par la continuité de ses prières & par l'abondance de ses aumônes; elle le demandoit par la ferveur de ses Communions & la générosité de ses sacrifices journaliers; elle le demandoit par elle-même & par un nombre de saintes Ames qu'elle associoit à ce pieux devoir de sa tendresse;

& nous aimons à croire qu'elle fut exaucée (1).

(1) Nous croyons pouvoir attribuer aux prières de la Reine, & aux rares exemples de vertu qu'elle offroit à Louis XV, le profond respect que conserva ce Prince pour une Foi qui condamnoit ses œuvres, & le rare bonheur qu'il eut de se reconnoître à la mort, malgré les derniers efforts de la Perversité pour lui enlever cette ressource. Dès qu'il apprend, ce qu'on s'efforçoit de lui cacher, que sa maladie est mortelle; se considérant comme une Victime frappée de Dieu & dévouée aux rigueurs d'un châtiment mérité, il ne se contente pas de s'humilier en secret sous la main de son Juge. Il ne lui suffit pas même de rendre sa Famille & sa Cour témoins de son repentir, il ordonne au Grand-Aumônier de France d'annoncer à tout son Peuple le regret qu'il a de commencer si tard sa pénitence: il veut que les Nouvelles publiques apprennent à ses Sujets qui habitent le fond des Provinces, que, si leur Roi a eu le malheur de leur offrir des *scandales* pendant sa vie, il a le courage, en mourant, de leur en *demandar pardon*. Il le demande aussi continuellement à Dieu: il implore avec instances les secours de l'Eglise; & c'est dans les sentimens de la plus édifiante humilité qu'il reçoit les Sacremens. Sa vertueuse Epouse n'est plus; mais il en retrouve la consolante Image dans des Princesses qu'elle a formées à la piété filiale, & qui ne craignent pas de porter pour lui cette vertu jusqu'à l'héroïsme & au dévouement. Leurs soins courageux pénètrent son cœur. Leur présence semble le soulager & fortifie sa religion. Il les regarde, &, dans la violence des maux qu'il endure, il s'écrie: » Seigneur, je les ai bien » mérités ». Cette autre Fille chérie, qui sollicite son salut par toutes les austérités du Carmel, pour dernier gage de sa tendresse lui envoie un Crucifix, auquel sont attachées des Indulgences pour l'heure de la Mort. Ce présent de la Piété

Il ne manquoit , ce semble , aux épreuves d'une Vertu si courageuse que d'être encore calomniée par les jugemens des Hommes ; & elle le fut quelquefois. Nous ne parlons point de ces hommes , aux yeux desquels toute vertu est un tort , & qui ne sauroient accueillir notre conduite que par un suffrage déshonorant. Près de cette classe des Vicieux de profession est une autre espece de Censeurs de la Piété , qui , sans doute , lui font plus de tort que les premiers , parce qu'ils affectent plus de modération & d'équité dans les reproches qu'ils lui intentent. Ce sont de prétendus Sages , qui se donnent pour les vrais appréciateurs des vertus ; mais qui , n'offrant que la leur pour modele , ne pardonnent point à une Vertu plus courageuse d'oser accuser leur lâcheté. Assez semblables à ce Tyran insensé , qui vouloit que l'on coupât les jambes à quiconque les montrait plus longues que les siennes , ils ont aussi leur mesure de piété ,

le touche , il le reçoit avec attendrissement & dit : » Je reconnois bien là ma Fille ». Sa Foi , qu'il a conservée pure , lui permet de s'élever jusqu'à l'Espérance , qu'il paroît mettre toute entière dans la Croix de son Sauveur. Il ne cesse de l'adorer humblement , il la serre sur ses levres ; & les derniers instans de sa vie sont un dernier hommage qu'il rend à la Religion & aux Mœurs.

au-delà de laquelle tout leur devient odieux & doit être retranché. Tout ce qui s'annonce comme perfection chrétienne, les indispose & les rend si injustes, que, sans aucun examen, il n'hésiteront pas à prononcer, dès qu'il sera question de torts entre deux Personnes, qu'il est du côté de celle qui offre une vertu plus éminente & moins souple. Ainsi, qu'une Reine, qui professe exemplairement la piété, vienne à essuyer, comme Epouse, des mortifications & des chagrins, c'est selon eux, qu'elle se les est attirés. » C'est » que se livrant à l'attrait d'une perfection » imaginaire, ou aux avis de Directeurs » indiscretement zélés, elle aura méconnu » le Précepte de St. Paul, & oublié que » l'Epouse se doit à son Epoux. C'est en- » core, qu'elle aura porté sur le Trône les » vertus austères qui conviennent au Cloî- » tre, au lieu d'y montrer les vertus faciles » qui doivent distinguer une Reine ». Ainsi entendîmes-nous quelquefois des hommes légers & frivoles blasphémer ce qu'ils ignoroient. Comme si, d'un côté, la porte du Ciel devoit s'élargir en faveur des Têtes couronnées; ou, comme si cette Princesse eût été de ces Espris foibles qui vacillent entre des devoirs certains & des vertus imaginaires. Comme si

l'Eleve de Stanislas, enfin, eût pu, sans renoncer aux lumieres les plus communes & de sa raison & de sa Religion, prétendre devenir Chrétienne plus parfaite, en oubliant qu'elle fût Reine de France, ou l'Epouse du Roi. Mais c'est une vérité à laquelle Louis XV, toujours plus droit & plus sincere que ses Courtisans, rendit hommage dans tous les temps, que son Epouse, si sagement vertueuse dans sa jeunesse, le fut avec la même discrétion pendant les jours de son union avec lui, & à toutes les époques de sa vie. Ce ne fut point la Cour qui la vit changer, mais elle qui vit changer la Cour; & ses vertus, constamment les mêmes, n'y parurent trop austeres que lorsqu'elles y offrirent un contraste plus marqué, & une censure plus importune du désordre & de la licence.

Cependant, tandis que la Providence ménageoit de si rigoureuses épreuves à une Vertu capable de les porter, elle ne lui refusoit pas, sous d'autres rapports, les consolations les plus propres à lui en adoucir l'amertume. C'étoit dans le temps même que la Reine étoit le plus affligée, comme Epouse, qu'elle recueilloit, comme Mere, les doux fruits de ses leçons & de sa tendresse éclairée pour ses Enfants.

Instruite qu'elle avoit été à l'école d'un

Maître fait pour instruire les Maîtres du Monde, la sage Princesse sentoît vivement l'importance de la bonne éducation, & savoit qu'on ne peut regarder comme telle que celle qui a la Religion pour base. Elle n'avoit jamais désiré d'être Mere que pour l'être d'Enfans vertueux ; & ce vœu secret, que sa piété formoit pour eux avant leur naissance, elle ne manquoit pas de le ratifier solennellement dès qu'ils étoient nés. Les mêmes Annales, où sont consignés les témoignages de joie que fit éclatter le Peuple lorsque nâquit le Dauphin, nous attestent encore les pieux sentimens qui occupoient alors sa Mere. Nous voyons, d'un côté, des Fêtes brillantes & des Spectacles publics ; nous voyons, de l'autre, des prieres, des aumônes & des bonnes œuvres. Nous voyons à Paris, à Chartres, à Versailles, une Mere religieuse, prosternée au pied des Autels, conjurant le Seigneur de faire du Fils qui lui est né, un Prince selon son cœur.

Dans la nécessité de soumettre l'éducation de ses Enfans à des Mains étrangères, ayant même à lutter contre des circonstances qui auroient tendu à la rendre étrangère à ce premier devoir de la nature, elle n'oublia pas qu'il est un de ceux dont la Religion ne dispensa jamais entièrement

une Mere, fût-elle assise sur le Trône; aussi savoit-elle, du moins, toujours surveiller ceux qu'elle ne pouvoit toujours instruire. L'éducation du Dauphin & de deux Princesses ses aînées se fit dans le Château de Versailles. Les autres Princesses furent élevées au Couvent. La Reine eut souvent désiré que l'on pût écarter des yeux de ses Enfans le spectacle de mille objets qui, dans l'atmosphère du Trône, concourent à jeter dans le cœur des Enfans des Rois ce sentiment précoce de leur destinée, source ordinaire de leur répugnance à obéir, & le plus dangereux écueil de leur éducation. Dans l'impuissance de remédier à cet inconvénient local, elle faisoit du moins en sorte que ses leçons particulières en devinssent le correctif. Ainsi, lorsque ses Enfans venoient lui faire visite, elle ne se contentoit pas de s'informer de leur application & de leurs progrès dans l'étude, elle vouloit savoir encore comment ils s'étoient acquittés de leurs exercices de Religion; s'ils n'avoient pas montré d'indocilité, d'humeur ou de mépris envers quelqu'une des Personnes chargées de les instruire ou de les servir? Et c'étoit d'après le compte qui lui étoit rendu de l'ensemble de leur conduite qu'elle dispensoit ses témoignages d'amitié ou de mé-

contentement, ses récompenses ou ses privations. S'il leur étoit arrivé de manquer à quelqu'un, fut-ce au dernier de leurs Domestiques, ils ne pouvoient se flatter de recouvrer les bonnes grâces de la Reine, qu'après une satisfaction proportionnée à la faute. Le Dauphin, âgé de sept à huit ans, avoit maltraité en paroles un de ses Garçons-de la Chambre : la Reine manda celui-ci, & lui dit en présence du jeune Prince : „ Je suis si honteuse des injures „ que mon Fils vous a dites que, quoi- „ qu'il vous en ait déjà demandé pardon, „ je vous le demande moi-même pour „ lui. Mais, si pareille chose lui arrivoit „ encore, je vous dispense de votre ser- „ vice ; Monsieur le fera lui-même „.

On ne pouvoit pas causer de joie plus sensible à la Reine qu'en lui racontant quelque trait de ses Enfans, & sur-tout du Dauphin, qui annonçassent de la piété, de la sensibilité, quelque'un de ces sentimens précieux que les Peuples cherchent à deviner dans les Enfans nés pour les gouverner. On la vit quelquefois, dans ces occasions, s'attendrir jusqu'aux larmes, & s'écrier avec sa religion ordinaire : „ Que „ Dieu soit loué : il aura l'ame bonne ; il „ aimera la Religion, il fera le bonheur du „ Peuple „.

Cette pieuse Mere accoutumoit ses Enfans, dès l'âge le plus tendre, à envisager comme le premier avantage de leur Rang, de pouvoir protéger un jour la Vertu & faire du bien aux Hommes. Elle les associoit à ses bonnes œuvres; elle leur faisoit désirer comme une faveur de concourir avec elle au soulagement des Malheureux. Elle les amenoit à faire pour eux, librement & avec joie, le sacrifice des sommes dont-ils auroient pu disposer, pour se procurer les objets d'amusement que l'on permet à l'Enfance. „ Mon Fils, „ dit-elle un jour au Dauphin, alors âgé „ de dix ans, tandis que vous avez ici „ tout en abondance & que la Providence „ vous comble de ses bienfaits; tandis que „ plusieurs Personnes s'empressent en même „ temps à vous donner une bonne éducation, savez-vous ce que je viens d'apprendre? C'est qu'il y a dans Paris des „ milliers de petits malheureux Enfans de „ votre âge, errans, sans domicile, couverts „ de haillons, manquant souvent de pain, „ & toujours d'instruction. Le récit qu'on „ m'a fait de leur situation m'afflige sensiblement sur leur sort; aussi ai-je résolu de remettre à M. l'Abbé de Pontbriant, que voici, tout l'argent dont je „ puis disposer, pour leur procurer au

„moins les moyens de s'instruire de leur
„Catéchisme, & de faire avec fruit leur
„premiere Communion„. -- Ah! Maman,
„s'écrie le jeune Prince, les larmes aux
„yeux, s'ils font si malheureux, je veux
„leur donner aussi tout ce qu'il y a dans
„ma Cassette „. L'offre fut acceptée; &
l'Ecclésiastique qui sollicitoit pour la bonne
œuvre, joignit l'aumône du Fils à celle de
sa Mere. Une des faveurs que la pieuse
Princesse faisoit quelquefois desirer au jeune
Dauphin, & qu'elle lui accordoit comme
récompense de sa sagesse, c'étoit de le
conduire avec elle dans les Lieux où la
portoit sa dévotion; de le rendre témoin
de nos Cérémonies religieuses, & d'éveil-
ler ainsi la piété dans son cœur par le tou-
chant appareil de nos Solemnités. On se
rappelle encore comment, dans plusieurs
de ces occasions, elle fut accueillie par les
bénédictions de la Multitude, pénétrée,
tout à la fois, & de la religion de sa Sou-
veraine & des précieuses Leçons qu'elle
offroit à l'Héritier du Trône.

Les plus jeunes des Princesses Filles
de la Reine, de retour de l'Abbaye de
Fontevrault à la Cour, après leur éduca-
tion, étoient frappées d'admiration, en
voyant sur le Trône des vertus compara-
bles à celles qui les avoient le plus édi-

fiées dans le Cloître. Aussi, au lieu que la plupart des Jeunes-Gens, témoins, au sortir des bonnes Maisons d'éducation, de ce qui se passe à la maison paternelle, en concluent que leurs Instituteurs leur ont exagéré les devoirs de la Vie chrétienne, ces Princesses, touchées des grands exemples que leur offroit la Reine, se disoient souvent entr'elles : „Maman remplit ici „ses journées bien plus saintement encore „qu'on ne nous proposoit de le faire au „Couvent „.

Les tendres soins que la Princesse avoit pris de ses Enfans dans leur bas âge, & pendant leur jeunesse, elle les leur continua toute sa vie. Elle s'appliquoit particulièrement à écarter tout ce qui eut pu altérer parmi eux la concorde fraternelle. Elle les aidoit de sa sagesse & de ses conseils, souvent sans qu'ils le fussent. Elle prenoit part à leur joie, elle s'affligeoit de ce qui les affligeoit, pour pouvoir plus sûrement les consoler. C'est ainsi qu'en mille occasions elle sut modérer l'extrême sensibilité du Dauphin sur les maux publics, dont ce Prince s'affectoit quelquefois jusqu'à l'altération de sa santé : c'est ainsi qu'elle mit tout en œuvre pour adoucir les longs chagrins qu'essuya la Dauphine pendant son séjour en France. Cette

Princesse étoit fille d'Auguste II; du Prince qui avoit détrôné le Roi Stanislas. La Reine l'avoit adoptée, & la traita toujours comme sa Fille. Les malheurs de la Maison de Saxe, par la part qu'elle y prit, furent des malheurs pour elle. Non contente d'accueillir à sa Cour les Enfans d'Auguste forcés de s'expatrier, elle les produisit auprès du Roi son pere; & Stanislas, comme elle l'avoit prévu, se vengea en comblant de mille bienfaits les Enfans malheureux de son ancien Rival.

Pendant les maladies de ses Enfans, comme dans leurs peines & leurs chagrins, la Reine se trouvoit auprès d'eux pour les consoler & les soulager. Si la maladie étoit grave, elle redoubloit de soins & d'assiduité; elle devenoit, pour ainsi dire, malade avec le Malade; elle ne le quittoit plus. C'est avec ce zele tendre & actif que nous la vîmes suivre, dans leurs dernières maladies, Madame Henriette sa fille aînée, la Duchesse de Parme & le Dauphin. La premiere de ces Princesses expira entre ses bras, dans le moment même qu'elle lui présentoit un bouillon. On se rappelle encore tout ce que lui coûta de peines & d'alarmes la longue maladie du Dauphin. Ce Prince, moins affligé, au lit de la mort, de sa propre situation que de la douleur

profonde qu'elle cauſoit à la Reine, lui diſoit avec ſa fermeté ordinaire : „ Hé „ quoi , Maman , vous ne doutez point „ que le Royaume du Ciel ne vaille „ mieux que celui d'ici bas , & je vous „ vois toujours dans la triſteſſe & les lar- „ mes, depuis qu'il y a apparence que je „ quitterai bientôt la Terre. -- Hélas ! mon „ Fils, lui répondit la Reine, je ne fais „ ſi je pleure de douleur de votre état, ou „ de joie de votre réſignation à le ſoutenir. „ -- A la bonne heure, reprit le Malade, „ que ce ſoit de joie ; car c'en eſt une vé- „ ritable pour moi de ne point vieillir en „ ce Monde „. Témoin du courage héroï- „ que & de tous les ſentimens religieux que „ manifeſtoit ce Prince, pendant qu'on lui „ adminiſtroit le St. Viatique, cette pieuſe „ Mere fondant en larmes, s'écrioit : „ Qu'il „ eſt heureux ! il meurt comme un Saint ; „ mais nous, que nous ſommes à plain- „ dre „ !

Le genre de maladie dont mourut la Dauphine ne permit pas à la Reine de lui rendre les mêmes offices qu'elle avoit rendus au Dauphin ſon Epoux ; mais, peu de jours avant la mort de cette Princeſſe, il ſe paſſa, entre elle & la Reine, une de ces ſcenes attendriſſantes que la Religion ſeule peut préparer, & qui ne ſe répètent

que sous les Toits habités par la Vertu. La Dauphine qui, depuis la mort du Dauphin, traînoit une vie languissante, sentant sa fin prochaine, dit un jour à la Reine : „ Tout m'avertit, Madame, & „ je sens que je touche à ma dernière „ heure. Prête à vous quitter pour aller „ paroître devant Dieu, je vous renou- „ velle du fond de mon cœur, tout mes „ remerciemens pour les bontés dont vous „ n'avez cessé de me combler depuis que „ je suis en France. Je vous recommande „ mes Enfans; je vous recommande mon „ ame, & vous prie de me pardonner les „ chagrins que j'aurois pu vous donner. „ -- Des chagrins, ma Fille, reprend la „ Reine, en embrassant la Dauphine qu'elle „ arrose de ses larmes, le seul que vous „ m'avez jamais donné, c'est celui de votre „ état actuel. Tâchez de vous guérir pour „ l'amour de moi, & aussi pour vos En- „ fans qui ont besoin de vous „. La Prin- cesse mourut deux jours après.

Tant de soins & de tendresse pour ses Enfans, de la part de cette vertueuse Mere, ne tomberent pas sur un sol ingrat; &, tant qu'elle vécut, elle en recueillit les doux fruits. Elle ne voyoit autour d'elle que des Cœurs sensibles & reconnoissans. Tendrement aimée au sein de sa nombreuse

Famille, elle en étoit l'ame, & le centre commun de toutes ses relations. Il ne s'y faisoit rien d'important qu'elle n'eût été consultée ; & ses conseils étoient reçus comme des ordres. Jusque dans l'âge mûr, on aimoit encore à les recevoir. C'est ainsi que le Dauphin, peu d'années avant sa mort, la prioit de le décider sur le choix qu'il devoit faire d'un Confesseur, & que, d'après son avis, il se déterminoit à s'en tenir à celui que lui désigneroit l'Archevêque de Paris. Souvent aussi Celle qui savoit si bien aider ses Enfans de ses sages conseils ne dédaignoit pas de prendre elle-même les leurs, & sur tout ceux du Dauphin. Ce Prince étoit son Confident le plus intime ; &, dans tous les événemens de la vie, sa grande consolation. Elle aimoit à y penser, elle aimoit quelquefois à le dire. Un onzième de Juin, au moment où l'on venoit de lui faire la lecture de la Vie du Saint du jour, elle dit, en voyant entrer le Dauphin chez elle :
 „ Le voilà mon Barnabé. -- Et pour quoi
 „ donc, Maman, lui demande le Prince,
 „ me baptisez-vous de ce nom? -- C'est,
 „ lui répond-elle, que Barnabé signifie
 „ Enfant de consolation. -- Ah, cela étant,
 „ reprend le Dauphin, que Barnabé soit

» mon nom : il m'est doux de le prendre
 » avec ses charges ».

Rien n'étoit plus touchant que de voir cette bonne Mere au milieu de sa Famille, rassemblée tous les soirs autour d'elle, pour jouir de ses entretiens & s'édifier de ses leçons. Elle mettoit tant de naturel dans l'expression de sa tendresse ; elle dispensoit si sagement ses avis ; si elle avoit un léger reproche à faire, elle le faisoit si affectueusement ; si elle parloit de Dieu & de la Religion, c'étoit avec tant de graces & d'onction ; quelque chose qu'elle dît, en un mot, elle le disoit si bien qu'on eût désiré qu'elle fût seule les frais de la conversation. De divers Témoins que nous avons été à portée de consulter, il n'en est aucun qui ne nous ait parlé avec une sorte d'enthousiasme de cette belle union de la Mere avec les Enfans, le fondement de celle des Enfans entr'eux. » Sa Majesté, dit un » des Auteurs de nos Mémoires (1), a » daigné m'admettre quelquefois dans cette » auguste Société, dont je puis dire avec » vérité, & sans profaner le Passage de St. » Paul, qu'elle offroit un spectacle digne » des Anges & des Hommes. Je n'en suis » jamais sorti sans être pénétré d'admira-

(1) M. le Cardinal de Luynes.

„tion. Que de vertus ! Quelle Mere ! Quelles
„Princesses „ !

C'étoit jusque dans les moindres choses que se manifestoit la piété filiale envers cette Mere chérie ; & l'attention de ses Enfans à lui plaire sembloit aller jusqu'au scrupule. Dès qu'elle se trouvoit au milieu d'eux, toute Main étrangère étoit dispensée de la servir. On prévenoit ses desirs, on étudioit ses besoins. On épioit le moment, quelquefois même on se disputoit le plaisir d'y pourvoir ; & le Dauphin, dans ces occasions, ne cédoit à personne son droit d'aînéssé.

Mais ce qui flattoit la Reine beaucoup plus agréablement encore que ces tendres empressemens de sa Famille auprès d'elle, c'étoient les sentimens religieux dont elle la voyoit animée. Comme la vertu étoit, pour ainsi dire, l'ame de sa vie, c'étoit aussi par la vertu qu'elle se retrouvoit avec plus de complaisance dans ses Enfans. De dix que nous vîmes sur les degrés du Trône, tous ceux qui vécurent assez pour être connus se montrèrent sous des rapports si intéressans, que nous croirions manquer à l'intégrité de l'Histoire de la Mere, si, en racontant ses vertus, nous négligions d'indiquer au moins celles qui furent, dans

ses Enfans, l'ouvrage de ses soins ou le fruit de ses exemples.

La jeune Princesse MARIE, morte à Versailles, en 1733, montroit, à l'âge de cinq ans, si non encore les œuvres parfaites de la Vertu, du moins toutes les inclinations qui les promettent.

Madame FÉLICITÉ mourut à Fontevault, en 1744, dans sa huitième année. La douceur de son caractère, la bonté de son cœur, sa piété naissante, une application réfléchie à tous ses devoirs la rendoient également chère à la Famille Royale & à toutes les Personnes employées à son éducation. Religieuse pour ainsi dire en naissant, c'étoit par les motifs sublimes de la Religion qu'elle enduroit les douleurs de sa maladie, ne cessant d'offrir à Dieu, avec son innocence, le sacrifice d'une vie qu'elle n'avoit pas encore goûtée.

Madame HENRIETTE, l'aînée des Enfans de la Reine, mourut à Versailles, en 1752, âgée de vingt-quatre ans. Cette Princesse, dont l'Eloge a retenti par toute la France, annonça de bonne heure les rares qualités de sa Mere, & retraça parfaitement ses vertus. Douée d'une ame sensible & généreuse, elle ne pouvoit voir un Malheureux sans se sentir émue de compassion, & s'empresser de venir à son secours. On

la vit, à l'âge de cinq ans, n'ayant pas autre chose dont elle pût disposer, se dépouiller d'un de ses vêtemens, pour le donner à un Enfant de son âge, fille d'un pauvre Ouvrier. Cette inclination bien-faisante, consacrée par la Religion & encouragée par de grands exemples, alla toujours croissant. Elle ne se permettoit pas la moindre dépense de fantaisie, & ne connoissoit le plaisir d'avoir que pour celui de donner. Une Personne lui marquoit sa reconnoissance, pour un bienfait qu'elle avoit reçu d'elle : „ Si vous saviez, lui „ dit la jeune Princesse, combien je me „ satisfais moi-même, quand je puis faire „ quelque bien, vous seriez fort éloignée „ de me savoir gré de ce que j'ai fait pour „ vous..

Sa piété toujours égale, toujours fervente, ne souffrit jamais la moindre altération ; & , depuis l'époque de sa première Communion, qu'elle fit à douze ans, jusqu'à sa mort, le plus long intervalle qu'elle eût mis entre une Communion & la suivante fut de quinze jours. Ce qu'on admiroit le plus en elle, c'étoit la vivacité de sa foi, & un zèle insinuant pour inspirer aux autres les sentimens dont elle étoit pénétrée. „ Je ne comprends pas, disoit-elle, comment des Chrétiens paroissent

„étonnés, dès qu'ils nous voyent parler
 „ou agir chrétiennement; & rien ne m'é-
 „tonne plus que leur étonnement, s'il est
 „véritable”. Elle avoit douze ans, & le
 Dauphin en avoit dix, lorsqu'un jour
 elle lui dit: „Mon Frere, nous sommes
 „environnés de Flatteurs intéressés à nous
 „déguiser la vérité. Convenons d'une chose:
 „vous m'avertirez de mes défauts, je vous
 „avertirai des vôtres”.

Elle avoit, pour les Spectacles & les di-
 vertissemens profanes, toute l'aversion que
 peut en inspirer la piété; & la plus grande
 peine qu'elle eût au Monde, étoit qu'on
 l'obligeât de s'y montrer quelquefois (1).
 Une Personne lui témoignoit de la surprise,
 de ce qu'elle lui voyoit l'air triste dans
 l'Endroit où tous les autres vont pour
 s'égayer: „Il est vrai, répondit la Prin-
 „cesse, que, quelque gaité que je me sente
 „avant d'aller au Spectacle, dès que j'y
 „suis, & que je vois paroître les premiers
 „Acteurs, je me sens saisie d'une pro-
 „fonde tristesse: Voilà, me dis-je à moi-
 „même, des Gens qui se damnent, de pro-

(1) Une Loi bien digne d'être rayée du Code
 des Etiquettes d'une Cour chrétienne, comme un
 reste de la barbarie gothique, c'est celle qui éta-
 blit qu'une jeune Personne, faisant violence à ses
 goûts & à sa conscience, ira s'ennuyer & s'attrister
 au Spectacle.

» pos délibéré, pour me divertir. Cette pen-
» sée m'occupe toute entière, tant que la
» Piece dure : le moyen qu'elle m'amuse » ?
Elle faisoit, des vérités de la Foi qui in-
quietent le plus les Ames mondaines, le
sujet habituel & le plus consolant de ses
réflexions. Sa dernière maladie fut accom-
pagnée de douleurs aiguës, qu'elle endura
avec toute la constance de la Religion,
prouvant, par un grand exemple, qu'au
printemps de la vie, & au comble des pros-
pérités humaines, on peut quitter la Terre
sans regrets, quand on a su y vivre dans
l'innocence.

Nous vîmes encore mourir à la Cour,
la Duchesse DE PARME & Madame SOPHIE. Ces deux Princesses, fidelles aux
principes de leur première éducation, ne
négligeoient aucun des devoirs de la vie
chrétienne. La prière, les lectures de piété,
le travail des mains, les œuvres de misé-
ricorde remplissoient leurs journées. A
l'exemple de leur vertueuse Mere, elles
méditoient tous les jours les vérités du
Salut & vivoient dans l'usage de la Com-
munion fréquente. Ce qui distinguoit la
Duchesse de Parme étoit un caractère vif,
un cœur noble & généreux, une bonté
qui, avec les Petits, descendoit jusqu'à la
popularité. Elle s'étoit également attaché
le

le cœur de son Epoux & l'affection de ses Sujets. Madame SOPHIE, d'un caractère plus doux & moins actif, lui ressembloit par la bonté de son cœur. Avec un fort bon esprit, cette Princesse étoit timide & silencieuse. Elle aimoit la solitude, & portoit au milieu de la Cour les inclinations d'une Religieuse. Elle en avoit toute l'humilité, le détachement & les principales vertus. Sa mort fut édifiante, comme l'avoit été sa vie.

Les vertus de Madame LOUISE furent aussi le fruit de la haute piété de la Reine. C'est elle-même qui nous l'apprend. „J'ad-
„mirois souvent, dit-elle, comment la
„Reine, qui avoit de grands devoirs à
„remplir, auxquels elle étoit très-fidelle,
„avoit su se mettre en liberté & vivre
„comme une Sainte au milieu de la Cour„. Ce fut en étudiant ses actions & en recueillant ses instructions que la jeune Princesse, à l'âge de seize ans, sentit naître la vocation sublime, à laquelle elle répondit depuis, avec cet héroïsme qui la rendit l'édification du Cloître & l'admiration du Monde chrétien.

De tous les Enfans de la Reine, l'Héritier du Trône étoit celui en qui cette Princesse desiroit le plus de voir ses vertus reproduites; & l'on sait comment le

Dauphin combla les vœux de sa Mere & surpassa son attente. Elle le vit, à la fleur de l'âge, doué de toutes les qualités de l'esprit & du cœur qui pouvoient lui concilier l'estime & l'affection des Peuples, avide de toutes les connoissances utiles, & instruit de tous les devoirs de son Rang : Prince infatigable dans le travail, dévoré du zele du bien public, & consommé, avant l'expérience, dans la science des grands Rois : Prince bon & humain, Prince religieux sur-tout, &, de tous les hommes de son siècle, le plus digne peut-être d'être appelé au Trône de St. Louis, s'il n'en eût pas été le premier Héritier.

La Dauphine son épouse, si-bien placée au milieu de la vertueuse Famille de la Reine, ne devoit pas à cette Princesse les prémices de ses vertus ; mais elle lui fut redevable, sans doute, de leur accroissement & du degré de perfection auquel elle les porta. Touchée du tendre accueil que lui fit la Reine à son arrivée en France, la Dauphine s'attacha dès-lors à elle, comme un enfant à sa mere. Bientôt des exemples qui parloient à son cœur devinrent des loix pour elle ; & ce fut en prenant en tout la Fille de Stanislas pour modele que la Fille d'Auguste devint un grand modele elle-même.

Deux Princesses Filles de la Reine, qui vivent encore, pour l'ornement de leur Sexe & le bonheur de la Famille Royale, pourroient nous dire de vive voix, ce qu'elles ne cessent de dire par leurs vertus, combien elles doivent aux leçons & aux exemples de cette Mere incomparable. Personne n'ignore que Madame ADÉLAÏDE & Madame VICTOIRE, qui gémissaient depuis long-temps d'habiter une Terre irréligieuse, ne purent se souffrir un instant dans la Terre de l'Apostasie, & que ce fut au pied du tombeau des Saints-Apôtres, & dans la Métropole du Monde chrétien, qu'elles s'empressèrent d'aller chercher une consolation à leur Foi. Mais, qu'il nous suffise d'avoir prononcé le nom de ces deux Princesses. Les vérités les plus édifiantes seroient ici des vérités déplacées, & nous ne contristerons pas la Modestie, en divulgant ce que nous pouvons connoître du secret de ses bonnes œuvres.

L'on ne peut se défendre de faire ici une réflexion : c'est qu'en suscitant une Princesse selon son cœur, qu'il chargea d'environner le Trône de tant de vertus éclatantes, le Dieu bon & clément, qui ne punit qu'à regret les Empires comme les Particuliers, avoit sans doute dans ses desseins de miséricorde sur la France, que

ce faisceau de lumieres célestes dissipât les prestiges de l'Incrédulité, & que, dans des jours de délire & d'aveuglement, un grand spectacle d'édification réclamât plus puissamment contre le débordement des mœurs publiques & les attentats de la Perversité. La faveur étoit insigne : & cette faveur, méprisée par le Philosophisme, fit aussi peu d'impression sur des Cœurs appesantis dans l'insouciance de la prospérité. Mais, mieux appréciée désormais, elle peut devenir, du moins, la tardive instruction d'un Peuple éclairé par ses malheurs, & qui connoît trop bien aujourd'hui les résultats du Crime, pour ne pas tourner enfin ses regards vers cette Région dédaignée de la Vertu, où, pendant un demi-siècle une grande Reine & ses Enfants ont su moissonner de si doux fruits.

Cependant l'inviolable fidélité de la Reine à tous les devoirs qui caractérisent la bonne Mere & la vertueuse Epouse étoit soutenue chez elle par un heureux ensemble de qualités & de vertus, les plus propres à la faire chérir dans l'intérieur de son Palais, autant qu'elle étoit respectée au-dehors ; & , ce que l'on ne sauroit trop remarquer , elle n'eut jamais besoin, pour pouvoir intéresser & servir de modele sous tant de rapports variés, que de se rappeler la premiere

époque de sa vie , & les principes dont on avoit pris soin de nourrir son jeune âge ; tant il est vrai qu'avoir goûté dès-lors les leçons de la Vertu , c'est avoir pris l'engagement d'en perpétuer les exemples.

Un talent rare , sur-tout chez les Grands , & que la Princesse devoit à sa bonne éducation , c'étoit celui de connoître le prix du temps ; d'en jouir par le bon emploi , & de savoir , par là , doubler en quelque sorte son existence. Dès son arrivée en France , elle s'étoit annoncée pour aimer l'ordre & vouloir qu'il s'établît autour d'elle. Mais l'on s'apperçut bientôt qu'en le prescrivant aux autres , elle savoit le mettre elle-même dans toute sa conduite. Tout étoit prévu & sagement ordonné dans ses occupations ; elle n'abandonnoit rien aux caprices du moment. Elle avoit réglé la distribution de son temps , & à chaque instant de sa journée répondoient des devoirs à remplir ou des vertus à pratiquer. Fidelle sur-tout à s'acquitter des exercices religieux qu'elle s'étoit prescrits , si quelque affaire imprévue , si la circonstance d'un voyage l'empêchoit d'y satisfaire à l'heure marquée , ils n'étoient que différés ; il falloit que la nuit lui rendît ce que le jour lui avoit dérobé. Ainsi , tous les Lieux la trouvoient semblable à elle.

même, & le changement de demeure ne lui offroit qu'un nouveau théâtre pour l'exercice des mêmes vertus. A Compiègne comme à Versailles, à Marly ou à Fontainebleau, des devoirs de piété, des obligations d'état, des bienféances de Rang, une suite d'occupations utiles, & quelques délassemens innocens, pris au sein de sa Famille, partageoient sa journée. Sachant se prêter au Monde sans s'y livrer, elle ne se trouvoit mieux nulle part que dans la compagnie de son cœur, & elle se suffisoit à elle-même. Heureuse par-tout où elle trouvoit du bien à faire ou des maux à réparer, elle ne connut jamais, comme tant de Femmes du grand Monde, ni cette soif toujours inquiète de plaisirs toujours nouveaux, ni ces irritations importunes d'un cœur fatigué par leur usage. Ce n'étoit aussi que sur des rapports étrangers qu'elle connoissoit les tristes effets du désœuvrement, & ces sombres agitations d'une Ame qui se craint & se fuit elle-même dans le vide effrayant de ses actions. Le cercle d'occupations variées & d'utiles travaux dans lequel elle se renfermoit la rendoit inaccessible aux poursuites de l'ennui; & ce rare secret, qu'avoit une grande Reine, d'échapper à l'Ennemi le plus ordinaire du bonheur des Grands, étoit une forte de

prodige aux yeux de l'ancien Evêque d'Amiens. „ Une chose que j'admire , écrit „ voit M. de La Motte , c'est que la Reine „ ne connoisse point l'ennui. Je ne le croi- „ rois pas , si je ne le tenois de sa bouche „ qui n'altéra jamais la vérité „ .

C'étoit dans la Religion que la Princesse puisoit le courage nécessaire pour se plier à cette succession continuelle de devoirs souvent obscurs & monotones , qui fatiguent par leur uniformité. Elle se les rendoit chers , en se disant : „ c'est Dieu qui „ me les impose „ . Le desir d'y satisfaire soutenoit son activité , & lui faisoit trouver les journées trop courtes pour les remplir. C'étoit néanmoins avec ordre qu'elle les remplissoit ; sans cet empressement inquiet qui fait mal le bien qu'il fait ; sans cet enthousiasme de caractère , qui confond le précepte avec le conseil ; & sur-tout , sans cette singularité qui appelle les regards publics & nourrit l'amour-propre. Tout étoit si naturel , si simple dans sa conduite , qu'on n'y remarqueroit rien d'extraordinaire , si cette sage & constante uniformité dans la pratique du bien n'étoit elle-même la chose du monde la plus extraordinaire & la plus rare.

Voici quel étoit l'ordre habituel des occupations de la Reine. Elle ne donnoit au

sommeil que le temps qu'elle n'eût pu lui refuser sans exposer sa santé; souvent six heures, jamais plus de sept. Des circonstances l'obligeoient quelquefois à retarder l'heure de son coucher, mais celle de son lever étoit toujours la même; &, „ soit „ qu'elle eût bien ou mal passé la nuit, „ dit un de nos Mémoires, elle se levoit „ toujours à la même heure. Ce n'étoit pas, „ quelquefois, sans qu'il lui en coûtât beaucoup, ainsi qu'à nous qui étions obligées de la tourmenter pour parvenir à „ l'éveiller, tant elle étoit accablée par le „ sommeil. Mais elle entendoit que nous „ lui fissions cette violence, toutes les fois „ qu'il en seroit besoin; & ses ordres „ étoient si précis, sur cet article, que nous „ n'aurions osé la laisser dormir un instant „ au-delà de l'heure fixée pour son réveil. „ Les jours où elle devoit communier elle „ se levoit plus matin, afin de se ménager „ plus de loisir pour la prière „.

La Reine passoit moins de temps à sa toilette qu'aucune des Dames de sa Cour, & jugeoit qu'on l'y retenoit encore trop long - temps. Ne voulant pas que ces momens fussent entièrement vides, elle en profitoit pour recevoir certaines visites & donner des audiences. On lui avoit fait entendre, à son arrivée en France, qu'elle

feroit plaisir au Roi en mettant du rouge. Elle y avoit beaucoup de répugnance : mais, complaire à son Epoux lui parut un devoir, & elle en mit. Comme elle n'en avoit pas l'usage, elle le mettoit fort mal : ce qui donna lieu à Louis XV de la plaifanter un jour, en la comparant à Janus aux deux faces. Elle saisit cette occasion pour représenter au Roi combien il lui en coûtoit pour se défigurer ainsi tous les jours. Et ce Prince, auquel les Dames de Cour avoient prêté une intention qu'il n'avoit jamais eue, l'assura, de son côté, qu'il étoit surpris qu'elle eût pu prendre tant de peine pour se donner ces visages artificiels, qui ne valoient pas le naturel. Dès-lors la Reine s'affranchit pour jamais de cette tyrannie, » introduite, disoit elle, par les Vieilles & les » Laides, qui veulent que leurs Filles paroissent aussi vieilles & aussi laides qu'elles. »

Dans la matinée, la Princesse, après s'être acquittée de ses exercices de piété, avoir assisté à la Messe & aux autres Offices divins, suivant les jours, faisoit une visite au Roi, recevoit les Princes, les Ambassadeurs & les Personnes de marque qui se trouvoient à la Cour. Elle voyoit la Famille & elle écrivoit des Lettres.

Elle donnoit peu de temps à la Table ; & elle étoit tellement occupée alors des

Etrangers, que le desir de la voir attiroit de toutes parts, qu'il lui arrivoit souvent d'avoir pris son repas, sans savoir ce qu'on lui avoit servi.

Au sortir de son dîner, elle donnoit encore des Audiences. Elle entroit ensuite dans ses petits Appartemens, où elle s'amusoit à jouer de quelque instrument, à peindre en pastel, ou à faire usage d'une fort petite & fort jolie imprimerie. Elle ne peignoit que des tableaux de dévotion, dont elle faisoit présent à des Communautés religieuses & à des Personnes qui avoient le goût de la piété. Il lui en restoit à sa mort un Cabinet entier, qu'elle laissa par son Testament à sa Dame-d'honneur. Elle imprimoit, pour les distribuer comme ses tableaux, des Prières, des Sentences & des Maximes de Morale. Le Dauphin l'ayant un jour trouvée occupée de ce travail, se récria, avec sa gaîté ordinaire, sur le scandale qu'elle lui donnoit avec son imprimerie clandestine. La Reine lui fit présent d'une collection des Ouvrages sortis de sa Presse, & lui demanda s'il ne seroit pas curieux d'apprendre le métier à son école ?
» Pas du tout, répondit le Prince, à moins
» que ce ne soit pour imprimer un Règlement bien sévère contre l'abus qu'on fait
» aujourd'hui de l'Imprimerie ».

Après avoir donné environ une heure à quelqu'un de ces passe-temps innocens, la Reine entroit dans son cabinet, pour s'y occuper du travail. Elle le faisoit par principe de conscience, & autant en vue de remplir le précepte imposé à tous les Enfans d'Adam, que pour se soustraire aux divers écueils du oisiveté. Elle étoit d'une merveilleuse dextérité pour tous les ouvrages des mains qui conviennent à son Sexe, & peut-être eût-elle été la Femme de son Royaume la plus en état de subsister du travail de ses doigts. Son cabinet étoit orné d'un Meuble complet qu'elle avoit fait elle-même, & qu'elle montrait quelquefois aux jeunes Personnes qu'elle croyoit avoir besoin d'encouragement au travail. C'étoit pour les Autels & pour les Pauvres qu'elle travailloit habituellement. Elle savoit conduire différens métiers. Sur les uns elle faisoit des galons pour des Ornaments d'Eglise; sur d'autres, des ceintures ou des cordons d'aubes. Elle brodoit parfaitement bien; &, avant les ravages que l'Impiété vient d'exercer dans le Sanctuaire, plusieurs Paroisses & un plus grand nombre encore de Maisons religieuses conservoient, avec un souvenir de vénération pour cette pieuse Princesse, des Ornaments dont elle avoit filé le tissu & fait la broderie.

derie. Elle filoit aussi la laine ; & , parmi la multitude des Pauvres auxquels elle fournissoit tous les ans des vêtemens , plusieurs en recevoient dont les mains royales avoient préparé l'étoffe.

Pendant qu'elle s'occupoit de ces travaux manuels , on lui faisoit différentes lectures , suivant son goût. Elle n'interrompoit son travail que pour vaquer à des Exercices de piété , dont nous parlerons dans la suite. Le soir , sa Famille se rassembloit auprès d'elle ; & alors , pour se délasser & occuper sa Cour , elle se permettoit quelque jeu. On jouoit peu. Si elle gagnoit , les Pauvres en profitoient sur le champ ; si elle perdoit , la privation tomboit sur elle. Peu de temps après son arrivée en France , & dans un des premiers voyages qu'elle fit à Marly , ayant remarqué que les Seigneurs qui s'y trouvoient se permettoient un fort gros jeu , elle représenta au jeune Roi combien il conviendrait peu que la Cour donnât ce dangereux exemple à la Capitale & aux Provinces , & ces jeux cessèrent.

Dans les momens destinés à ses délassemens , la Princesse faisoit le charme de sa Société , & personne n'y portoit une joie plus naturelle & plus franche. De tous les plaisirs de la Cour , elle ne se permettoit

que ceux qui peuvent s'allier avec la piété ; & elle offroit une belle preuve que les plus innocens fussent à l'Innocence & ne lui manquent jamais. C'étoit une sorte de prodige aux yeux des Courtisans , qu'elle fût se rendre heureuse à si peu de frais. Ces hommes , qui ne connoissent de joie que celle des sens , & qui ne la goûtent que lorsqu'elle est portée jusqu'à l'ivresse , se figuroient difficilement que le plus doux des plaisirs , pour une Reine , pût être celui de se reposer au sein de sa Famille , dans le contentement d'avoir rempli ses devoirs. La Princesse , de son côté , n'avoit garde de porter envie à des hommes qu'elle voyoit gais par accès & chagrins par habitude. Elle les plaignoit sincèrement de l'aveuglement qui leur faisoit chercher le bonheur où il n'est pas : elle ne pouvoit sur-tout comprendre cette obstination de leur part à acheter quelques jouissances fugitives au prix des plus longs remords.

Elle avoit une véritable aversion pour ces Assemblées bruyantes , où il semble que l'ame ne puisse goûter le plaisir qu'en s'oubliant elle-même. Si elle y paroïssoit quelquefois , ce n'étoit que , lorsqu'à l'occasion de certaines Fêtes publiques une honnête complaisance lui en faisoit un devoir. Elle se livroit moins alors à son goût qu'elle ne

se prêtoit aux circonstances ; & une Fête en sa présence, n'alarmoit point la Vertu. Une Personne de confiance lui demandoit comment elle se trouvoit parmi les divertissemens qui se prolongeoient à la Cour, à l'occasion du Mariage du Dauphin son fils? „ Rassasiée de plaisirs, répondit-elle, „ & vide de joie „.

Suivant l'Étiquette, qui fait loi à la Cour, la Reine devoit accompagner le Roi au Spectacle, lorsqu'on en donnoit à Versailles. On voyoit alors la Princesse s'occuper, pendant la Représentation, du travail des mains, & quelquefois de lectures pieuses ou de prières. Le Directeur de la Salle du Château avoit grand soin de n'y produire aucune Piece qui eût pu porter la moindre atteinte à la Religion ou aux mœurs, & il se seroit bien gardé, sans doute, d'y faire jouer celle qui fait tant de bruit dans ce moment (1), & dont la bril-

(1) Dans le temps où j'écrivois ceci, c'étoit, dans la Capitale & dans les Provinces, le même engouement pour le *Mariage de Figaro*, misérable rapsodie, qui seroit dépourvue de tout intérêt, si elle n'attaquoit impudemment le Sacré & le Profane; & dont le Vulgaire pourroit ignorer le but, si un M. Bride-Oison, qui bégayé très-lourdement dans la Piece, ne chantoit coulamment & sans bégayer, à la fin, qu'elle „ nous „ peint la vie du bon Peuple qui l'entend. On l'opprime ; il peste, il crie, il s'agite en cent façons :

lante fortune, fruit de la légèreté de nos Principes & de la dépravation de nos mœurs, ne peut qu'offrir un sujet de réflexions effrayantes pour le Sage.

Il n'est pas de notre sujet de discuter ici s'il peut exister, pour une Personne qui fait profession ouverte de piété, des circonstances qui rendent innocente son assistance au Spectacle. Mais, quelque enclins que nous soyions à juger favorablement une pieuse Princesse, qui va prier Dieu où les autres vont l'offenser, nous aimons à rappeler la doctrine qu'elle professoit elle-même sur ce point de Morale, si souvent agité quoique si clairement décidé. On parloit en sa présence de ces

« tout finit par des chansons ». Il est vrai que l'Auteur croit avoir justifié ce langage séditieux, en disant : « Qu'il n'y a que les petits Hommes qui redoutent les petits Ecrivains & les Sottises imprimées ». Mais ne seroit-il pas plus sensé de dire, qu'il n'y a que les petits Hommes qui ne sachent pas atteindre & punir les Auteurs, non pas des *petites Sottises imprimées* contre eux, mais des Sottises graves, & des énormes blasphèmes imprimés, ou débités sur le Théâtre, contre la Religion, les Mœurs & le Prince qui gouverne ? & certes, ils ont la vue bien courte, les prétendus Hommes d'Etat, qui ne voient point le bouleversement d'un Empire à côté de l'époque où il sera permis à l'Homme pervers de professer ouvertement l'Impiété, & de provoquer à la sédition un Peuple assemblé, en lui disant, qu'on abuse de sa bonté pour l'opprimer, & qu'il ne fait se venger que par des Chansons.

Chefs - d'œuvres dramatiques , dans le genre religieux , composés par Racine à la sollicitation de Madame de Maintenon ;
 „ Nous avons sans doute bien des Pièces
 „ de Théâtre innocentes , répondit la Reine ;
 „ mais je ne connois point de Théâtre en
 „ France où les Comédiens puissent les
 „ jouer innocemment „. On lui observa , à ce sujet , qu'un Evêque avoit prononcé dans une Assemblée nombreuse , que l'on pouvoit assister sans scrupule à la représentation des Pièces dans lesquelles la Religion & les Mœurs étoient respectés. „ Que
 „ pensez - vous de cette décision „ dit la Reine à l'Abbé de Pontac qui étoit de la conversation ? „ Je pense , Madame , répon-
 „ dit l'Abbé , que M. l'Evêque seroit fort
 „ embarrassé , si on lui proposoit de donner son avis par écrit : -- Pas si embarrassé que vous pourriez l'imaginer , reprit la Princesse : il diroit tout uniment ,
 „ par écrit , tout le contraire de ce qui lui
 „ est échappé dans le propos „.

La Morale de la plupart des Militaires sur les Spectacles n'est pas sévère. Le Maréchal de Villars , que la Reine estimoit beaucoup pour sa franchise & ses talens guerriers , entreprit un jour de lui persuader qu'elle feroit bien d'aller au Spectacle à Paris , en engageant le Roi à y

aller aussi „ Je vais à la Comédie, quand
 „ je suis à Paris, lui dit ce Seigneur, parce
 „ que cela m'amuse, & que, d'ailleurs, je
 „ n'y vois point de mal. -- Et moi, ré-
 „ pondit la Reine, je n'y vais jamais, pré-
 „ cisément pour les deux raisons contraires.
 „ - Ne convient-il pas, Madame, que les
 „ Souverains se montrent quelquefois à
 „ leur peuple? -- Oui, sans doute, mais
 „ dans les-Endroits où il est convenable
 „ que le Peuple les voye. -- Aussi le Théâ-
 „ tre de la Capitale est-il un Endroit bien
 „ respectable, puisqu'il rassemble l'élite de
 „ la Nation. -- De la Nation frivole & dé-
 „ sœuvrée, d'accord. -- Cependant, Ma-
 „ dame, on dit communément que le
 „ Théâtre de Paris représente la Nation.
 „ Oh! sans doute, les Comédiens le diront.
 „ Pour moi, je pense que, si la Nation avoit
 „ à être représentée, elle le seroit beau-
 „ coup mieux par une Armée de Braves,
 „ que commanderoit pour sa défense M. le
 „ Maréchal de Villars. -- C'est sur quoi je
 „ n'oserois prononcer. -- A la bonne heure;
 „ mais ne le croyez pas moins, & avouez-
 „ moi, en même-temps, une chose: je
 „ parierois qu'il vous est arrivé plus d'une
 „ fois, au retour de vos glorieuses Cam-
 „ pagnes, d'être accueilli, en entrant au
 „ Spectacle, comme le méritoient vos beaux

„exploits? -- J'avouerai à Sa Majesté que
 „je n'ai pas été insensible à ces marques
 „publiques d'estime, que j'ai reçues en
 „certaines occasions. -- Vous me faites
 „votre confession, M. le Maréchal, je
 „vous ferai aussi la mienne: j'ai quelque-
 „fois entendu, sur mon passage, des cris
 „fort animés de *vive la Reine*; &, lors-
 „que ces cris ne partoient quelquefois que
 „d'une Ecole d'Enfans, mon Amour-pro-
 „pre me demandoit tout bas: *N'est-ce*
 „*pas ici que logent les Représentans de*
 „*la Nation*? -- Quoiqu'il en soit, Ma-
 „dame, j'aurois de la peine à me repen-
 „tir d'avoir conseillé au Roi de supprimer
 „quelques-uns de ses voyages de Ram-
 „bouillet; & de les remplacer par le Spec-
 „tacle. -- Vous avez parlé au Roi suivant
 „votre pensée; mais, comme le Roi n'aime
 „pas assez le Spectacle pour l'aller cher-
 „cher à Paris, la seconde partie du con-
 „seil que vous lui avez donné l'aura sans
 „doute empêché de suivre la première „

Cette religieuse sagesse, qui présidoit
 aux diverses occupations de la Reine &
 régloit jusqu'à ses délassemens, on la re-
 marquoit également dans toutes ses rela-
 tions, de quelque nature qu'elles fussent,
 & quel qu'en fût le fondement. Ainsi ne
 bornoit-elle pas ses attentions & ses soins

aux Personnes que la Naissance & les Emplois distingués attachoient à sa Cour ; elle étendoit sa vigilance & sa sollicitude jusqu'à ceux qui remplissoient les derniers Offices dans sa Maison. Elle ne vouloit avoir que des Gens de bien pour le service domestique auprès de sa Personne. On le savoit ; & cela seul suffisoit souvent pour éloigner l'Inconduite & appeller la Probité. Aimant mieux prévenir les fautes que d'avoir à les punir, elle chargeoit les Chefs d'éclairer la conduite des Inférieurs, & ne se dispensoit pas de surveiller elle-même les uns & les autres. Dès qu'elle découvroit un abus, elle s'empressoit d'y remédier, & le faisoit avec tous les tempérans de la charité. Tel Sujet paroissoit s'écarter de ses devoirs, qu'elle y ramenoit, en lui donnant elle-même un avis. Tel autre eut mérité les châtimens de la Loi, qu'elle éloignoit sans éclat, & en lui faisant éprouver encore de ces bienfaits inattendus, propres à appeller la confusion & le remords dans un cœur coupable. Sans autoriser les manquemens dans le service, la Reine savoit les pardonner ; & un signe de repentir suffisoit pour excuser auprès d'elle le plus grand tort. Nous ne dissimulerons pas néanmoins que la Princesse avoit à combattre un fonds de viva-

cité naturelle, qui servit toute sa vie d'exercice à sa vertu. Il lui arrivoit quelquefois, dans le beau zèle qui l'animoit pour l'ordre & la justice, d'avoir à se reprocher les premières faillies d'un sentiment trop actif pour le bien : défaut qui, dans une Vie plus commune, eut pu tenir lieu de vertu; mais défaut que ne condamne pas moins la Perfection chrétienne, qui, dans les vertus même, ne souffre rien d'exagéré. Ainsi, sans doute, dans les conseils admirables de la Providence, ces Ames sublimes, dont la conversation est dans le Ciel, doivent encore, pour ne pas nous offrir des modèles d courageans, fraterniser par quelque endroit avec la Foiblesse humaine. Cependant, quelques fautes de vivacité, échappées à la vigilance de la Reine, & sur lesquelles elle se jugeoit elle-même avec une extrême sévérité, étoient moins apperçues que la droiture de conscience qui les lui reprochoit, & en exigeoit à l'instant le d faveu. Supérieure aux vaines délicatesses de l'amour-propre, elle ignoroit l'art de composer avec lui aux dépens du vrai. Elle voyoit un tort dans un tort, & ne vouloit pas qu'on y vit autre chose. Toujours disposée, empressée même à se condamner, dès qu'elle se surprenoit en faute, elle avoit une merveilleuse grace à couvrir

d'un témoignage de bonté l'expression trop naturelle du mécontentement; & souvent on lui voyoit étouffer, sous l'accent de la douceur, celui d'une vivacité commencée. Un jour qu'elle se plaignoit, avec quelque émotion, à la vue d'un manquement assez essentiel dans le service, de la part d'un de ses Garçons-de la Chambre, elle se reprit tout-à-coup, & lui dit en présence de sa Cour: „Le reproche que je vous fais seroit fondé, si je connoissois moins votre bonne volonté; mais au fond, c'est pour- tant moi qui ai tort; car ceci ne peut être qu'oubli de votre part”. Une autre fois, on vit la pieuse Princesse, une Reine de France, dans un de ces élans de générosité, dont une grande Ame est seule capable, demander un humble pardon à une Personne attachée à son service, qu'elle craignoit d'avoir contristée, par trop peu de ménagement dans une réprimande méritée. Ainsi les fautes même qui lui échappoient devenoient encore des instructions touchantes, pour les Témoins de son courage à les réparer.

La Reine avoit, à l'égard de ceux qui la servoient, les yeux d'une Maîtresse éclairée sur leurs devoirs, mais aussi le cœur d'une Mere la plus attentive à leurs besoins. Une sage & sincère affection étoit le pre-

mier salaire qu'elle accordât à leurs travaux; & les derniers d'entr'eux n'en étoient pas privés. Elle la leur marquoit dans toutes les occasions. S'ils étoient malades, elle s'intéressoit à leur guérison, elle leur envoyoit les Médecins; &, quelquefois, dans les maladies les plus graves, elle alloit leur porter elle-même les encouragemens de la Religion. Dans les peines & les accidens qui pouvoient leur survenir, elle s'empressoit de les consoler. Avoient-ils essuyé quelque perte, éprouvé quelque dérangement dans leur petite fortune, elle venoit à leur secours. Dans des temps de détresse, où l'argent manquoit à Versailles, on la vit se condamner aux privations les plus sévères, &, à l'instant même qu'on lui apportoit l'acquit de sa cassette, faire appeler les plus pauvres de ses Domestiques & leur distribuer tout ce qu'elle avoit. Un jour qu'on lui observoit, à ce sujet, que, d'après les destinations qu'elle avoit faites, il ne lui resteroit rien, & que, cependant, il pourroit lui survenir quelque besoin essentiel avant l'échéance du premier paiement: „ Ne trouverai-je donc pas toujours „ ma table servie, répondit-elle; & mes „ besoins seront-ils jamais comparables à „ ceux de ces pauvres Gens, dont les „ femmes & les enfans manquent de pain „?

Portant la reconnoissance pour ceux qui l'avoient servie, au-delà même des bornes de leur vie, elle prenoit soin de leur famille, après leur mort, s'ils la laissoient dans le besoin : elle faisoit offrir pour eux des Prières & des Sacrifices. Jamais elle ne se dispensa de cet office de charité, qu'elle regardoit comme un devoir de justice.

„ C'est, disoit-elle, la dernière dette dont
 „ la Religion veut que nous nous acquit-
 „ tions envers eux, & le seul moyen qui
 „ nous reste de faire du bien à des Gens
 „ qui ont passé leur vie à notre service „

Il est aisé d'imaginer combien une telle Maîtresse devoit être chère à toute la Famille de ses Domestiques. Curieux de m'en assurer par moi-même, & me trouvant sur les Lieux, après avoir consulté les Personnes qui avoient eu avec la Princesse les rapports de confiance les p'us intimes, je fus bien-aise d'entendre aussi quelques-uns de ceux que les moindres Offices attachoient à son service. Au seul nom de la Reine, de doux souvenirs se réveilloient dans leur cœur, & je voyois leurs paupieres se mouiller des larmes de la reconnoissance.

„ Ah !
 „ la bonne Maîtresse que nous avions, s'é-
 „ crioient-ils ; comme elle nous aimoit,
 „ & que nous lui étions attachés ! quels
 „ exemples sur-tout elle nous donnoit !

„vous n'en direz jamais assez sur sa sainteté... Tous les Pauvres étoient ses Enfants : elle ne respiroit que pour faire du bien... Ces hommages désintéressés & ces transports d'admiration, pour une Vertu contemplée de si près, nous prouverent que l'Axiome, *Il n'y a point de Héros en déshabillé*, n'est pas applicable à l'héroïsme des vertus chrétiennes.

Quoique la Reine, généralement chérie de toutes les Personnes qui la connoissoient ou l'approchoient, étendît réciproquement son affection à toutes; quelques-unes néanmoins, placées au premier rang dans son estime, méritèrent des places distinguées dans son cœur, & lui firent goûter, sur le Trône, les vraies douceurs de l'amitié. Connoissant parfaitement le Pays qu'elle habitoit, elle y fut toujours en garde contre les Liaisons indiscrettes, & ne craignit pas de passer pour sévère dans le choix de ses Amis. On ne parvenoit à sa confiance qu'après de longues épreuves. „Une Reine, disoit-elle, doit faire reculer mille Amies empressées de son Rang & de son crédit, pour faire avancer une Amie véritable de sa Personne & de sa gloire. Par ces sages réserves, elle fut échapper au reproche d'inconstance, & n'eut rien à craindre de l'ingratitude. Elle s'attacha

s'attacha ce qu'il y avoit de plus vertueux à la Cour & dans le Royaume : &, lorsqu'on se rappelle les Personnes qui eurent le plus de part à son estime ou à son amitié, on ne sait qui l'on devoit le plus louer, ou la Princesse qui plaçoit si sagement sa confiance, ou les Sujets qui savoient si bien la mériter. Nous en avons déjà nommé plusieurs : de ce nombre étoient encore la Duchesse de Villars & la Comtesse d'Egmont sa Fille (1); le Cardinal de Tavanne (2) & l'Archévêque de Tours, Neveu du Cardinal de Fleury; le Duc de la Vauguyon & le Comte du Muy (3); la Duchesse de Luynes, & quelques autres Dames & Seigneurs, d'une réputation de vertu inaccessible aux traits de l'envie.

Quoique le Peuple soit toujours plus

(1) La Comtesse d'Egmont fut depuis Religieuse & un modele d'édification dans le Couvent très-austere du Calvaire, à Paris.

(2) Le nom du Cardinal de Tavanne a été substitué ici, par une Main inconnue, à un autre nom qui fut effacé de mon Manuscrit, dans le temps qu'il étoit entre les mains du feu Roi. Comme ce Manuscrit me fut remis directement par un Ministre, de la part de Sa Majesté, & scellé de son petit sceau, je me suis fait un devoir de respecter le changement que j'y ai trouvé.

(3) Le Comte du Muy, la Probité même, jouissoit de la confiance la plus intime du Dauphin dont il avoit été Menin. Nous le vîmes un instant Ministre sous Louis XVI.

enclin à la sévérité qu'à l'indulgence, dans ses jugemens sur ceux qui partagent la confiance de ses Chefs; quoiqu'il s'attache, sur-tout, à poursuivre les Favoris des Cours, comme de tristes nuages qui interceptent les bénignes influences de l'Astre qui doit tout vivifier; toujours également prévenu en faveur de la Reine, le Peuple ne vit jamais dans les Personnes qu'elle affectionnoit le plus, que les Conseillers & les Ministres de ses vertus bienfaisantes; & la confiance qu'il leur accordoit n'avoit d'autre mesure que celle dont la Princesse les honoroit elle-même. En effet, la sage conduite que gardoit la Reine envers ceux qui avoient le plus de part à son amitié, étoit bien propre à écarter jusqu'à l'ombre du soupçon, qu'elle pût jamais concentrer dans le cercle étroit de quelques Créatures privilégiées, les faveurs dont une bonne Mere est redevable à tous ses Enfans. Elle vouloit que ses Amis apportassent, comme elle, des vues pures & désintéressées dans le commerce de l'amitié; & elle les eut jugés indignes de sa confiance, par cela seul qu'ils eussent prétendu s'en faire un degré vers la fortune, ou un droit à ces Emplois d'importance, qui, dans un sage Gouvernement, ne sont jamais que la récompense du mérite ou le prix des services. Un jour

que le Comte de St. Florentin s'empressoit de lui annoncer que quelqu'un qu'elle affectionnoit seroit pourvu d'un Poste avantageux ; » Vous me faites un vrai plaisir , lui » répondit la Reine , en m'apprenant que » vous l'en avez jugé le plus digne ».

C'étoit toujours la Religion qui formoit les liaisons de la Princesse ; c'étoit la Religion qui les entretenoit & les rendoit inaltérables. Elle n'eût pas été Reine, qu'avec les mêmes vertus elle eût trouvé les mêmes Amis. Supérieures à l'intérêt grossier , ces Ames généreuses, dans le commerce qu'elles entretenoient avec elle , avoient moins à cœur d'enfler leur fortune , par son crédit , que d'entrer en partage de richesses plus solides dans la société de ses bonnes œuvres. Ses Amis ne l'engageoient pas à parler d'eux au Roi , mais ils desiroient qu'elle en parlât à Dieu ; & elle le faisoit. Elle ne laissoit passer aucun jour sans adresser au Ciel ses vœux & ses prieres pour les Personnes avec lesquelles elle étoit liée d'amitié ; & , lorsque la Mort les lui enlevoit , son affection les suivant jusque dans le tombeau , elle offroit & faisoit offrir pour elles des Prieres & des Sacrifices. C'étoit dans l'Eglise des Récollets de Versailles que la religieuse Princesse étoit dans l'usage de payer ce dernier tribut à l'Amitié.

Il n'étoit pas nécessaire, pour pouvoir prétendre à l'amitié de la Reine, de tenir un rang à sa Cour, ni de briller par les qualités extérieures que le Monde frivole estime le plus. Joindre un bon esprit à une piété sincère, en étoit assez pour gagner son affection; & une humble Religieuse y avoit autant de droits qu'une grande Princesse. Dans le premier voyage qu'elle fit à Compiègne, sa piété la conduisit au Couvent des Carmélites de cette Ville: elle en vit la Prieure (1), qui lui plut par une conversation sage & édifiante: elle la vit une seconde fois, elle la jugea digne de son estime: en la voyant plus souvent, elle lui donna son amitié. Dès qu'une fois elle eût comblé, par ce sentiment, l'espace qui sépare le Sujet de la Souveraine, elle exigea que la Religieuse lui écrivît souvent & toujours familièrement. Elle en usoit de même à son égard; &, bientôt, se regardant comme sa Fille spirituelle, elle l'appelloit du doux nom de Mere. La Correspondance du Trône avec la plus austère Solitude a quelque chose d'assez intéressant pour qu'il nous soit permis de citer ici quelques fragmens des Lettres de la Reine à la Religieuse.

(1) Madame Descajeul, ou la Mere de la Résurrection.

„Jamais , ma chere Mere , je n'ai eu tant d'envie d'aller à Compiègne : en voici la raison , (voyez comme j'aime à me flatter) c'est que je suis persuadée que ce seroit un peu de consolation pour vous. Je ne vous dis pas combien , de mon côté , je serois aise de vous voir „.

„Nous partons samedi pour Fontainebleau. Je ne suis pas pour cet Endroit comme pour Compiègne : vous n'y êtes pas (1) „.

„Je vous dois deux réponses , ma chere Mere , & je commence par l'article qui vous intéresse le plus , celui des Indulgences : dès que je verrai M. le Nonce , je ne manquerai pas de satisfaire le desir que vous avez , quoique la chose ne me paroisse pas bien nécessaire pour des Anges comme vous êtes. A l'égard du tableau de Ste. Thérèse , que je veux vous donner , je vous demande , encore une fois , les dimensions sans ménagement. Je ne m'amuserai pas à la belle bordure , assurée que

(1) A cette réflexion du cœur , qui présente , en deux mots , un compliment si ingénieux , la Reine auroit pu ajouter une autre raison , qu'elle donnoit quelquefois , de sa prédilection pour Compiègne ; c'est qu'elle y trouvoit le Peuple plus simple & plus religieux qu'à Fontainebleau.

vosre Sainte Mere aimera mieux que je vous en donne la valeur que de la mettre autour de son Portrait. J'aime infiniment d'ailleurs la noble & propre simplicité de vosre Maison „.

„ J'ai reçu vosre lettre, ma chere Mere, avec un vrai plaisir. Je n'y trouve de trop que les remerciemens, que je voudrois mériter; car je desirerois que tout ce qui est dans vosre Maison pût venir de moi, pour n'être jamais effacée de vosre souvenir, bien persuadée qu'il ne seroit pas inefficace devant Dieu. Je vous paroïs intéressée à cela; aussi ai-je grande envie & grand besoin que Dieu me fasse miséricorde, & j'espere que vous me l'obtiendrez. N'allez pas croire, cependant, que je sois assez heureuse pour n'être occupée que de ce qui devroit m'occuper: il y'a en tout beaucoup d'humain en moi, & je sens que, quand vous ne seriez pas Carmélite, je vous aimerois encore „.

„ Pensez que celle dont vous pleurez la mort est bien heureuse (1); elle prie pour nous. Je vous conjure de ne pas trop vous affliger: le bon Dieu l'a voulu ré-

(1) Une Religieuse de son Couvent.

compenser ; qu'il vous console, ma chere Mere : il n'y a que lui qui le puisse faire. Je vous embrasse de tout mon cœur, en me recommandant à vos prieres ».

» Je ne puis vous exprimer ma douleur, de partir sans vous voir. Vous avez tort de me remercier : ne me donnez-vous pas des choses plus précieuses que mes dons, vos prieres ? je m'y recommande toujours ».

» Vous m'avez oubliée, ma chere Mere, il y a un siecle que je n'ai reçu de vos nouvelles : répétez souvent vos Lettres ; elles sont une consolation pour moi, dans l'impuissance où je suis de vous voir ».

» Je suis bien fâchée d'avoir été si longtemps sans vous écrire ; mais cela m'a été impossible, à cause des occupations de ce saint Tems ; (1) qui, cependant, ne m'ont pas rendue meilleure ».

» Il m'est impossible, ma chere Mere, de vous exprimer la part que je prends à la perte que vous faites de votre pauvre Frere. Je laisse à Dieu le soin de vous

(1) Du Carême.

consoler; il n'y a que lui qui le puisse. Ce que vous je dirai, c'est que, par la divine miséricorde, vous pouvez être tranquille sur son ame. Je suis, de mon côté, on ne peut pas plus touchée, d'avoir perdu en lui un homme qui m'étoit bien attaché. Modérez l'excès de votre douleur; ayez soin de votre santé: faites-le pour l'amour de Dieu; &, si j'ose après cela me nommer, pour quelqu'un qui vous aime ».

» Je reçois votre lettre, dans le moment, avec un plaisir sensible; &, parmi toutes les fadaïses qu'on me dira pour la nouvelle année, & dont-on ne pensera pas la moitié, je distinguerai vos vœux sinceres, & utiles pour mon ame ».

» Je suis honteuse, ma chere Mere, d'avoir été si long temps sans vous répondre. La premiere raison, c'est qu'entr'autres belles qualités, j'ai celle d'être paresseuse; la seconde, c'est que j'ai été occupée à m'accommoder ici une Cellule (1), qui n'a d'autre défaut que celui de n'être point dans votre Maison ».

La mort seule interrompit ce commerce

(1) Dans le Monastere qu'elle faisoit bâtir alors à Versailles.

de l'Amitié vertueuse. La Reine honoroit également de son estime & d'une confiance particuliere une Sœur Jouvin, Supérieure de l'Hôpital de St. Louis de Versailles. Elle la voyoit souvent, & toujours avec plaisir. Elle se concertoit avec elle pour le soulagement des Pauvres & des Malades ; elle la chargeoit de découvrir les Pauvres honteux & de leur porter des secours. Cette Religieuse étoit une vraie Fille de St. Vincent, remplie de l'esprit de son état. Au sortir de chez la Reine, où elle avoit ses Entrées libres, elle alloit, avec son zele & son humilité ordinaire, chercher & consoler le Pauvre languissant sous la tuile. La Reine l'estimoit heureuse, & sembloit porter envie au ministère de charité auquel elle étoit dévouée.

„ Vous avez, lui disoit-elle un jour, de
 „ bien grandes facilités pour le salut, dans
 „ un état où vous servez & soulagez habi-
 „ tuellement Jésus-Christ, dans la personne
 „ des Pauvres & des Malades. -- Je crois
 „ cependant, Madame, lui répondit la Re-
 „ ligieuse, que vos moyens de salut, sous
 „ ce rapport, valent au moins les miens :
 „ Sa Majesté est Mere de Charité, & moi
 „ je ne suis que Sœur „. Une autre fois, la Princesse lui demandoit si elle rencontroit toujours bien des Ames charitables ?

„Quelques-unes, lui dit la Sœur Jourvin,
„mais beaucoup moins qu'autrefois. Il y
„a trente ans qu'on nous donnoit *par*
„*charité*, beaucoup & à petit bruit; au-
„jourd'hui, on nous donne *par humanité*,
„peu & au son de la trompette „. La
Reine avoit fait tirer le portrait de la bonne
Sœur, qu'elle avoit placé dans son Oratoire,
à côté de celui de l'Evêque d'Amiens.
Pendant sa dernière maladie, elle envoyoit
tous les jours demander de ses nouvelles:
elle la regretta beaucoup; elle fit prier
Dieu pour elle, & voulut hériter de son
chapelet, qui lui rappelleroit, disoit-elle,
qu'on gagne le Ciel par la charité.

Toujours guidée par ses inclinations ver-
tueuses & charitables, la Reine marquoit
une confiance qui tenoit de l'amitié à une
bonne Fille de Fontainebleau, qui avoit
trouvé accès auprès d'elle, par la seule ré-
putation de sa Vertu. Elle étoit vieille, pau-
vre & de figure peu agréable; mais d'un
caractère droit & simple, d'une piété sin-
cere, & sur-tout d'un zèle actif & désinté-
ressé pour le soulagement des Malheureux.
Son costume antique & ses habits grossiers,
qu'on remarquoit à la Cour, ne bleissoient
point la délicatesse de la Princesse, qui lui
dit un jour, à ce sujet: „Je vous aime
„comme vous êtes, ma Brillante; croyez-

„ moi : riez-vous de ceux qui rient de vos
„ habits ; je trouve qu'ils vous vont à mer-
„ veille „ . Le nom de *Brillante* lui resta :
on ne lui en donna plus d'autre dans Fon-
tainebleau. Ministre ordinaire des charités
de la Reine envers les Pauvres & les Ma-
lades , la Brillante s'informoit de ce qu'il
y avoit de plus misérable & de plus aban-
donné dans la Ville & les environs : elle
alloit elle-même inspecter & juger la Mi-
sere sur les Lieux , & venoit ensuite en
rendre compte à la Reine , qu'elle trouvoit
toujours disposée à l'écouter. Après son
rapport, elle se résuinoit , & disoit tout
naïvement : „ Or ça , Madame , il faut donc
„ que vous me donniez tant pour cette
„ pauvre Famille , tant pour ce Malade ,
„ & puis tant encore pour cet autre ; ce
„ qui fait tant „ : & la Reine s'empres-
soit de donner, n'oubliant jamais de marquer
son affection à celle qui lui offroit de si pré-
cieuses occasions de satisfaire le plus doux
de ses penchans.

Nous avons déjà vu la Reine goûter
les douceurs de l'amitié vertueuse auprès
des Personnes qui lui étoient unies par les
liens de la nature , & au sein d'une Famille
où tout étoit digne d'elle. Modele de res-
pect & de tendresse filiale tant qu'elle avoit
habité la Cour de son Pere , elle le fut en-

core dans l'éloignement, & jusque dans cet âge avancé, où il semble que les Enfans deviennent les égaux de leurs Peres. Les circonstances variées de la vie du Roi de Pologne, en éprouvant diversement son cœur, le trouverent toujours également sensible à l'une & l'autre fortune de ce Prince. Lorsque, tranquille après l'orage, il regna paisiblement sur la Lorraine, elle ne se consolait de son absence que par la pensée du bien qu'il faisoit à ses nouveaux Sujets. Trois fois la semaine elle lui écrivoit à lui-même, pour avoir des nouvelles de sa personne; & quelquefois encore à ses Ministres, pour en avoir de ses occupations. Le Roi Stanislas venoit tous les ans passer quinze jours de la belle Saison auprès de sa Fille. C'étoit dans ces entrevues, toujours trop courtes à leur gré, qu'ils se communiquoient leurs vues & leurs projets d'utilité publique; ce qu'ils faisoient & ce qu'ils eussent voulu faire pour le bonheur de leurs Sujets & le soulagement des miseres humaines. C'étoit aussi parmi ces confidences respectables, & dans le doux épanchement de leurs sentimens vertueux, que ces deux grandes Ames se consolait des traverses de la vie & des assujettissemens de la Grandeur.

Ce n'étoit pas assez encore pour la Reine

de cette expression touchante de sa piété filiale ; elle appelloit toute sa Famille en partage de sa tendre affection pour le Roi son Pere ; & , lorsque ce Prince paroissoit à Versailles , c'étoit autant par le cœur de ses Enfans que par le sien qu'elle lui marquoit la vivacité de ses sentimens. Que l'on en juge par la Lettre suivante : „ Pourquoi „ donc , cher Papa , jeter des doutes sur „ votre voyage ? Le Roi y compte & le „ desire beaucoup. Mais , songez , sur-tout , „ que vous désolerez tous mes Enfans , „ si vous ne veniez pas. Je ne vous dirai rien „ de moi , parce que je crois vous toucher „ davantage en vous parlant au nom de vos „ Petits-Enfans. Croiriez-vous bien , cher „ Papa , que mon Fils prétend s'apperce- „ voir que je suis un peu jalouse de toute „ l'amitié que vous avez pour lui. Je lui „ ai dit qu'il étoit dans l'erreur , & que je „ savois me soumettre à l'ordre de la Na- „ ture , qui a établi que les Aïeuls aime- „ roient un peu mieux leurs Petits-Enfans „ que leurs Enfans même. Comme nous „ en étions sur votre chapitre , que nous „ rebattons souvent , il nous contoit que „ vous étiez le meilleur Dictionnaire qu'il „ connût , & que tout son regret , lorsque „ vous veniez nous voir , étoit de n'avoir „ pas assez de temps pour vous feuilleter

„à son aise. Pour moi, cher Papa, qui
„n'ai pas besoin de science comme mon
„Fils, je lui abandonnerai le reste du
„Dictionnaire, pour me réfugier à l'ar-
„ticle *Cœur*, où je trouverai tout ce qu'il
„me faudra„.

Quoique la Reine semble se donner ici pour étrangère à la Science, dont elle abandonne la gloire au Dauphin son fils, on ne sauroit oublier qu'elle possédoit, dans la variété de ses connoissances, toutes celles qui pouvoient convenir à son Sexe & honorer son Rang. Mais c'étoit sur-tout dans son domestique, au sein de l'Amitié vertueuse, & dans l'intimité de sa Société particulière que l'on étoit à portée d'apprécier la supériorité de sa raison & son rare discernement en toutes choses. C'est là que, dans la familiarité de la conversation, & toujours à propos, elle faisoit souvent de ces Réflexions lumineuses & pleines de sens, qui, en peu de mots, énoncent de grandes vérités, ou rappellent de grands devoirs à ceux qui les entendent. On reconnoîtra sans peine la Fille & l'Eleve de Stanislas à celles que nous allons citer. Comme ce sont autant de Maximes, qu'un sens complet rend indépendantes les unes des autres, nous ne suivrons d'autre ordre, en les rapportant,

que celui dans lequel elles nous ont été communiquées par les Personnes qui prenoient plaisir à les recueillir.

„ Nous ne serions pas Grands sans les Petits, nous ne devons l'être que pour eux „.

„ Tirer vanité de son Rang, c'est avertir qu'on est au-dessous „.

„ Un Roi qui commande le respect pour Dieu, est dispensé de le commander pour sa Personne „.

„ L'on n'est jamais plus riche devant Dieu, que lorsqu'on sent mieux sa misère „.

„ Le besoin de s'habiller étant une suite du péché, celui qui tire vanité de ses habits est un Malade qui se glorifie des langes qui enveloppent ses blessures „.

„ Souffrir que le Peuple méprise les Loix de Dieu, c'est l'absoudre d'avance du mépris qu'il fera des Loix de l'Etat „.

„ Le Curieux, qui se ruine en tableaux dont il remplit son Cabinet, se ruine du moins pour ses propres yeux : la Femme qui se ruine en pierreries dont elle se

charge la tête, se ruine pour les yeux d'autrui».

»La miséricorde des Rois est de rendre la justice; & la justice des Reines, c'est d'exercer la miséricorde».

»Les bons Rois sont esclaves, & leurs Peuples sont libres».

»Le Contentement voyage rarement avec la Fortune, mais il suit la Vertu jusque dans le malheur».

»L'on a dissipé les richesses, on ne les a pas employées, quand elles n'ont pas consolé de Malheureux».

Les Loix nomment des Tuteurs aux Prodiges, elles devroient bien aussi en donner aux Avars. Les premiers ne sont injustes qu'envers eux-mêmes & leurs Familles; ceux-ci le sont au préjudice de toute la Société».

»Les Femmes dont on a le mieux parlé après leur mort, sont celles dont on parloit le moins pendant leur vie».

»La Fille vertueuse est en Paradis; la Femme vertueuse est en Purgatoire».

»Le malheur des Grands est de s'oc-

cuper trop de ce que les Hommes leur doivent, & pas assez de ce qu'eux-mêmes doivent à Dieu».

» Nous ne voyons pas que la Sainte-Vierge, qui savoit & pratiquoit si bien la Religion, se soit mêlée d'en raisonner».

» Celui qui craint de descendre dans sa conscience, craint de visiter le plus sincere de ses Amis».

» Ce n'est que pour l'Innocence que la Solitude peut avoir des charmes».

» S'estimer grand par le Rang & les richesses, c'est s'imaginer que le piedestal fait le Héros».

» La vraie mesure de comparaison entre les Hommes, c'est sans doute la Vertu, puisque Dieu n'en connoitra point d'autre».

» Ceux qui n'agissent que par la vanité de faire parler d'eux parviennent difficilement à en faire dire du bien».

» La paix qui précédoit la guerre eut souvent mieux valu que celle qui la suit».

» Plusieurs Princes ont regretté, à la mort, d'avoir fait la guerre; nous n'en

voyons aucun qui se soit repenti alors d'avoir aimé la paix».

»La fierté fait la science des Femmes ignorantes, & l'entêtement leur raison».

»Comme on ne flatte que ceux qu'on veut tromper, toute flatterie est une espèce d'insulte».

- »Les Flatteurs, qui nous prêtent des vertus que nous n'avons pas, sont moins dangereux que ceux qui nous louent des défauts que nous avons».

»Tel Ministre insouciant se croit à l'abri de tout reproche, en nous disant, que c'est poursuivre une Chimere que de prétendre réformer tous les abus dans un Etat; comme s'il n'y avoit pas un large milieu entre vouloir réformer tous les abus & ne vouloir en réformer aucun».

»La seule chose qui puisse dédommager des assujettissemens du Trône, c'est le plaisir de faire du bien».

»Il ne peut y avoir de guerres glorieuses que celles qui sont justes & nécessaires».

»Nos Histoires ne sont que de tristes Répertoires des maux produits par la

Guerre : l'Histoire des avantages qu'elle procure est encore à écrire (1)».

» Les dons de Dieu les plus précieux se changent en poison, dès que nous les envisageons avec des yeux de propriété».

» Lorsque la Mort m'aura dépouillée de ma Suite & de mes habits, qui ne sont pas moi, je ne serai plus rien que par mes œuvres».

» Les petites Pratiques d'une sainte Religieuse ont, pour l'ordinaire, bien plus de valeur aux yeux de Dieu que les grandes affaires d'une Reine».

» La Personne qui a été vertueuse jusqu'à dix-huit ans a de grandes facilités pour l'être toute sa vie».

» Toutes les richesses du Perrou ne couvriroient pas la tache d'une éducation vicieuse».

» Pour ne pas s'ennuyer dans la com-

(1) Il étoit réservé sans doute, au Chef auguste de l'Empire Germanique, & à ses illustres Alliés, de faire écrire cette Histoire, en protégeant, comme ils font, la Race humaine contre le Philosophisme, qui, dans sa férocité, ne dissimule plus que c'est en inondant la Terre du sang des Peuples qu'il se flatte de satisfaire la soif qu'il a du sang des Rois.

pagnie de son cœur , il faut savoir y appeller Dieu en troisieme”.

”Un Roi n'est bon qu'autant qu'il est juste”.

”Plus on craint de nous rappeler que nous sommes mortels , plus nous devrions nous le dire à nous-mêmes”.

”A voir la fidélité de la Providence à nous servir , on diroit qu'elle a besoin de nous ; & , à voir notre indifférence à la remercier , on diroit que nous pouvons nous passer d'Elle”.

”L'erreur du Vulgaire est de mesurer notre grandeur sur notre pouvoir ; la nôtre , bien plus grossiere , est de croire que le Vulgaire a raison”.

”Est-il à présumer que celui qui ne mit jamais l'ordre dans ses affaires domestiques , saura gérer celles de l'Etat” ?

”Une Personne sensée estime une Tête par ce qu'il y a dedans ; les Femmes frivoles par ce qu'il y a autour”.

”Pour se reconnoître à la mort , il faut du moins s'être connu pendant la vie”.

”La sagesse humaine nous apprend à

«cacher notre orgueil; la Religion seule le détruit».

«Quand on ne donne que pour Dieu, on ne craint point les Ingrats».

«La majesté de Dieu ne se manifeste que par des dons continuels, versés sur ses Créatures; la nôtre, pour lui ressembler, doit moins briller par le luxe de nos dépenses que par des bienfaits répandus sur les Peuples».

«De tous les préjugés qui outragent la Raison, il n'en est aucun qui décele plus de foiblesse & de barbarie que celui qui fomenté les duels».

«Que deux Ennemis prennent l'épée pour se disputer la vie, c'est l'effet naturel de la haine & de la brutalité; mais, que deux Amis, les cartes ou les dez en mains, se disputent leur fortune & la substance de leurs Enfans, c'est là une étrange manière d'être Amis».

«Dans la Parabole de l'Enfant-prodigé, nous trouvons l'Histoire de tous les hommes légers & vicieux : ils perdent toujours en bonheur réel ce qu'ils prétendent gagner en liberté imaginaire».

„Les Princes les plus humains envers leurs Peuples ont été, comme St. Louis, les plus sévères contre les Méchans „.

„Que l'on me couvre des haillons de cette pauvre Femme, & qu'on lui donne à elle mes habits & ma Suite, voilà que tous les hommages & les respects vont se tourner de son côté, & il ne tombera plus sur moi que des regards de pitié ou même de mépris. Seroit-il donc vrai que cette Femme ne fût plus elle, & qu'aussi je ne fusse plus moi „.

„De tous les amis que nous pouvons avoir, il n'en est pas de comparable à la bonne conscience „.

„Quand je fais qu'un Homme est de tous les plaisirs de la Cour & de la Ville, & que l'on m'affure, ensuite, qu'il est un grand Ministre, je voudrois savoir ce que pense le Peuple de ce phénomène que je ne comprends pas „.

„L'on nous vante beaucoup, dans ce Siecle, le progrès des lumieres; mais l'œil de la Religion ne découvre que le progrès des ténèbres „.

„De tous les genres de prodigalités, la plus blamable est celle du temps „.

„ Pour mépriser le Monde , il suffit d'écouter la raison ; mais , pour se mépriser soi-même , il faut écouter Dieu „

„ On s'inquiète beaucoup pour savoir comment on mourra ; mieux vaudroit porter son inquiétude sur la manière dont-on vit „

„ Tel est inconsolable , dans la seule crainte d'avoir déplû au Roi , qui vit tranquille , dans la certitude d'avoir déplû à Dieu „

„ Quand on est , comme nous , obligé de semer ses bonnes œuvres en public , on a tout à craindre que la Vanité ne les moissonne „

„ Un Livre n'a droit de m'occuper qu'autant qu'il parle à mon cœur , & qu'il lui dit de bonnes choses „

„ Celui qui ne veut placer dans sa Bibliothèque que ce que l'on voit paroître aujourd'hui de bons Livres , ne doit pas la faire bien grande „

„ Défigurées , comme le sont toutes les Femmes , par un rouge de même composition , qui a vu le visage de l'une a vu le visage de toutes „

„ Les erreurs de Religion , qui commencent par les Hommes , se propagent par les Femmes : c'est que , pour rendre une erreur vraisemblable , il faut quelque esprit ; & que , pour la soutenir , il ne faut que de l'entêtement „.

„ Il n'y a point d'Etre plus ridicule que la Femme Bel-Esprit , ni de plus méprisable que celle qui affiche l'irréligion „.

„ Les Femmes qui se picquent le plus de connoître ce qu'il leur est permis d'ignorer , sont celles qui songent le moins à s'instruire de ce qu'il est honteux de ne pas savoir.

„ Nous ne devons réfléchir sur les défauts des autres qu'autant qu'il faut pour nous en préserver nous-mêmes „.

„ Les Femmes les plus médisantes sont presque toujours celles qui offrent le plus matière à médifance. Elles indiquent les défauts d'autrui , de peur qu'on ne s'occupe des leurs „.

„ Pour vivre en paix dans la Société , il faut ouvrir les yeux sur les qualités qui nous plaisent , & les fermer sur les ridicules & les travers qui nous choquent „.

„ Si

„ Si l'on sent quelquefois , pendant la vie , qu'un Voile est préférable à une Couronne , on le sentira bien mieux encore à la mort , „

„ L'expérience ne suffit pas , il faut une foi vive & continuelle de l'Eternité pour nous guérir du fol espoir de nous établir heureux sur la Terre , „

„ Une Bonté disposée à accueillir toutes les recommandations , seroit plus près de l'injustice que la Dureté qui n'en écoute-roit aucune , „

„ Les Sujets qui nous sont le plus re-commandés sont d'ordinaire les moins re-commandables , „

„ A force de suivre les modes , on n'est plus choqué de leur ridicule. Un Etran-ger , qui ne connoissoit pas l'usage de notre poudre de toilette , n'avoit rien vu de plus singulier en France que la multitude de nos petits Vieillards qui , avant l'âge de dix ans , disoit-il , avoient déjà les cheveux tout blancs „

„ Le faste , qui choque par-tout , est révoltant dans un Homme d'Eglise (1) „

(1) Rien de plus révoltant , en effet , & l'on pourroit ajouter de plus coupable qu'un faste ali-

„La Femme savante fait rarement son Catéchisme„.

„Nous devons, par charité, accueillir ceux qui se convertissent; &, par prudence, nous confier à ceux qui n'ont pas besoin de conversion„.

„Tout Orgueil est un mensonge, & l'on ne ment que par foiblesse„.

menté par les aumônes des Fideles; & ce scandale, dont l'Eglise de France n'eût que trop souvent à gémir, n'est pas un de ceux, sans doute, qui ayent le moins pesé dans la balance de la Justice qui nous punit. La malédiction prononcée contre les Riches s'attache sur-tout à ceux qui le sont des Offrandes du Sanctuaire, & ils échappent difficilement à la tentation de jouir en Propriétaires, lorsqu'ils ne doivent qu'administrer en Economes. Les Ennemis de la Religion, on devoit bien s'y attendre, n'ont pas manqué de se prévaloir, contre ses Ministres, de plusieurs abus en ce genre, qui n'étoient que trop frappans; mais ils ont eu la mauvaise foi d'attribuer à tous les torts de quelques-uns, & à l'Eglise même des abus cent fois anathématisés par l'Eglise. L'Eglise a de sages loix sur la dispensation de son Patrimoine, comme sur le choix de ses Ministres. Le Siecle force les barrières du Sanctuaire, pour y pousser ses Enfans : le Siecle enfreint les loix de l'Eglise, pour enrichir ses Enfans; & le Siecle encore accuse l'Eglise des prévarications du Siecle. Ce faste de certains Bénéficiers qui paroïssoit révoltant à la Reine, le Dauphin son Fils l'avoit jugé dans sa sagesse, &, si ce grand Prince eût régné, il l'auroit fait disparoître, d'après les principes du Duc de Bourgogne son Aïeul, & en protégeant efficacement la Discipline de l'Eglise contre les prétentions de la Cupidité.

„La Raison ne va pas loin, lorsqu'elle veut devancer la Foi „.

De Siecle en Siecle, la Religion a été vengée par les mœurs seules de ceux qui la combattent „.

„L'Angleterre seroit encore Catholique, si un de ses Rois n'eût voulu satisfaire une passion criminelle & se venger d'un Pape „.

„J'entends souvent dire : qu'il faut mesurer les revenus des Evêques à leur Siege. Ne vaudroit-il pas mieux mesurer les Evêques aux Sieges qu'on leur destine, & les revenus de chaque Ecclesiastique à l'usage qu'il en fait ?

„Si les Courtisans sollicitoient les grâces du Ciel comme celles de la Cour, ils seroient de grands Saints „.

„Moïse, priant sur la Montagne Sainte, faisoit plus, pour les Israélites, que toute leur Armée combattant dans la plaine; & l'on calomnie, comme inutiles à l'Etat, ces saintes Ames qui ne cessent de prier dans la Retraite pour ses besoins & sa prospérité „.

„Celui qui ne veut jamais communier;

de peur de faire un sacrilege, est un Malade qui se laisse mourir de faim, de peur de s'empoisonner „.

„Le Courtisan nous crie : *Donnez-nous sùns compter*, & le Peuple : *comptez ce que nous vous donnons* „.

„Rien ne soulage un Cœur malade comme la conformité à la volonté d'un Dieu, dont les rigueurs ne sont que bonté „.

„Le respect humain, condamnable dans tous les Chrétiens, est une véritable Apostasie dans ceux qui sont établis pour commander ou pour instruire „.

„En Politique, comme en Morale, le chemin le plus court pour rendre les Hommes heureux, c'est de s'appliquer à les rendre vertueux „.

C'étoit ainsi que la Reine faisoit parler la Raison & la Religion, qu'elle savoit d'ailleurs si bien mettre en action dans toute sa conduite ; & , ce qu'on ne se laissoit point d'admirer, c'étoit dans toute la simplicité de sa modestie , naturellement & sans s'en appercevoir elle-

même, qu'elle découvroit ainsi aux autres ce fonds de sagesse & de bon esprit qui faisoit son caractère distinctif.

Fin du Livre troisieme.

V I E

D E

LA REINE DE FRANCE.

LIVRE QUATRIEME.

L'HISTOIRE offriroit peu de Sujets en qui l'on reconnût, à des traits plus marqués que ceux qui éclatent dans la Vie de la Reine de France, ce double privilege que l'Esprit Saint attribue à la Piété, d'influer également sur le bonheur de la vie présente & sur celui de la vie future ; & ce seroit bien vainement, sans doute, que nous demanderions à toute l'Ecole de la Philosophie mondaine, de nous produire un seul de ses Eleves qui, humainement parlant, dût à son éducation ce que l'Eleve de la Piété dut à la sienne. En effet, tout ce que la Fille de Stanislas fut dans le Monde, elle le fut par cette vertu ; & quelle Princesse y fut jamais plus grande, ou quelle Femme put se flatter de vivre avec plus de gloire dans la mé-

moire des Hommes? Sa piété naissante lui avoit inspiré la docilité qui prépare le succès de la bonne éducation : sa piété, dans un âge encore tendre, la rendit attentive à toutes les leçons qui devoient concourir à lui orner l'esprit & à lui former le cœur : sa piété, dans les jours de son adolescence, ne l'éleva pas seulement au-dessus des épreuves de l'adversité, elle lui apprit encore, dans la rigueur de son exil, loin de ses Proches & de sa Patrie, à se suffire à elle-même dans la compagnie d'un cœur pur, & à trouver le bonheur à l'ombre de la Retraite, toujours si honorable, & bien plus sûre pour la Vierge chrétienne que le Théâtre perfide de la dissipation. Ce fut par sa piété qu'elle fit de bonne heure les délices de sa Famille, le charme des Personnes qui l'approchoient, l'admiration même des Peuples parmi lesquels le malheur la fit voyager. Ainsi la Piété fonda son Elévation, &, par la réputation qu'elle lui acquit, lui mit sur la tête la Couronne de France.

Donnée en spectacle à la Terre, c'est encore en écoutant les conseils de la Piété qu'elle devient l'ornement du Trône, le modèle des Reines, & une seconde Providence pour tous les Malheureux d'un grand Empire. C'est sa piété qui lui con-

cilie la constante estime du Roi son Epoux, l'amour empressé de ses Sujets, l'attachement inviolable de ses Amis, la vénération de tous les Gens de bien. C'est sa piété qui l'environne de cette Famille si généralement vertueuse, sa consolation & sa gloire pendant sa vie, & qui suffiroit seule pour faire vivre son nom dans la Postérité. C'est sa piété qui lui ménage le calme d'une paix inaltérable, dans la soumission aux divers sacrifices, par lesquels le Ciel ne manque jamais d'éprouver la fidélité de ses Elus. C'est aussi la piété qui, après l'avoir portée au faite des Grandeurs & des Prospérités humaines, lui en découvre le vide & l'insuffisance, & lui apprend qu'il n'est, dans leur usage, de plaisir sans remords, que celui de les faire servir aux desseins & à la gloire du Dieu bon qui les dispense. C'est par sa piété, enfin, qu'elle termine glorieusement sa glorieuse carrière; & que, se survivant à elle-même, elle parle encore, après sa mort, ce langage imposant qui, pendant sa vie, remuoit tous les Cœurs, instruisoit la plus haute Vertu, touchoit l'Indifférence, & commandoit au Vice même les hommages motivés du respect (1).

(1) La Marquise de Pompadour écrivoit à Madame de Blagny. » La Reine passe son temps à

Mais, où la piété de la Reine, ce grand mobile de toutes ses actions vertueuses, se manifeste & se développe avec un nouvel intérêt, c'est dans l'exercice des devoirs qui sont, en quelque sorte, plus immédiatement de son Domaine; & l'on ne sera pas surpris qu'une Princesse, si universellement religieuse, le paroisse plus encore dans la pratique même des œuvres de la Piété chrétienne.

Ce que la Reine avoit le plus étudié, & ce qu'elle savoit le mieux, c'étoit sa Religion. Elle en connoissoit l'Histoire aussi bien que le Dogme & la Morale. Elle avoit comparé, dans sa jeunesse, les Promesses & les Figures de l'ancien Testament avec les grands événemens du Nouveau: elle en avoit saisi les merveilleux rapports; & ce qui avoit fait l'objet de sa première Instruction fut, toute sa vie, celui de son édification & la règle de ses actions. Frappée de l'évidence des motifs sur lesquels

» prier Dieu. C'est une Sainte. Les grandeurs &
 » les vanités de la Terre ne la touchent *plus*. Je
 » voudrois en pouvoir dire autant. Et, dans
 une autre Lettre à la Comtesse de Baschy: » La
 » Reine est, sans contredit, la Femme forte. Elle
 » souffre sa vieillesse, ses infirmités, ses chagrins
 » (*car elle en a*) avec un courage que j'admire
 » & qui m'étonne. Je vois, par son exemple, que
 » la vraie dévotion est bonne à quelque chose ».

est appuyée la Croyance catholique, elle voyoit dans l'Incrédulité un mystere d'aveuglement plus incompréhensible que tous les Mysteres de la Foi. Aussi ne s'accoutuma-t-elle jamais à entendre les Prédicateurs insister en Chaire sur l'exposition & les preuves de la Doctrine chrétienne.

„ N'est-il pas bien humiliant pour nous,
 „ disoit-elle, que les Prédicateurs d'aujourd'hui, au lieu de venir nous édifier, en nous rappelant les grandeurs de Dieu & la sainteté des engagements qui nous attachent à lui, se croient obligés de nous catéchiser comme des Enfans, ou de nous convaincre comme des Payens „ ?

De toutes les preuves qui démontrent la divinité de la Religion de Jésus-Christ, celle qui paroïssoit la toucher davantage étoit la sagesse de sa Morale. On lui entendit souvent dire que, s'il falloit être insensé pour refuser de croire des millions de Témoins irréprochables, qui se sont fait égorger pour attester ce qu'ils ont vu, ce n'étoit pas moins outrager la raison que de ne pas regarder, comme venant du Ciel, une Religion qui offre à la Terre une Morale si pure, & si utile aux hommes qui la suivent.

D'autant plus soumise dans sa Foi qu'elle en étoit mieux instruite, elle ne cherchoit

point à lever le voile dont il a plu à la divine Sagesse d'envelopper ses Mysteres. „Où Dieu a parlé, disoit-elle, examiner est un sacrilege, douter est une apostasie„. A son arrivée en France, ce fut quelquefois une de ses peines, que certaines Femmes superficielles ou de mauvaise foi, attachées à son Service, affectassent de raisonner sur la Religion, & voulussent pénétrer ce qu'il nous suffit d'adorer. Elle se crut même, en plus d'une occasion, obligée de les rappeler à la modestie qui convient à leur Sexe, par ces leçons fortes que St. Paul veut que l'on donne à l'Ignorance présomptueuse. Aux unes elle disoit : „Croyons ce que croit l'Eglise, & disons notre Chapelet„. A celle-ci : „On ne cherche, d'ordinaire, dans les vaines disputes sur le Dogme, que de vains prétextes pour se dispenser de la Morale„; aux autres : „On ne peut se défendre d'un sentiment de pitié pour des Femmes qui s'érigent en Théologiens, & qui décelent dans toute leur conduite, le besoin qu'elles auroient d'étudier le Catéchisme„.

Une de ses Dames-du Palais se permettoit, en sa présence, des réflexions peu respectueuses sur un Mandement de l'Archevêque de Paris : „Quand on est en

„ humeur de plaisanter, dit la Reine, on
„ doit prendre d'autres Textes que des
„ sujets de Religion,,. La Dame assura
qu'elle parloit selon sa pensée. „ Oh ! si
„ cela est, Madame, reprit la Reine, je
„ vous parlerai de même, & je vous di-
„ rai : qu'il faut que vous soyez bien pré-
„ somptueuse, pour vous croire plus éclai-
„ rée en matiere de Religion que votre
„ premier Pasteur, & que vous nous ju-
„ giez, en même temps, bien imbécilles,
„ si vous vous flattez que nous allons pré-
„ férer votre jugement au sien,,. Une
autre Dame, en qui la Reine blâmoit des
sentimens qui respiroient la désobéissance
à l'Eglise, lui répondoit d'un ton senten-
tieux : „ La Foi, Madame, est un don
„ de Dieu. -- Je le fais fort bien, lui dit
„ la Princesse ; &, ce qui me fait trembler
„ pour vous, c'est que ce don n'est que
„ pour les Humbles,,.

Quoique ces leçons énergiques & pleines
de sagesse ne fussent jamais venues qu'à la
suite d'autres avis inutilement donnés, il
est aisé d'imaginer qu'elles n'en plaisoient
pas d'avantage aux Personnes qui se les atti-
roient ; & quelques-unes en prenoient oc-
casion d'accuser la Reine de hauteur. Mais
une Princesse, dont tous les Français cé-
lébroient à l'envi la douceur & la popu-

l'arité, & qui savoit si généreusement pardonner une injure, pouvoit bien se permettre, sans doute, de venger, dans son domestique, les droits outragés de la Religion; & elle ne se trompoit pas, lorsqu'elle croyoit, en le faisant, acquitter un devoir de son Rang & une dette de sa Foi. Cette fermeté d'ailleurs, à protéger les vrais principes du haut du Trône, est bien justifiée par toutes les tentatives que se permirent les Méchans pour les lui faire abjurer. Étrange perversité des Cours! La Foi la plus sincère n'y est pas moins exposée que les mœurs les plus pures. Le même manège qu'employa le Vice pour triompher de la vertu de Louis XV, l'Erreur l'avoit mis en œuvre auparavant, pour corrompre la Foi de son Epouse.

A l'époque où la Reine arriva en France, le Jansénisme qui, depuis la mort de Louis-le Grand, avoit été plus ou moins ménagé, suivant l'esprit dominant dans le Conseil du jeune Roi, avoit fait des Prosélytes à la Cour comme à la Ville, & comptoit des Patrons dans toutes les classes de la Société. Fort de l'amour du François pour la nouveauté, des manœuvres de Port-Royal & sur-tout de la faveur des Tribunaux, le Parti ne mettoit plus de bornes à ses prétentions, & préparoit dès-lors ces luttes

scandaleuses, qui compromirent si étrangement depuis l'Autorité monarchique, réduite à composer avec la Magistrature en faveur du Sacerdoce opprimé. Bientôt, le zèle des Novateurs, enflammé par le succès, s'éleva jusqu'au délire, & enfanta ces étranges Prodiges appelés *Convulsions*. Nul Adeptes alors qui ne pût devenir, à volonté, le sujet ou le Ministre de quelque Œuvre miraculeuse; & c'étoit un ton, parmi certaines Dames de la première qualité, d'aller s'édifier de la manipulation des *Secours* & des *Convulsions*, à-peu-près comme elles alloient, il y a peu de temps, souper avec les Ombres des Morts chez Cagliostro, ou se faire inoculer un merveilleux sommeil dans les bacquets de Mesmer (1).

Cependant, gagner la nouvelle Reine, & par elle, placer le Jansénisme sur le Trône, eut été un beau triomphe pour le Parti; & il osa le tenter. Il eut même assez de crédit

(1) Etrange effet, & châtement bien humiliant de l'aveuglement d'un Peuple, qui prétend substituer au flambeau de la Révélation & à la Foi de l'Eglise, la vanité de ses pensées! C'est dans le temps même qu'il ose s'établir Juge de la Parole immuable d'un Dieu, & qu'au Tribunal de son orgueilleuse raison, l'Evangile est incroyable, qu'on le voit afficher la stupide crédulité des Siècles les plus barbares, pour les Paradoxes insensés & tous les prestiges des Fourbes.

pour le faire par des moyens dont il pouvoit se promettre le succès. Il étoit parvenu à faire placer dans la Maison de la Princesse, & jusqu'auprès de sa Personne, des Apôtres de la nouvelle Doctrine. La Bibliothèque même, destinée à son usage, avoit été garnie des Ouvrages les plus séduisans, composés dans le sens de l'Erreur ou pour sa défense. Peu en garde contre ce dernier piège, qu'elle étoit fort éloignée de soupçonner dans sa Maison, la Reine eut pu y donner, si elle n'eût été guidée par son bon esprit, qui l'avertit du poison, & suffit seul pour la sauver du danger. Elle avoit essayé de lire plusieurs de ces Livres, qui traitoient des devoirs de la Piété chrétienne, sans pouvoir achever la lecture d'aucun. » Je les
 » laissai, disoit-elle depuis, par la raison
 » qu'au lieu de m'édifier ils jettoient dans
 » mon cœur la sécheresse & l'inquiétude ». Dès qu'on les lui eut fait mieux connoître encore, elle en purgea aussi-tôt sa Bibliothèque, & les jeta au feu, en bénissant la Providence, qui lui découvroit un écueil où pouvoit échouer sa Foi. Cette justice, que s'empressa de faire la Reine, de Productions qui ne pouvoient servir qu'à entretenir ou propager l'Erreur, lui offrit l'occasion de connoître une de ses Femmes qui en faisoit profession ouverte. Scandaliz-

sée d'un mépris si prononcé pour des Livres, l'objet de son respect, la zélée Janséniste osa prendre ouvertement leur défense, en faisant l'énumération des saints Personnages de la Secte qui se nourrissoient de leur lecture, & en faisoient le sujet habituel de leurs méditations. » Il est donc bien vrai, lui dit alors la Reine, que vous êtes Janséniste? -- Oui, Madame, par la grace de Dieu, répond cette Femme, je le suis, je fais gloire de l'être, & je pense même que Sa Majesté a trop d'esprit pour ne l'être pas aussi. La Reine se mit à rire, lui donnant à entendre qu'elle ne devoit pas juger de l'esprit des autres par le sien, & l'assurant, bien positivement, qu'elle ne partageroit jamais la gloire dont elle-même se flattoit. La Princesse, ne négligea rien pour rappeler cette Ame égarée à la soumission que les Fideles doivent à l'Eglise; mais, après d'inutiles tentatives, elle se vit obligée de la congédier, ne pouvant même l'empêcher de dogmatiser.

Cependant, comme si le Ciel, protecteur de la Foi des Enfans de St. Louis, eût voulu fixer plus particulièrement encore la défiance de la Reine sur la malignité d'une Hérésie attentive à tous les moyens de la séduire, il permit qu'un événement cruellement douloureux pour son cœur,

vint augmenter l'horreur qu'elle en avoit déjà conçue. La singularité du fait nous auroit porté à le révoquer en doute, s'il ne nous fût parvenu de première source; & nous nous garderions bien de le rapporter, si nous n'étions assurés de n'être pas contredits par les Personnes qui ont eu quelques relations de confiance avec la Reine ou avec la Famille Royale. Après ces manœuvres inutiles, dont nous venons de parler, pour surprendre la piété de la Princesse, les plus ardens Promoteurs du Parti janséniste regrettoient toujours qu'une si précieuse Conquête leur eût échappée, & ne pouvoient se défendre de la convoiter encore. En 1733, le Duc d'Anjou, Fils de la Reine, jeune Prince alors dans sa troisième année, se trouvant, non pas malade mais incommodé, ils imaginèrent que le moment étoit venu où il falloit enfin triompher de l'incrédulité de la Mere, par un prodige opéré en faveur du Fils. Pleins de confiance en la vertu du Diacre Paris (1), ils regardent le succès comme infaillible: ils s'adressent à une des Femmes qui sert

(1) Ceux qui ont quelques notions des extravagances Jansénistes, savent que le premier & le plus grand Saint du Parti étoit un certain Diacre Paris, qui, par humilité, se mettoit au-dessus de l'Eglise universelle, & se dispensoit lui-même du Précepte de la Communion pascalle.

le jeune Prince, la gagnent, & lui proposent, comme chose qui ne peut souffrir de difficulté, d'opérer la guérison subite de son auguste Malade. Cette Femme y consent : elle en met une seconde dans le secret de la bonne œuvre, &, toutes deux de concert, elles subornent deux Gardes-du Corps, qui doivent favoriser l'entrée de l'Appartement du Duc d'Anjou à l'Argent miraculeux de sa future guérison. Alors un Sujet initié aux mystères des Convulsionnaires est introduit secrètement, qui remet aux Gardes-Malade une provision de terre extraite du tombeau de Pâris, avec la recette pour en faire usage jusqu'à parfaite guérison. Point de retard : on s'empresse d'administrer à l'Enfant une première & une seconde pilule, qui n'opèrent pas sensiblement. On double la dose ; l'incommodité aussi-tôt prend un caractère de maladie. On continue le régime, la maladie empire. Le Malade pleure, s'agite, éprouve des mouvemens convulsifs. Ces accidens inquiètent peu ceux qui les provoquent : ils s'en félicitent, au contraire : c'est, sans doute, que le spécifique opère & que le Miracle commence. Toutes les boissons & les potions que l'on présente à l'Enfant sont assaisonnées de terre, & l'on a grand soin qu'il épuise la coupe jusqu'à la lie. Cepen-

dant tous les remèdes qu'on peut lui administrer restent sans effets ; & , en peu de jours , il est réduit à l'agonie. N'importe : en cet état encore , le Fanatisme ne cesse de lui ingérer de la terre , jusqu'à ce qu'il en soit étouffé. Le lendemain de la mort du Prince , tous les Gens de l'art , qui ont suivi sa maladie , s'assemblent , empressés d'en découvrir la cause interne qui a échappé à toutes leurs observations. On fait l'ouverture du corps : les signes apparens indiquent bientôt que le siège du mal étoit dans les intestins. Et en effet on les trouve remplis de terre. Les Médecins le voyent , se regardent dans l'étonnement , & ne savent pas s'ils doivent en croire à leurs yeux. Vaincus par l'évidence , néanmoins , ils cherchent à expliquer le phénomène. Il n'y avoit pas de terre dans la chambre du Malade : on ne l'avoit pas conduit dans le Parc , où il auroit pu en trouver ; & , y eût-il été conduit , il ne pouvoit pas y être seul ; & , enfin , eût-il eu sous la main de la terre à discrétion , resteroit encore à expliquer comment il auroit pu violenter la nature , jusqu'à en prendre en quantité suffisante pour s'étouffer. Le résultat de ces considérations est qu'il faut faire subir un Interrogatoire aux Femmes qui servoient le jeune Prince. On les mande , on les

presse, on les intimide : enfin le mystère janséniste se découvre ; & la Reine a la douleur d'apprendre que son Fils est mort, pour n'avoir pu digérer la terre du Cimetière de St. Médard. Les Femmes & les deux Gardes-du-Corps qui avoient coopéré à ce pieux assassinat furent chassés de la Cour, mais on ne chercha point à découvrir d'autres Coupables ; & la Reine, étouffant par la Religion le cri de la Nature, conjura le Seigneur d'accepter la mort de son Fils comme un Sacrifice d'expiation pour tous les outrages faits par l'Hérésie à la Raison & à son Auteur. La pieuse Princesse eut, en effet, la consolation de voir les manœuvres convulsionnaires dévoilées, & le Jansénisme, ensuite, expirant dans le mépris.

Rebutés par tant de tentatives, qui n'avoient tourné qu'à leur confusion, les Patrons & les Chefs de l'Erreur renoncèrent enfin au coupable espoir de trouver leur Complice dans leur Souveraine. Mais, à peine la Reine avoit elle échappé à ce piège, que ces Courtisans pervers, qui ne peuvent se flatter de gouverner leurs Maîtres qu'en les égarant, lui en tendirent un nouveau, non moins à redouter pour sa Foi. Certaines Gens qui l'approchoient, & qu'elle eut crus incapables de vouloir protéger

L'Impiété, ne cessoient de lui vanter quelques-uns des Coryphées de la Philosophie moderne, comme des hommes extraordinairement nés pour la gloire de la Nation & le bonheur de l'Humanité, comme des Génies du premier ordre, dont il est glorieux aux Princes de favoriser les sublimes élans. On s'empressa sur-tout de lui peindre Voltaire, qu'elle ne connoissoit pas, sous des traits si étrangers à l'Original, qu'elle se détermina à lui faire une pension sur sa Cassette, persuadée qu'elle étoit, d'après plusieurs témoignages concertés pour la tromper, qu'en la personne de l'Homme de Lettres elle récompensoit le vrai Mérite & les Talens utiles. Cependant, une Reine de France, & une Reine déjà connue par tant de vertus, devenue la Protectrice de Voltaire...! Cette idée présentoit un contraste frappant, & ouvrit, pour un instant, un vaste champ aux Discoureurs. Déjà le faux Zele crioit au scandale. La Charité, plus prudente, pensoit qu'une Reine peut être surprise, & attendoit pour porter son jugement. Bientôt, en effet, la Princesse, informée des dispositions du Sujet, & du criminel abus qu'il ne cessoit de faire de ses talens, eut le courage d'avouer qu'elle avoit été trompée. Elle l'avoua sans détour, & à la face de la Nation entière, en suppri-

mant la pension qu'elle payoit au Poëte, & en lui faisant défendre de paroître en sa présence.

Ainsi, cette erreur matérielle ne produisit d'autre effet sur un Cœur droit & vertueux que de le rendre plus attentif sur les manœuvres d'une Secte qui, dès son berceau, joignant l'artifice à l'audace, eut voulu s'autoriser d'un Nom révééré, & faire circuler ses poisons sous le manteau même de l'Autorité. Depuis ce temps-là, une circonstance particulière avoit porté la Reine à accorder sa protection à un Sujet, qui s'en montra, dans la suite, aussi peu digne que Voltaire. En considération des services d'Helvétius, son Médecin, homme de bien & habile dans son art, elle avoit pourvu son Fils d'une Charge de Maître-d'Hôtel dans sa Maison. Pour prix de ce bienfait, le jeune Eleve du Philosophisme s'appliquoit à corrompre la Cour de la Reine, en y répandant parmi ses Sociétés, les sentimens qu'il développa depuis dans son Livre de l'*Esprit*. Informée de ces menées criminelles, la Reine lui fit ordonner aussitôt de quitter son Service; & se rappella, en disgraciant le Fils, un propos que lui avoit tenu le Pere long-temps auparavant. Comme la Princesse lui disoit des choses honnêtes sur les espérances que lui donnoit

le Jeune homme : „ J'ignore, Madame, „ répondit le Médecin, ce qu'il deviendra „ un jour : je fais seulement qu'il lit nos „ Philosophes, & je tremble „.

Ce fut la Reine qui, la première en France, dénonça l'Encyclopédie à la Religion ; & quarante ans d'examen n'ont pas infirmé son jugement. Lorsqu'on vint lui présenter le premier Volume de cette monstrueuse Compilation, prônée d'avance, par les cent bouches de la Renommée, comme la grande Merveille du Monde littéraire, elle tomba, à l'ouverture du Livre, sur l'article *Ange*, qui ne la prévint pas favorablement : elle jeta un coup-d'œil sur quelques autres, où elle vit les Dogmes immuables de la Religion assimilés aux inventions de l'Erreur, ou classés parmi les Opinions humaines. Refermant alors le Livre, pour ne plus jamais l'ouvrir : „ Voilà du mauvais, dit-elle, & du très-mauvais : c'est ce que j'avois toujours „ craint „.

On parloit un jour, en sa présence, d'un Ouvrage qui faisoit une sorte de fortune, quoiqu'il n'eût guere que le mérite d'être impudemment impie. „ Croiriez-vous, „ Maman, lui dit le Dauphin, que l'Auteur „ fait profession ouverte de ne pas croire „ un mot de l'Ecriture-Sainte? -- Il a beau

„le dire , répondit la Reine, son incrédu-
„lité n'est pas aussi universelle qu'il le pré-
„tend ; & je parierois bien qu'il a compté
„très-fermement, pour le débit d'un pa-
„reil Ouvrage , sur la Maxime de l'Ecri-
„ture : *La Classe des Insensés est innom-
brable* „.

Quoique le danger de la séduction eut été peu à craindre pour une Vertu aussi bien affermie que l'étoit celle de la Princesse, elle ne se seroit pas permis de lire une seule page d'un Ouvrage qui eut offensé le moins du monde la Religion ou les bonnes mœurs ; & il lui suffisoit de savoir , par des rapports étrangers , qu'un Livre fût contraire aux bons principes, pour n'être pas même tentée de la curiosité de l'ouvrir. Cette disposition, au reste, lui paroissoit si essentielle qu'elle ne pouvoit comprendre comment certaines Personnes, qui se flattent de régularité, ne se font pas scrupule de ces sortes de lectures. Un jour qu'elle avoit auprès d'elle deux ou trois de ses Dames-du Palais, la conversation tomba sur un Livre qui respiroit l'impiété, & que venoit de publier un Homme fort connu à la Cour. Comme ces Dames parloient très-pertinemment des erreurs qu'il renfermoit, la Reine leur marqua le plus grand étonnement de les en voir si bien instruites. Elles

avouerent,

avouerent , alors , qu'elles avoient été bien-
 aises de juger par elles-mêmes si l'Ouvrage
 étoit aussi mauvais qu'on le disoit. » Pour
 moi , reprit la Reine , je me ferois un
 crime de lire un Livre qui outrageroit
 mon Pere ; & , à plus forte raison , celui
 que je saurois être injurieux à mon Dieu ».
 Quelqu'un lisoit , dans une Société , un Traité
 dans lequel est réduite en art la passion qui
 a le moins besoin de ce secours pour être
 dangereuse : on annonce la Reine : » Ca-
 chons ce Livre , s'écrie le Lecteur , car il
 est de ceux que Sa Majesté n'aime point ».
 -- Cela est très-vrai , répondit la Reine ,
 en jettant les yeux sur le titre : je déteste ,
 & il me semble que tout Chrétien doit
 avoir en horreur l'*Art de séduire* » . Une
 autrefois , qu'elle se trouvoit chez la Du-
 chesse de Luynes , sa Dame-d'honneur , elle
 vit un Livre sur sa cheminée , très-mauvais
 Ouvrage , attribué à une Dame de grand
 nom. Elle le prend , le jette au feu , en
 disant : » Vous pensez sûrement comme
 moi , Madame : voilà le cas que nous de-
 vons faire de pareilles Productions » .

C'est ainsi que la Foi de cette Princesse ,
 toujours aussi vive qu'elle étoit pure , fai-
 soit tout à la fois , la regle de sa conduite
 & celle de son zele pour l'instruction des
 autres. Elle s'appliquoit , comme Maîtresse ,

à bannir jusqu'aux moindres scandales de sa Maison; & elle eut voulu, comme Reine, n'en laisser subsister aucun dans l'étendue du Royaume. Mais, comptant toujours plus, pour l'avancement de l'Œuvre de Dieu, sur Dieu lui-même que sur tous les moyens de la Puissance humaine, c'étoit moins encore par ses soins & son crédit, qu'elle s'efforçoit de servir la Religion, que par la ferveur de ses Prières. Les besoins de l'Eglise & la sanctification des Ames étoient de continuels objets de sa sollicitude; & tous nos Mémoires nous la représentent comme une autre Esther, qui se croit spécialement chargée de négocier le Salut de son Peuple. Elle le demandoit par ses prières, elle le demandoit par des prières étrangères; associant à ce pieux office de sa charité, toutes les Personnes vertueuses avec lesquelles elle étoit en correspondance. Chacune des Lettres qu'elle leur écrivoit est un témoignage du zèle religieux qui l'animoit. Voici ce que je lis dans plusieurs: „Demandez à Dieu „que nos infidélités ne nous privent pas „des graces qu'il nous destinoit. -- Priez „bien le bon Dieu pour notre sainte Religion. -- Priez pour la conversion des „Pêcheurs, & demandez au Seigneur qu'il „leur-fasse la grace de revenir à lui. --

„Priez pour l'Eglise, & pour que Dieu
 „ne se retire pas de nous. -- Demandez à St.
 „Louis qu'il prie pour ses Enfans, & pour
 „le Royaume qu'il a gouverné „.

Rien de ce qui tenoit à la Religion ne paroissoit indifférent à la Reine; & tout ce qui pouvoit contribuer à la gloire de Dieu ou à l'édification publique la touchoit vivement. Lorsqu'on fit la consécration de la nouvelle Eglise de Choisy, elle y assista avec le Roi; & la piété qu'elle porta dans cette Cérémonie frappa les Assistans plus que la Cérémonie même. Dans l'après-midi de cette journée, étant entrée dans un des pavillons du Parc, elle y passa une heure en prières; &, en sortant, elle dit à une des Dames de sa Suite, qui l'avoit surprise essuyant ses larmes :
 „C'est la joie, Madame, qui les fait cou-
 „ler : je bénis le Seigneur, en considérant
 „qu'au milieu de ces jours d'impiété on
 „élève encore quelques Autels à sa
 „gloire „.

C'étoit le zèle le plus charitable qui attendrissoit la Reine sur le sort des Malheureux; c'étoit sa Religion qui déterminoit & consacroit ses bienfaits multipliés; &, la fin ultérieure de ses immenses charités étoit toujours la gloire de Dieu, & le desir de rapprocher de lui, ceux

que la misère & le désespoir auroient pu en éloigner. Elle étoit dans l'usage d'accompagner toutes ses aumônes manuelles de quelques mots d'instruction. Souvent on lui entendoit dire aux Pauvres : „ Occupez-vous de votre salut , mes Enfans : „ -- Prenez garde de ne pas perdre le mérite de vos souffrances. -- En songeant „ aux besoins de votre corps, n'oubliez „ pas ceux de votre ame „.

Généreuse & libérale dans toutes les occasions , la Reine ne l'étoit jamais avec plus de joie que lorsque les demandes qu'on lui faisoit tendoient plus directement à procurer le bien de la Religion & la sanctification des Ames. Elle contribuoit à l'entretien d'une infinité de pauvres Eglises : elle leur fournissoit des Ornaments, des Tableaux , des vases sacrés. „ Il vaut „ mieux, disoit-elle , pour l'édification des „ Peuples, pourvoir à la décence de vingt „ pauvres Eglises que d'ajouter un don „ fastueux au riche Trésor d'une Cathédrale „. Une des bonnes œuvres qu'elle répétoit souvent , & toujours avec une nouvelle satisfaction , c'étoit d'ouvrir l'azyle du Cloître à de jeunes Personnes qui ne pouvoient offrir que leur vertu pour dot. Ce que la Renommée publioit au loin de sa charité à cet égard lui attiroit des sol-

licitations, du fond de nos Provinces, en faveur de différens Sujets, qui désiroient d'entrer en Religion. Il arriva même, plus d'une fois, que de jeunes Personnes, ne prenant conseil que des pieux mouvemens de leur zele, lui écrivirent directement, pour lui exposer, avec leur desir de retraite, l'obstacle qu'y mettoit la modicité de leur fortune; & la Reine, sans voir d'indiscrétion dans cette démarche, la regardoit comme une demi-preuve de vocation. Elle faisoit prendre des informations sur les Lieux; &, si elles se trouvoient favorables aux Sujets, elle se chargeoit de payer leur dot (1).

Désirant de procurer des moyens de salut à la Classe du Peuple la plus négligente à les rechercher; pendant l'hyver, & au temps de la cessation des travaux, la Princesse faisoit passer par les mains de plusieurs Ecclésiastiques zélés, des aumô-

(1) Quels eussent donc été les sentimens de cette religieuse Princesse : quelle eut été l'amertume de sa douleur, si éclairée seulement sur une partie des malheurs qui nous menaçoient, elle eût pu prévoir que le temps n'étoit pas éloigné où ces Sanctuaires vénérables, azyles de l'Innocence & des Vertus sublimes, seroient fermés parmi nous aux plus vifs empressemens pour la perfection chrétienne!

nes qu'ils devoient distribuer à de pauvres Ouvriers, à la suite d'Instructions & de Retraites publiques qui se faisoient en leur faveur. „ Ce sera peut-être l'aumône „ qui les attirera d'abord, disoit-elle ; mais „ la grace attachée à la Parole de Dieu „ fera le reste „. Elle donnoit aussi, pendant la même Saison, tant aux Sœurs-de la Charité qu'à d'autres Personnes vertueuses , à portée de connoître les besoins des Pauvres dans Versailles, des sommes considérables , pour être employées à garantir la Vertu des écueils de la misere. Ce genre de charité étoit sur-tout d'un très-grand prix à ses yeux , depuis qu'une Religieuse, aussi célèbre par sa pénitence qu'elle l'avoit été par ses écarts, lui avoit raconté comment l'Indigence l'avoit précipitée dans l'abîme d'où la divine Miséricorde l'avoit retirée (1).

(1) La Demoiselle Gauthier, dont la première partie de la vie a été aussi scandaleuse que la seconde fut édifiante, perdit son pere à l'âge de dix-sept ans. Se trouvant alors sans fortune ; & les Personnes qui auroient dû pourvoir à sa subsistance ayant refusé de le faire, elle entra au Théâtre, non sans quelque répugnance ; mais elle s'y accoutuma d'autant plus facilement qu'elle y acquit, en peu de temps, la plus grande célébrité. Envain alors une Parente vertueuse s'efforçoit-elle de la rappeler à un genre de vie plus analogue à l'éducation qu'elle a reçue, elle se rit de ses remontrances. Fêtée des Grands, pensionnée

La Reine contribuoit encore, avec une libéralité vraiment royale, à l'instruction

des Princes, yvre de l'encens de la Multitude, elle vit dans les plaisirs & l'opulence : elle plaît à ce Monde enchanteur & ce Monde lui plaît, cela lui suffit. » Avant de songer au Paradis futur, » dont lui parle sa Cousine, elle veut, dit-elle, » jouir du Paradis actuel où elle se trouve si bien; » &, si jamais elle se convertit, ce ne sera pas » du moins avant quarante-cinq ans ». Cependant elle n'en a pas encore trente lorsque la Grace parle à son cœur, & lui fait éprouver des inquiétudes. Elle va entendre une Messe, ses inquiétudes augmentent; elle fait dire une Messe, elle est encore plus tourmentée; elle prend la résolution d'entendre tous les jours la Messe, le remords alors la suit par-tout. Fidelle néanmoins à une pratique si peu connue dans son état, elle se rend exactement tous les matins à l'Eglise, & le soir on la voit au Théâtre. Les Gens de sa Profession la raillent sur sa dévotion; elle sent qu'ils ont raison, & qu'on ne peut servir deux Maîtres. Sur le point de se décider, elle éprouve les plus rudes combats. Enfin la Grace triomphe; sa résolution est prise, elle rompt brusquement toutes ses Liaisons, & laisse Paris dans l'étonnement de sa retraite. Un Seigneur, sur ces entrefaites, vient lui offrir, si elle veut passer sa vie dans une de ses Terres, de la lui donner en bonnes formes : elle échappe encore à ce nouveau piège; & enfin, la Providence la conduit chez les Carmélites de Lyon, où elle édifie par toutes les vertus d'une fervente Religieuse. La Reine, ayant rendu un service à un de ses Neveux, elle l'en fit remercier. C'est par-là que commença la pieuse correspondance qui s'établit depuis entre la Princesse & la Carmélite, & que celle-ci eut occasion de faire connoître à la Reine les particularités que nous venons de rapporter. La veille même de sa mort, pressée du double desir de marquer sa reconnaissance à la Reine & de se recommander à ses

chrétienne des Enfans des Pauvres, errans dans la Capitale sous le nom de *Savoyards*, secondée dans cette bonne œuvre par le zele intelligent de l'Abbé de Pontbriant. Par le même principe de Religion & de charité, elle aliéna, de concert avec le Roi son Pere, tous ses biens patrimoniaux, pour en fonder une Société de Missionnaires qui, sous la protection des Rois de Pologne, doivent se dévouer à la sanctification des Ames & au soulagement des Misérables, dans deux Provinces de ce Royaume (1).

prieres, cette Religieuse pria celle de ses Compagnes qui passoit la nuit auprès d'elle de lui servir de Secrétaire; &, comme si elle eut voulu expier l'abus d'un langage qu'elle avoit autrefois profané, elle lui dicta, pour la Princesse, une Lettre en Vers, qui finit par ceux-ci :

O Reine, Ame céleste & le charme du Monde !
Si sur moi tes regards daignerent s'abaisser,
J'implore, en expirant, ta pitié profonde :
Demande mon bonheur, le Ciel va t'exaucer.

(1) Les Missions, celles sur-tout qui étoient dirigées par les Jésuites, ont, dans tous les temps, opéré des prodiges d'édification dans l'Eglise de France. Bossuet & Fénelon en sentoient vivement l'importance, & l'ont fait sentir au Conseil de Louis-le Grand. Le St. Evêque d'Amiens & nos plus grands Evêques les regardoient comme un des plus surs moyens d'éclairer & de changer les Cœurs. Nous avons vu le Roi Stanislas fonder des Missions en Lorraine, du fruit de ses économies, & la Reine de France faire le sacrifice de ses biens patrimoniaux, pour une Fondation sembla-

Un autre moyen de faire l'aumône spirituelle, qu'employoit souvent la Reine, c'étoit de répandre des Livres de Piété, qu'elle appelloit ses petits Missionnaires. Elle faisoit faire à ses fraix des éditions des meilleurs Ouvrages en ce genre : elle en confioit la distribution à des Curés & à des Religieux, qui les donnoient, suivant son intention, aux Pauvres qui n'avoient pas le moyen de les acheter, & quelquefois encore aux Riches qui n'en avoient pas la volonté.

Mais, où paroissoit, sous le point de vue le plus touchant, le zele de cette pieuse Princesse pour le salut des Âmes, c'étoit dans sa tendre compassion pour les Malades. L'empressement avec lequel on la vit, en une infinité d'occasions, les visiter & les consoler, les exhorter à la ré-

ble en faveur de la Pologne. D'après des Autorités si respectables, n'avons-nous pas droit de conclure que, lorsqu'il plaira à la Providence de nous reporter sur les tristes ruines de notre Patrie, une des voies les plus efficaces & les plus douces pour y relever l'Autel & le Trône, seroit qu'on employât une partie du Patrimoine du Sanctuaire à doter, dans chaque Diocèse, une Société de Missionnaires, qui, à la voix des premiers Pasteurs, se porteroient dans les Villes & les Campagnes où seroient les plus grands besoins, & iroient, conduits par la Charité, rappeler à un Peuple égaré ce qu'il doit à son Dieu & à son Roi.

signation & les préparer à une mort chrétienne, suffiroit seul pour attester l'héroïsme de sa Vertu. En quelque Endroit qu'elle se trouvât, ceux qu'elle voyoit dans la souffrance avoient des droits privilégiés à ses soins. Au sein de sa Famille, elle paroïssoit oublier ses autres Enfans, pour s'occuper de Celui qui étoit malade. Si elle entroit dans une Communauté religieuse, elle se portoit d'abord à l'Infirmerie : elle demandoit à celles qui l'habitoient, ce qu'elle pourroit faire pour leur soulagement ? elle goûtoit les alimens qu'on leur donnoit ; &, quelquefois, elle leur en faisoit apporter du Château de plus convenables à leur état. Si, pendant ces visites, elle s'appercevoit que les Malades eussent quelque besoin, elle s'empressoit d'y pourvoir & de les servir. On la vit s'abaisser, dans sa profonde humilité, jusqu'à aider elle-même une Malade à mettre sa chaussure.

Ses Médecins devenoient les Médecins de toutes les Personnes qu'elle connoissoit, & qui avoient avec elle quelque correspondance. Elles avoient le droit, & quelquefois l'ordre, de lui adresser, du fond des Provinces, le tableau de leurs maladies ou de celles de leurs Amis, d'après lequel elle prenoit elle même l'avis de ses

Médecins. Je lis, dans une de ses Lettres :
 „ Il faut me faire passer au plutôt, par
 „ votre Chirurgien, l'état bien exact de sa
 „ plaie, afin que je puisse faire consulter
 „ ici „.

Ce n'étoit pas seulement sans marquer de répugnance, c'étoit avec tout l'empressement du zèle & l'extérieur de la satisfaction, que la Reine entroit dans ces Maisons de charité, où sont rassemblées toutes les infirmités humaines, & où la Mort, sous mille formes hydeuses, parle à tous les sens le langage de la tristesse.
 „ C'est ici, disoit-elle, à un Seigneur de
 „ sa Cour, qu'il est bon de venir, pour
 „ apprendre à nous connoître „. Un jour qu'elle visitoit une des salles de l'Hôtel-Dieu de Compiègne, elle s'arrêta, à la vue d'un Tableau qui représente St. Louis, pansant lui-même l'ulcère d'un Pauvre, qui, dans l'instant, se trouve miraculeusement guéri. La Supérieure, qui l'accompagnait, lui raconta plusieurs traits de la charité de ce Saint Roi, Fondateur de la Maison, dans laquelle il aida lui-même à transporter les premiers Malades qui y furent recueillis. La Princesse, attendrie au récit qu'on lui faisoit, s'écria : „ Voilà ce
 „ que l'amour de Dieu faisoit faire aux
 „ Saints pour l'amour des Hommes; mais,

„ nous, que faisons-nous pour les Membres
„ souffrans de Jésus - Christ „ ? Puis , en
fixant l'Image de St. Louis, elle lui re-
commanda le Royaume qu'il avoit autre-
fois gouverné, comme un Malade digne
de toute sa charité : elle lui fit, dans ce
sens, & à haute voix, une priere si humble
& si touchante, qu'elle arracha des larmes
à tous les Assistans.

La pieuse Princeſſe paſſoit un temps
conſidérable à faire ces ſortes de viſites.
Elle s'arrêtoit plus long-temps auprès des
Malades les plus deſeſpérés ; elle leur rap-
pelloit tous les motifs de conſolation que
peut offrir la Religion à des Mourans ; elle
ne les quittoit qu'après les avoir remplis
de la plus douce paix, & les avoir amenés
à une parfaite réſignation aux ordres de la
Providence : „ Mes Enſans, leur diſoit-
elle, de ce ton de bienveillance & d'in-
„ térêt qui pénétreroit encore de la part
„ d'un Égal, toute Reine que je ſuis, je
„ me verrai un jour malade & mourante
„ comme vous : l'arrêt paroît dur à la na-
„ ture ; mais nous l'adoucirons par notre
„ ſoumiſſion, & en ſongeant qu'il eſt porté
„ contre nos péchés, & par un Dieu qui
„ eſt toujours notre Pere „. Un Malade,
après une de ces précieufes viſites, �'écrioit,
dans le transport de ſa joie : „ Non, mon

„Dieu! rien ne me retient plus sur a
 „Terre, & j'accepte volontiers la mort,
 „après avoir eu le bonheur d'y être si bien
 „exhorté par notre sainte Reine „.

Comme les Malades qui habitent les Maisons de charité sont aussi des Pauvres, la Princesse avoit soin d'accompagner de secours pécuniaires les consolations spirituelles qu'elles donnoit à chacun d'eux: elle leur glissoit ordinairement un louis dans la main, mais si adroitement que les Personnes qui l'accompagnoient ne s'en appercevoient pas, & qu'on eût ignoré le bienfait si la Reconnoissance ne l'eût publié. La Reine rencontra un jour un pauvre Malade dans l'Hôpital de Compiègne, qui lui dit: „Hélas, Madame, dans l'état où je suis, ce n'est pas de l'argent qu'il me faudroit? -- Hé bien, dites-moi donc ce que je pourrois faire pour vous? -- Ah! ma bonne Reine, si vous vouliez offrir à Dieu une petite priere pour le salut de mon ame, je mourrois content. -- Mon crédit n'est pas grand dans le Ciel, mon Enfant, je prierai cependant, & je ferai prier pour vous avec confiance, parce que je vous vois bien résigné „.

Lorsque la Reine faisoit ces visites des Hôpitaux, on essayoit quelquefois de lui

dérober le spectacle des Malades agonifans; mais, l'œil de fa charité pénétrant ce qu'on eut voulu lui cacher, elle ne manquoit pas d'ouvrir les lits qu'elle voyoit fermés, & elle adreffoit aux pauvres Moribonds qu'elle y trouvoit, une courte exhortation analogue à leur état. Un jour qu'elle vifitoit l'Hôpital-général de Compiègne, la Supérieure l'ayant prié inflamment de ne pas s'approcher d'une Malade qui exhaloit une odeur fétide & dangereufe, elle paffa devant fon lit fans s'arrêter; mais, à peine fut-elle fortie de la Maifon que fa religion & fon bon cœur lui reprocherent cette omiffion, qu'elle appella une infigne lâcheté; & elle eut été la réparer fur le champ, fi la Ducheffe de Villars ne l'en eut empêchée, en fe chargeant de l'aller faire en fa place. Cette Dame vint marquer à la Supérieure tout le regret qu'avoit la Reine de s'être rendue à fon avis, & lui recommanda, de la part de la Princeffe, de prendre un foin particulier de la pauvre Femme qu'elle ne fe pardonnoit pas de n'avoir pas vue.

Des exercices fi férieux contraftoient, d'une maniere bien frappante, à côté des amusemens d'une Cour frivole & dissipée: mais on peut dire que, de part & d'autre, les apparences étoient bien trompeufes.

Tandis que le Courtisan désœuvré, se fuyant lui-même, & volant de plaisirs en plaisirs pour charmer son ennui, ne trouvoit, à la fin des plaisirs de sa journée, qu'une soif plus inquiète encore de nouveaux plaisirs, on voyoit la Princesse, au sortir de ces sombres Demeures, & après y avoir pratiqué les œuvres de miséricorde qui répugnent le plus à la Nature, se présenter à la Cour avec cet air de contentement, & cette aimable sérénité, qui peignent la paix de l'âme, & qui faisoient le charme de tous ceux qui l'approchoient.

C'étoit avec zèle, mais aussi avec sagesse, que la Reine se livroit à tant de soins charitables. L'esprit qui l'animoit ne ressembloit point à cette inquiétude de caractère qui agite quelquefois certaines Personnes de son Sexe, plus occupées des détails extérieurs de la charité du Prochain que des œuvres secrètes qui devroient les sanctifier elles-mêmes. L'empressement que marquoit la Princesse pour le salut des autres n'étoit que la suite, & comme le fruit, du zèle qu'elle avoit pour le sien. Elle ne voyoit rien, dans la Vie chrétienne, au-dessus de l'obligation de glorifier Dieu en elle-même, & de travailler à sa perfection, suivant son état & le Rang sublime où la Providence l'avoit placée. Delà cette

vigilance continuelle , & cette attention
 délicate à régler tous les mouvemens de
 son cœur. Delà même ces craintes des Jus-
 tes , & ces pieuses perplexités , qui n'avoient
 rien des vains scrupules de l'Âme pusilla-
 nime , mais qui naissoient de la connois-
 sance approfondie de ses devoirs , de la
 vue des écueils semés autour du Trône ,
 & sur-tout du sentiment toujours présent
 de la Sainteté du Dieu qu'elle servoit. Les
 moindres infidélités à son service , elle se
 les reprochoit comme les Ames mondaines
 ne se reprochent pas même leurs crimes.
 Elle ne se croyoit jamais assez dégagée des
 affections de la Terre , assez mortifiée , &
 sur-tout assez humble devant le Dieu des
 Vertus. Ces sentimens , & tous ceux qui
 annoncent l'Âme vraiment fervente & qui
 vit de la Foi , je les trouve consignés dans
 sa Correspondance avec les Personnes pour
 lesquelles sa Piété n'avoit point de se-
 crets. „ Que Dieu est bon , écrivoit-elle à
 „ l'une d'elles , & que sa bonté doit bien
 „ nous engager à l'aimer „ ! & , à une autre :
 „ Que ne feroit-on pas pour l'amour de
 „ Dieu , si l'on songeoit , un peu plus sérieu-
 „ sement , que , tout ce qui est hors de
 „ lui-même , il ne l'est que pour l'amour
 „ de nous „ ! Si une Religieuse , qu'elle
 honore de sa confiance , lui apprend qu'elle

n'est plus Supérieure : „ Quelle doit donc
 „ être votre joie, lui répond-t-elle, que
 „ l'on est heureux quand on n'a plus qu'à
 „ louer le Seigneur, & que l'on est unique-
 „ ment borné à cette occupation „ ! Si une
 autre s'est permis de lui donner quelques
 conseils de la Piété chrétienne, „ je vous
 „ en remercie, lui dit-elle ; mais, songez
 „ que je veux vous devoir quelque chose
 „ de mieux encore : priez pour moi, mon
 „ Ange, car le bon Dieu veut que je fasse
 „ ici mon salut comme vous dans votre
 „ Cellule. Cela me sera bien plus difficile ;
 „ mais, je me rassure un peu, quand je
 „ pense que de saintes Ames, comme vous,
 „ priez pour moi de tout votre cœur „ .
 „ — Une de mes grandes craintes, écrivoit-
 „ elle au Roi son pere, peu de temps après
 „ son arrivée à la Cour de France, c'est,
 „ comme vous l'appréhendez vous-même,
 „ que je ne me laisse amollir par les plai-
 „ sirs. Il me semble que je ne voudrois pas
 „ chercher ceux que je croirois dangereux ;
 „ mais, quand on vous les apprête & qu'on
 „ vous les offre, on sent qu'on a besoin
 „ de tout son courage, ou, pour mieux
 „ dire, d'une grace spéciale de Dieu pour
 „ ne pas se laisser entraîner. J'attends une
 „ grande partie de ma force, mon cher

„Papa, de vos charitables avis & de vos
„bonnes prieres „.

C'est ainsi qu'à la source des plaisirs qui amolliſſent, la pieuſe Princeſſe ne craignoit rien tant que leur dangereux effet. Parmi la diſſipation d'une grande Cour, au centre de toutes les vanités, aſſujettie à la gêne de la Représentation & à une infinité de petites pratiques, qui ſont pour une Reine des bienséances indiſpenſables, elle ſavoit, par l'heureuſe habitude de ſon cœur, ſe faire, des ſervitudes de ſon Rang, autant d'exercices pour ſa Piété; &, des obſtacles de ſon ſalut, des moyens de l'aſſurer. Chrétienne avec nobleſſe & dignité, dans l'exercice des devoirs de la Grandeur, elle l'étoit avec ferveur & fidélité dans les moindres détails de ſa Vie privée.

Toutes ſes journées, & l'on pourroit dire toutes les heures de ſes journées, étoient ſanctifiées par la priere. Auſſitôt après ſon lever, elle entroit dans ſon Oratoire, où elle paſſoit une heure, &, à certains jours, une heure & demie à prier ou à méditer ſur ſes devoirs. Seule alors, & dans le plus profond recueillement, elle étoit comme anéantie devant la Maieſté de Dieu, & ſe tenoit à genoux tant que duroit cet Exercice. Une ſeule

de ses Femmes veilloit à la porte extérieure de son Oratoire, ayant l'ordre de n'en permettre l'entrée qu'au Roi ou au Dauphin.

Tous les jours, dans l'après-midi, excepté lorsqu'elle avoit entendu un Sermon dans la Chapelle du Château, elle avoit une heure de Conférence spirituelle avec deux vertueux Ecclésiastiques, dont l'un étoit son Confesseur. Elle s'occupoit, pendant ce temps-là, du travail des mains. C'est dans ces pieux Entretiens qu'elle cherchoit des lumieres & des encouragemens pour sa Vertu; c'est alors qu'elle vouloit qu'on lui parlât de ses devoirs & qu'on le fît sans ménagemens; c'est alors encore qu'elle s'occupoit plus particulièrement des besoins des Pauvres, & qu'elle prenoit des mesures, avec ces Ecclésiastiques, tantôt pour faire parvenir des secours à ceux dont-elle s'étoit chargée, tantôt pour découvrir ceux dont elle pourroit se charger encore.

Pendant les autres heures de la journée qu'elle donnoit au travail des mains, elle se faisoit lire, par une de ses Femmes, tantôt l'Histoire & les Papiers étrangers, tantôt un Livre de piété. A l'âge d'environ trente ans, parfaitement instruite de l'Histoire ancienne & moderne, elle ne se la

fit plus lire, & toutes ses lectures alors étoient prises alternativement dans un Sermonnaire & dans un autre Livre de dévotion. Si on ne lui lisoit pas, pendant son travail, elle chantoit un Cantique spirituel en Langue polonoise.

Tous les jours, à cinq heures & demie du soir, la Reine rentroit dans son Oratoire, se prosternoit au pied de son Crucifix & y passoit en prieres autant de temps que le matin.

C'étoit sans doute dans cette union habituelle avec Dieu, que cette pieuse Princesse puisoit toute la force qu'elle montrait dans les épreuves, & ces trésors d'édification & de lumieres qu'elle répandoit dans ses discours & toutes ses actions. Et, cependant, toute sa crainte étoit encore que ses prieres les plus ferventes ne le fussent pas assez pour monter jusqu'au Trône de l'Eternel. Dans différentes Lettres qu'elle écrivoit à une Religieuse; „Continuez, „lui dit-elle, de demander à Dieu pour „moi le don d'Oraison; je n'en suis pas „digne, car je ne saurois y parvenir. J'espère que Dieu me l'accordera, à vos „prieres. -- Je lis actuellement la Vie de „Sainte Thérèse; ce qui me donne un „grand desir de l'Oraison: mais les bons „desirs ne suffisent pas au Salut, & l'En-

»fer en est plein. -- Vos Lettres satisfont
»mon cœur & font du bien à mon ame;
»votre dernière sur-tout peut servir de
»sujet d'Oraison. Je n'ose vous dire que
»je commence un peu à la faire; car je
»fais tout si mal que j'ai peur de me trom-
»per encore sur cet article ».

Il est aisé d'imaginer comment une Ame par tout si religieuse paroïssoit dans nos Eglises, & dans qu'elles dispositions elle assistoit au Saint Sacrifice & aux Offices divins. Les moins Dévots ne pouvoient la voir, prosternée au pied des Autels, & comme anéantie en la présence de son Dieu, sans éprouver involontairement quelque chose des sentimens de foi dont-elle étoit pénétrée; & l'on peut dire que jamais Prédicateur ne persuada le respect dans nos Temples aussi éloquemment par ses Discours, que le faisoit la Reine par son recueillement & tout son extérieur.

Pendant le séjour qu'elle faisoit à Compiègne, on la voyoit, les Dimanches & les Fêtes, assister à la Messe paroissiale, au Prône & à tous les Offices du jour, suivie du Dauphin & des Dames de France. Elle étoit satisfaite lorsque, les jours ouvrables, elle pouvoit dans l'après-midi assister à un Salut; & si, à l'occasion d'une Fête particulière, le Saint-Sacrement étoit

exposé dans quelque Paroisse ou Communauté religieuse, on étoit sûr que la Reine y feroit sa visite de dévotion à la tête de la Famille Royale.

Son respect pour tout ce qui tenoit au Culte divin étoit si grand qu'elle se feroit reproché d'avoir occasionné le moindre retardement dans la célébration des Saints Offices. „ Il n'est ni convenable en soi , „ disoit-elle, ni édifiant pour le Public , „ de faire attendre un Ministre de la Religion revêtu des habits sacerdotaux „. Elle arrivoit à l'Eglise avant le Peuple, & y restoit encore après qu'il s'étoit retiré; quelquefois assez de temps pour que quelques jeunes Dames de sa Suite le trouvaient long. Une d'entr'elles se plaignoit, à ce sujet, à la Duchesse de Villars, que le Service de la Reine étoit pénible: „ Je verrois, lui répondit la Dame, un „ moyen bien simple de l'alléger: ce seroit „ de vous affectionner un peu plus au Service de Dieu, & de ne pas le confondre avec celui de la Reine „.

Ce n'étoit pas seulement dans la Religion que la Princesse trouvoit à s'édifier: tout servoit d'aliment à sa piété dans le grand spectacle de la Nature, tout la portoit à l'admiration ou à la reconnoissance; tout lui parloit de Dieu & l'invitoit à en

parler elle-même. Où elle étoit moins frappée des merveilles de sa puissance, elle découvroit l'empreinte de sa sagesse, ou les présens de sa bonté. Tout lui paroissoit bien ordonné dans l'Univers. Les Saisons étoient-elles favorables aux biens de la Terre ? C'est que Dieu vouloit se faire aimer des Hommes. Etoient-elles contraires ? C'étoit pour les punir de ne l'avoir pas aimé. Si quelqu'un se plaignoit de la rigueur de l'hyver ; „ Benissons Dieu, „ répondoit-elle, de ce qu'il nous a donné „ de quoi nous couvrir & nous chauffer „. Quelquefois, en se promenant, pendant l'été, à l'ombre d'un bosquet, „ Voyez, „ disoit-elle, l'attention du Pere céleste : „ c'est lui qui nous envoie ces ombrages „ pour nous défendre des ardeurs du Soleil „. Rien de ce qui étoit sorti des mains du Créateur n'étoit vil à ses yeux : Le petit Insecte qui rampoit à ses pieds lui parloit de ses Grandeurs comme les Astres lumineux qui rouloient sur sa tête. Aux yeux du Vulgaire une fleur est une fleur, un oiseau n'est qu'un oiseau ; la Reine, sous les couleurs & dans le parfum d'une fleur, sous le plumage & dans le chant d'un oiseau, reconnoissoit la Main bienfaisante qui lui offroit ces dons, & elle lui en faisoit hommage.

Voici ce que je lis dans un de mes Mémoires : „ Quelquefois, dans ses momens de récréation, en caressant un petit animal, en regardant un oiseau dans sa cage : voyez donc, nous disoit-elle, „ jusqu'où va la bonté de Dieu : il ne „ s'est pas contenté de créer pour l'Homme „ tout ce qui lui est nécessaire, il a voulu „ pourvoir encore à ses plaisirs, en lui „ offrant ces jolis petits Etres, qui ne „ sont propres qu'à l'amuser & le divertir. Je me rappelle un trait, qui est peu „ de chose, mais qui, en cela même, vous „ prouvera mieux combien cette Princesse „ étoit attentive à Dieu. Un jour que le „ Roi étoit à Trianon, dans l'après-dîner, „ il vint un Ecuyer demander de sa part „ à parler à la Reine : j'avertis Sa Majesté, „ qui le fit entrer, il lui apportoit un bouquet d'Héliotrope. Cette fleur étoit d'une „ espèce rare, que l'on ne connoissoit pas „ encore en France, parce qu'il n'y en „ avoit alors que dans le jardin de Trianon. La Reine, très-sensible à l'attention „ du Roi, considère le bouquet, qui lui „ paroît charmant; elle l'admire, nous le „ fait admirer, & dès que le Messager est „ parti, elle entre dans son Oratoire, elle „ en fait une couronne qu'elle offre au „ Sauveur naissant „.

Rien

Rien ne paroïssoit plus naturel que la Vertu de la Reine. C'étoit sans aucune affectation ni singularité qu'elle en pratiquoit les actes. Elle ne connoissoit ni ces accès bouillans d'une ferveur indiscrete, ni ces dévotions inégales, que le caprice enfante & que l'humeur dirige : la piété, réglée par la Religion & solide comme elle, parut toujours au-dessus de ces tristes vicissitudes, qui montrent quelquefois les faiblesses de l'Humanité si près de la Vertu, que les Mondains affectent de les confondre avec elle.

Tout ce qui s'écartoit des routes ordinaires, en matiere de dévotion, lui devenoit suspect; &, dans toute la simplicité de sa Foi, elle étoit fort éloignée de la crédulité. On lui parla quelquefois de nouveaux Miracles, de Visions ou de Révélations : quand elle n'y voyoit rien d'indigne de la Religion, elle répondoit : „ Je crois „ que cela peut-être, mais j'attendrai que „ l'Eglise m'y autorise, pour dire que cela „ est „. Une des Dames qui l'approchoient habituellement lui donnoit, comme indubitable, un prétendu Miracle opéré depuis peu dans Paris, & paroïssoit surprise de la difficulté que faisoit la Reine de l'admettre : „ Hé bien, lui dit la Princesse, „ pour vous prouver que je ne suis pas une

„Incrédule, je ne vous demande, avant
 „de vous faire ma profession de foi, que
 „de voir le nom de M. l'Archévêque de
 „Paris au bas du fait miraculeux que vous
 „me racontez „. La Dame promit qu'elle
 le lui feroit voir, mais ne put tenir sa pro-
 messe.

La Princesse n'étoit pas plus crédule, en
 ce qui la regardoit personnellement, qu'en
 ce qui lui étoit étranger. S'étant trouvée
 incommodée d'une fistule, dont on lui
 avoit déclaré qu'elle ne pouvoit guérir que
 par l'amputation, son extrême répugnance
 à se soumettre à cette opération l'engagea
 à recourir à Dieu; &, sans négliger les re-
 medes naturels les plus simples, elle pria
 beaucoup, elle fit prier, & se trouva par-
 faitement guérie, au grand étonnement
 des Gens de l'art. Quelques Personnes, qui
 connoissoient la nature de son mal & le ju-
 gement qu'en avoient porté plusieurs Mé-
 decins, vouloient crier au Miracle: „Ne
 „profanons pas un nom respectable, leur
 „dit la Reine; ma guérison est un bienfait
 „de Dieu, dont je ne puis assez le remer-
 „cier; mais cela ne s'appelle pas un Mi-
 „racle „.

Ce n'est pas cependant qu'il soit hors
 de vraisemblance que la Foi vive avec la-
 quelle une si pieuse Princesse recouroit à

Dieu dans les divers événemens , ait pu lui mériter quelquefois des faveurs privilégiées du Ciel : il se trouva même des occasions où elle crut reconnoître elle-même l’empreinte visible du doigt de la Providence. Voici un fait qu’elle racontoit à la Personne qui nous l’a transmis. En l’année 1733 , dans le temps que le Roi son Pere étoit assiégé dans Dantzick , & qu’elle savoit que des Armées nombreuses veilloient à ce qu’il ne pût échapper , elle passoit les jours & les nuits au pied des Autels ou dans son Oratoire , priant sans cesse pour le salut d’une Tête qui lui étoit si chère. Elle avoit aussi associé plusieurs Personnes à ce pieux devoir de la tendresse. Une d’entr’elles , recommandable par une éminente piété , lui fit dire , le 28 Juin , qu’en priant Dieu , la nuit précédente , pour la fin qu’elle lui avoit recommandée , il lui avoit paru voir sortir trois hommes d’une Ville assiégée , dont l’un plus distingué que les autres , avoit traversé l’Armée ennemie & se trouvoit hors de danger. La Reine , sans ajouter foi à cette Vision , se sentoit comme involontairement moins inquiète qu’auparavant. Environ quinze jours après , elle reçoit une Lettre du Roi de Pologne , qui lui marque que , la nuit du 27 au 28 Juin , il est sorti de Dantzick , par les soins du

Major de la Place & du Général Steinfielt; que la Providence la conduit comme par la main au milieu de ses Ennemis, & à travers mille dangers auxquels il a échappé. La Princesse, en comparant cette Lettre avec l'avis qu'elle a reçu, se sent frappée d'étonnement, & ne sait qui elle doit plus bénir, ou la Providence qui a sauvé son Pere, ou la Providence qui révele, quand il lui plaît, aux Petits & aux Humbles ce qu'elle cache aux Grands du Monde.

Dans une autre circonstance, plus inquiétante encore pour la Reine que celle dont nous venons de parler, elle crut également reconnoître l'action marquée d'une Providence spéciale. Nous rapporterons le fait, comme le précédent, tel qu'il nous a été communiqué par des Personnes respectables à qui la Reine l'a plusieurs fois raconté. Pendant les divertissemens d'un Camp de Compiègne, on vint lui donner avis que le Dauphin son Fils couroit le plus grand danger, non pour la vie mais pour la vertu. Déjà toutes les batteries étoient dressées, les mesures étoient prises, la séduction paroissoit inévitable; & les Méchans qui la tentoient, triomphoient d'avance, comme assurés du succès. A cette nouvelle, qui est un coup de poignard pour elle, cette vertueuse Mere entre dans son

Oratoire, se prosterne devant une Image de la Ste. Vierge, &, dans la douleur qui l'accable, elle lui adresse, en substance, cette Priere : » C'est à vous, ô Reine des » Cieux, que je dois, après Dieu, la naissance de ce cher Fils; vous l'avez tous » jours protégé: délivrez-le aujourd'hui des » pieges de l'Iniquité; &, s'il faut que j'aie » jamais à pleurer sur lui, oui, demandez à » Dieu, je vous en conjure, que ce soit » sa mort plutôt que son innocence ». Le vœu de la Mere de St. Louis étoit un grand avis, que la Piété de cette Princesse donnoit à son Fils; celui que fait ici la Reine est un Sacrifice comparable à celui d'Abraham, qu'elle offre à Dieu dans la vivacité de sa Foi, & que Dieu paroît accepter. Sur ces entrefaites, elle reçut un Billet anonyme, qui ne contenoit que ce peu de mots : » Madame, soyez en paix; vos vœux » pour M. le Dauphin sont exaucés ». Elle ignore toujours qui lui avoit écrit ce Billet. Mais, ce qu'elle sut bien positivement, c'est que la Vertu de son Fils avoit eu à se défendre de toutes les manœuvres de la Perversité. L'on avoit conduit ce Prince, par des chemins détournés, jusque sur le penchant de l'abîme : un pas de plus l'y précipitoit; mais on prioit pour lui : il ouvrit les yeux & recula d'horreur, ne

voyant que le Crime hideux sous le masque de la Beauté.

Ce fut une grande consolation pour la Reine de retrouver son Fils toujours le même, & plus que jamais attaché à tous ses devoirs, après cet assaut livré à l'innocence de ses mœurs. Mais bientôt la cruelle maladie dont fut attaqué le Dauphin, vint alarmer de nouveau sa tendresse maternelle. Dans le temps de ses plus vives inquiétudes à son sujet, & lorsqu'elle intéressoit le Ciel & la Terre pour sa guérison, elle reçut un nouveau Billet anonyme, conçu en ces termes : „ Souvenez-vous, Madame, du „ Camp de Compiègne, & adorez les miséricordes du Seigneur sur M. le Dauphin „. Ce Billet fit faire à la Princesse les plus profondes réflexions. Elle ne douta point qu'il ne fut parti de la même main qui avoit écrit le premier; elle eut bien désiré pouvoir en découvrir l'Auteur; elle fit des démarches pour le connoître, mais il échappa à toutes ses recherches. D'un côté, elle ne comprenoit pas comment l'Anonyme pouvoit avoir eu connoissance d'un vœu qu'elle avoit formé seule dans le secret de son Oratoire, & dont elle croyoit n'avoir jamais parlé à personne; de l'autre, elle se souvenoit fort bien d'avoir demandé au Ciel, dans l'ardeur de sa prière, que

son Fils mourût innocent plutôt que de vivre coupable : c'en fut assez pour qu'elle n'osât plus se flatter de l'espérance qu'il guérît. Elle le vit en effet mourir, mais mourir d'une mort de Prédestiné. C'est alors que , parmi les consolations de la Foi & toutes les douleurs de la Nature , elle fit retentir l'intérieur de son Palais des plaintes les plus attendrissantes : » Oh ! mes » Enfans , disoit-elle , au milieu de sa Famille désolée comme elle , ne cherchez » plus qui a fait mourir votre Frere : hélas ! » c'est moi même qui ai prié pour sa mort , » & Dieu m'a exaucée : oui , j'ai immolé » mon Fils , & il faut encore que j'en remercie le Seigneur. O mon cher Fils , » que ne suis-je morte pour vous ? Je suis » inutile au Monde , & vous auriez fait » triompher la Religion... » ! C'est ainsi que la Princesse chrétienne rendoit graces à Dieu d'une mort dont la tendre Mere ne se consola jamais.

La Reine , en se tenant en garde contre la crédulité qui dégrade la Piété , montrait plus d'éloignement encore pour la prétendue force d'esprit qui la détruit. Elle ne confondoit point , avec les petiteesses qui sont étrangères à la Religion , les petites Pratiques que la Religion inspire aux Gens de bien pour se soutenir dans la Vertu ;

& c'étoit sans négliger ses conseils qu'elle pratiquoit ses préceptes, comme c'étoit sans dédaigner les moindres secours qu'elle avoit soin de se procurer les plus efficaces. Elle croyoit pouvoir se proposer pour modele, dans le service de son Dieu; ces assiduités complaisantes, ces attentions délicates, ce mode respectueux qu'emploie le Courtisan pour complaire en tout à la Majesté Royale. Ainsi, fléchir le genou, & s'humilier de corps comme d'esprit devant la Majesté suprême; se prosterner en sa présence jusqu'à mettre, comme le Roi d'Israël, sa bouche dans la poussière; s'armer souvent le front du signe sacré de la Croix; respecter, suivant l'esprit de l'Eglise, la figure des eaux du Baptême dans celle qui est consacrée par les bénédictions du Prêtre; rechercher l'occasion de participer au Trésor des Indulgences ecclésiastiques; se servir de la vue d'un Crucifix, de celle des Images des Saints, & d'autres petits moyens extérieurs pour se rappeler la présence de Dieu ou le souvenir de ses devoirs, c'étoient là de ces Pratiques journalieres dont la Reine s'édifioit: Pratiques minutieuses aux yeux de l'Ignorance & méprisables pour l'Impiété; mais, en effet, Pratiques respectables par le grand motif qui les inspire; Pratiques utiles &

recommandables , puisque la Religion les consacre , comme formant dans l'Eglise ce concert harmonieux de louanges , qui doit honorer , sous tous les rapports , le Maître de toutes les Créatures & le Dieu de toutes les Vertus.

Parmi les divers moyens qu'employoit la Reine pour sa sanctification , il en est un qu'elle affectionnoit particulièrement : c'étoit la méditation des principaux Mysteres de la Vie du Sauveur , & sur-tout de sa Naissance & de sa Passion. A l'exemple des premiers Fideles , elle passoit le temps de l'Avent dans l'exercice du recueillement & de la pénitence ; & l'espace d'un mois tous les ans ne lui paroissoit pas trop long pour se pénétrer du bienfait de la Rédemption & se disposer à en recueillir les fruits. La veille de Noël , sa retraite étoit plus austere. Tous les momens de la journée dont elle pouvoit disposer , elle les passoit à l'Eglise ou dans son Oratoire ; & la nuit , avant qu'on commençât l'Office divin , elle se rendoit à la Chapelle du Château , où elle restoit plusieurs heures en adoration au pied des Autels , sans que la rigueur de la Saison , ni la crainte , qu'on vouloit quelquefois lui inspirer , que sa santé n'en souffrît , pussent la détourner de cette pieuse Pratique.

Elle ne laissoit passer aucun jour sans méditer sur la Passion du Sauveur ; & , afin d'en mieux conserver le souvenir toujours présent , elle portoit sur elle , avec le plus grand respect , un morceau du bois de la vraie Croix. Elle estimoit heureuses ces saintes Filles , que leur Etat tient sans cesse au pied du Calvaire ; elle les félicitoit sur leur bonheur , & leur portoit envie. Il lui arrivoit souvent , en priant au pied de son Crucifix , de s'attendrir jusqu'aux larmes dans cette pensée : „ c'est moi qui ai péché , „ & c'est mon Dieu qui souffre ; je le vois „ sur la Croix , & je suis sur un Trône ; „ je porte un Diadème , & il a la tête couronnée d'épines. . . „ ! Elle s'occupoit plus particulièrement encore du Mystere de la Croix pendant le Carême , dont elle consacroit toute la dernière semaine à la retraite & à la priere. La nuit du Jeudi au Vendredi-Saint , elle alloit , suivant l'usage de la Cour , avec le Roi & la Famille Royale faire son adoration au Sépulchre. De retour chez elle , après avoir congédié son monde , elle se revêtoit d'habits les plus simples ; & , suivie d'une seule Dame-du Palais & d'un Garçon-de la Chambre , elle descendoit dans le bas de la Chapelle ; se confondoit dans la Foule , dont elle n'étoit pas reconnue ; se mettoit à genoux sur le

pavé, & passoit ainsi une partie de la nuit en adoration, plus pénétrée de son néant devant la Majesté Divine que ne l'étoit le dernier de ses Sujets. Il lui arrivoit souvent d'être coudoyée & foulée aux pieds par la Multitude qui traversoit continuellement l'Eglise. Bien loin de se plaindre alors & de se faire connoître, c'étoit une jouissance pour sa piété : elle s'applaudissoit de cette petite ressemblance avec le Sauveur du Monde, méconnu de son Peuple pendant cette nuit d'horreurs.

La pieuse Princesse, avec cette vivacité de Foi, découvroit une sorte de mystère, presque aussi incompréhensible que celui de la Croix, dans la stupide insensibilité d'un nombre de Chrétiens, pour un Dieu qui les a aimés jusqu'à mourir pour eux. Elle déplorait sans cesse leur aveuglement ; & la dureté de leur cœur pénétoit le sien d'affliction. Plus d'une fois les Personnes qui veilloient à la porte de son Oratoire l'entendirent s'écrier, dans la ferveur de son Oraison : „ô mon Dieu, pourquoi ne
„vous aime-t-on pas? -- Victime de charité,
„verrons-nous toujours des Pécheurs in-
„sensibles? -- Jusqu'à quand votre amour
„pour nous ne fera-t-il que des Ingrats...? ”

Comme sa Foi lui montrait continuellement le Cœur du Sauveur percé sur le

Calvaire pour le Salut des Hommes, & toujours ouvert sur l'Autel à leurs besoins, ce pieux sentiment lui inspira le desir de procurer à ce Cœur adorable, de la part des vrais Fideles, l'hommage d'un Culte spcial, qui le dédommageât, en quelque sorte, de la coupable indifférence du reste des Hommes. Dans cette intention elle s'adressa au Pape, & lui fit représenter : que la dévotion au Cœur sacré du Sauveur lui paroîtroit également propre à entretenir les Fideles dans le souvenir de l'amour immense de Dieu pour eux, & à détourner, par un culte légitime rendu au Souverain Bienfaiteur des Hommes, cette espece de culte sacrilege, prostitué, dans ces derniers temps, à la vaine Idole de la Bienfaisance humaine. Touché de ces sages & pieux motifs, Clément VIII autorisa par un Bref la célébration d'une Fête en l'honneur du Sacré-Cœur de Jesus-Christ, dans les Communautés & les Eglises qui la desiroient. Voici ce que la Princesse écrivoit, à ce sujet, à une Communauté religieuse : „ Vous au-
 „ rez, s'il plaît à Dieu, la Fête du Sacré-
 „ Cœur. Ce qu'il y a d'assez extraordinaire,
 „ c'est que je suis sollicitée, de plusieurs
 „ Endroits en même temps, pour la même
 „ chose : il faut que ce soit absolument la

„volonté de Dieu, qui daigne se servir de
„moi, malgré mon indignité,,.

Fideles interpretes des vœux de toute la France chrétienne, les Prélats du Royaume, assemblés à Paris, donnerent, à cette occasion, de justes éloges à la Piété de la Reine, & reconnurent avec le St. Siege la solidité d'une Dévotion, qui tend si directement à rappeler nos cœurs à leurs affections légitimes. Dès-lors plusieurs Evêques, aussi respectables par leurs lumieres que par leurs vertus, ordonnerent que la Fête autorisée par le Souverain Pontife seroit célébrée dans leurs Dioceses par un Office particulier. Le Pere de la Princesse & le Dauphin son Fils (1) seconderent merveilleusement son zele; & ce fut par leurs soins & à leurs dépens que furent érigés en France les deux premiers Autels sous le titre du *Sacré-Cœur*, l'un dans la Cathédrale de Toul, l'autre dans la Chapelle de Versailles.

La Dévotion que propageoit la Reine tendoit trop directement à la gloire de Dieu & à la sanctification des Ames, pour ne pas rencontrer des Contradicteurs. Mais,

(1) Le Dauphin avoit fait commencer la Chapelle du Sacré-Cœur qui se voit à Versailles. Se voyant près de mourir, il laissa par son Testament une somme de 30,000 liv. pour qu'on y mît la dernière main.

bientôt, les bénédictions sensibles dont le Ciel la favorisa triomphèrent des vains efforts que faisoient la Prévention & l'Impiété pour la décréditer. On jugea l'Arbre par ses fruits; & il ne fut plus permis de douter que le Cœur sacré du Sauveur ne fût un digne objet de culte spécial de la part des Hommes, lorsque, dans tous les Lieux du Royaume ou ce culte s'établit, on remarqua parmi les Fideles un accroissement frappant d'amour de Dieu & de zèle pour le Salut. Ne sembleroit-il pas même que, dans ces jours d'horreur & d'anarchie, la pureté de la Foi & l'attachement aux vrais principes se fussent exclusivement réfugiés dans les Cœurs qui font Profession ouverte de vénérer le Cœur de Jésus? Au moins est-il certain que ces nouveaux Machabées, qui combattent avec tant de gloire dans l'intérieur de la France, & qui ont pris pour devise : DIEU ET LE ROI, ont été accusés, dans l'Assemblée régicide, de porter pour signe de ralliement une Image du Sacré-Cœur (1).

(1) Il est à notre connoissance la plus positive que le vertueux Louis XVI emporta en mourant le desir de voir cette utile Dévotion consacrée par une Fête solennelle; & que, s'il eût recouvré sa liberté, le premier usage qu'il en auroit fait eût été pour procurer l'établissement de cette Fête dans l'étendue de son Royaume.

La Reine, à l'exemple des vrais Fideles de tous les siècles, avoit une grande dévotion à la Sainte-Vierge, & la plus vive confiance en sa protection. Elle assuroit qu'elle avoit reçu de Dieu, par son intercession, les graces les plus marquées. Elle se tenoit honorée de porter son nom, & elle aimoit à le souscrire seul au bas de ses Lettres. Unie à une de ces pieuses Associations qui s'appliquent à l'honorer spécialement, elle ne laissoit passer aucune des Fêtes consacrées à sa mémoire sans s'approcher des Sacremens. Tous les jours elle récitoit l'Office de la Sainte-Vierge; & elle s'étoit engagée par un Vœu à lui payer ce tribut de prieres. Pendant ses voyages de Compiègne, quelque temps qu'il fût, & quelles que fussent ses occupations, elle ne manquoit jamais de se rendre les Samedis chez les Carmélites, pour y assister dans leur Chœur à une pieuse Cérémonie, pendant laquelle ces saintes Filles, tenant un cierge à la main, chantent une Antienne en l'honneur de la Reine des Anges. Enfin, portant en quelque sorte jusqu'au delà des bornes de la vie sa dévotion pour la Mere de Dieu, elle demanda, par son Testament, que son cœur, qui, suivant un ancien usage, devoit être déposé au Val-de grace, fût porté dans une Eglise.

de Nancy, célèbre par le concours des Fideles, & consacrée sous le titre de *Notre-Dame de Bon-Secours*.

Nous voyons par nos Mémoires, & dans plusieurs Lettres de la Princesse, que, pénétrée d'un religieux respect pour tous les Saints que l'Eglise honore, elle s'encourageoit à les imiter, étudiant soigneusement leurs actions. Elle avoit sur-tout une dévotion marquée pour les Sts. Anges-Gardiens, St. Joseph, St. François-Xavier, Ste. Thérèse, & St. Jean le Martyr, surnommé *Népomucene*, de la Ville de Népomuck sa Patrie. Sa dévotion particulière envers ce Saint étoit fondée sur la parenté : il étoit de la Maison de Leckzinska, comme on le voit par les Actes de sa Canonisation (1). Elle étoit dans l'usage de lire

(1) La Reine possédoit une précieuse Relique de ce Saint Martyr, qu'elle laissa aux Récollets de Versailles. Effrayé des charges de l'Episcopat, Jean avoit refusé trois Evêchés. Il étoit Chanoine de Prague & Confesseur de la Reine Jeanne, Epouse de Venceslas Roi de Bohême & Empereur d'Allemagne. Ce Prince, jaloux jusqu'à une sorte de folie, lui ordonna de lui révéler la confession de la Reine; &, sur son refus, le fit jeter dans une prison, chargé de chaînes. L'ayant fait relâcher; au bout de quelque temps, il le fit de nouveau arrêter & tourmenter pour le même sujet. Le Chanoine persistant dans son silence, les Sallites de Venceslas le précipiterent dans la Moldave, où il fut noyé avec son secret, vers la fin du treizieme Siecle. On invoque particulièrement

chaque jour la Vie des Saints dont l'Eglise fait la Fête; & la grande instruction qu'elle retiroit de cette Pratique, c'étoit de se dire à elle-même : que , la plûpart de ces Serviteurs de Dieu ayant opéré leur Salut parmi les embarras du Siecle, & quelques-uns même dans le Rang sublime où la Providence l'avoit placée, elle devoit trouver, comme eux, le temps & les moyens de se sanctifier dans son état. De-là naissoit un zele attentif sur tous ses devoirs, & le soin particulier qu'elle avoit de se faire, au milieu de son cœur, une solitude, où, sans qu'on s'en doutât, elle échappoit, à volonté, à la dissipation qui l'environnoit.

Non contente de l'exercice habituel de la vigilance chrétienne, la Reine savoit se ménager, tous les ans, un temps convenable pour examiner plus sérieusement encore l'état de son ame devant Dieu, & se renouveler dans la piété, loin du commerce des Hommes. Comme les bien-séances de son Rang & les devoirs de son état ne lui permettoient pas de se livrer, comme elle l'eut désiré, à une retraite ab-

ce Saint pour obtenir le bon usage de la langue : ce qui faisoit dire agréablement à la Reine, que personne n'avoit plus besoin de son assistance que les Femmes.

solue, elle donnoit plus d'extension à celle qu'elle étoit dans l'usage de faire. C'étoit ordinairement pendant le voyage de la Cour à Compiègne qu'elle vaquoit à cet Exercice. Elle avoit adopté le Couvent des Carmélites de cette Ville, comme le plus propre à seconder ses vues, par sa proximité du Château, &, plus encore, par l'esprit de recueillement & la ferveur qui y régnoient. Tous les jours, & quelquefois jusqu'à trois fois chaque jour, elle se rendoit dans cette sainte Maison, avide d'y recevoir les leçons de la Piété, & ne se doutant pas qu'elle vînt y en donner elle-même les plus touchans exemples. Elle s'étoit fait disposer dans, l'intérieur du Couvent, un petit Appartement où tout rappelloit la simplicité ou, pour mieux dire, la Pauvreté religieuse. Un Crucifix, un prie-Dieu, une commode unie & sans dorure, quelques Tableaux de dévotion & quelques Livres de piété en faisoient tout l'ornement. Elle avoit pour Oratoire une Cellule, qui ne différoit en rien de celles des Religieuses.

Elle prenoit ordinairement des mesures pour passer dans une retraite plus sévère la veille des Fêtes, & des jours où elle devoit communier; &, depuis le matin jusqu'à huit heures du soir, elle suivoit

sans adoucissement tous les Exercices de la Communauté. Souvent même les Religieuses la trouvoient au Chœur en y arrivant, & l'y laissoient encore lorsqu'elles en sortoient. Tout le temps qu'elle restoit à l'Eglise, elle se tenoit à genoux sur le plancher, comme anéantie devant Dieu, & prêchant, pour ainsi dire, le recueillement par tous ses sens.

De l'Eglise, elle se rendoit à son Appartement, sans se permettre de voir qui que ce fût qu'aux heures où la Regle permettoit aux Religieuses de se voir entr'elles. Elle alloit quelquefois voir ces saintes Filles au réfectoire, pour admirer la frugalité de leurs repas, & à la récréation, pour s'édifier de la sainteté de leurs Entretiens. C'est là qu'une Reine de France ne paroissoit nullement déplacée, & que sa conversation n'avoit rien de dissonant dans la société de ces Anges de la Terre. Pendant son séjour dans le Couvent, la Reine exigeoit que l'on ne s'aperçût point de sa présence, qui n'occasionnoit jamais le moindre dérangement dans les Exercices. Dans la crainte encore qu'en venant chercher la solitude, elle ne troublât celle de la Maison, elle étoit de la plus grande attention à n'y introduire que quelques Dames respectables par leur piété; &, si

quelquefois elle y conduisoit une jeune Personne, dans le dessein de lui offrir un spectacle utile, ce n'étoit qu'après lui avoir fait promettre qu'elle différeroit jusqu'à sortir du Couvent à faire ses réflexions sur ce qui l'y auroit édifiée.

On voyoit, de temps en temps, les Dames-de France partager, dans cette Maison de Retraite, les pieux Exercices de leur respectable Mere, & l'accompagner jusqu'à la Table Sainte. Le Dauphin avoit le privilege exclusif de faire visite à la Reine lorsqu'elle étoit chez les Carmélites. Il se rendoit à son Appartement après l'heure des Offices; & souvent on lui disoit que la Princesse étoit encore au Chœur. C'est de quoi il lui fit un jour un reproche, à sa maniere : „ Savez - vous bien ,
„ Maman, que vous finirez par vous brouil-
„ ler avec Sainte-Thérèse ? Pourquoi vou-
„ loir être ici plus fervente que les plus
„ ferventes Carmélites, & faire toutes vos
„ prieres plus longues encore que les
„ leurs „ ? -- C'est, mon Fils, lui répon-
„ dit la Reine, que mes besoins sont bien
„ plus étendus que ceux de ces Saintes
„ Filles : elles sont continuellement avec
„ Dieu, & moi toujours avec le Monde.
„ -- Oh ! vous avez bien raison, Maman ;
„ répondit le Prince ; les bagatelles de ce

» bas Monde nous occupent habituellement,
» & nous ne travaillons au Salut que *par parenthese* » (1).

On ne sauroit imaginer ce qu'il en coûtoit de regrets à la Reine, lorsqu'à la fin du Voyage elle étoit obligée de s'arracher aux délices de sa Solitude. Les tristes adieux qui précédoient sa dernière sortie du Couvent offroient la Scene la plus attendrissante. Toutes les Religieuses s'assembloient : elle les embrassoit toutes ; elle les remercioit de l'avoir admise dans leur Maison, & leur demandoit pardon de ne les avoir pas mieux édifiées : toutes fondonnent en larmes. » Adieux, mes Anges, leur disoit-elle un jour ; laissez-moi pleurer seule : » vous restez dans l'anti-chambre du Paradis, & moi je parts pour Babylone ! » La Princesse alloit faire sa priere au Chœur ; retournoit à sa Cellule, & puis rentroit encore au Chœur : elle s'y prosternoit,

(1) C'est une expression dont ce Prince se servoit quelquefois, pour faire sentir l'inconséquence de certaines Personnes, qui servent Dieu par intervalle & le Monde par habitude. Une Dame connue pour afficher la plus haute dévotion, mais pendant la Quinzaine de Pâques seulement, se trouvoit chez le Dauphin vers la fin du Carême : » Voici, Madame, lui dit le Prince, que le temps » approche où il nous faudra songer à ouvrir la » Sainte Parenthese ». La Dame eut assez d'esprit pour profiter du bon avis.

elle y baisoit la terre, elle l'arrosait de ses larmes. Quelquefois, pour épargner à la Communauté cette triste entrevue, elle se contentoit de lui faire ses adieux par écrit.

„ Je ne puis vous exprimer, écrivoit-elle
 „ à une Religieuse, combien j'ai de re-
 „ gret de vous avoir quittées : dites à toutes
 „ mes Filles combien je les aime, & me
 „ recommandez à leurs prières : dites-leur
 „ encore, que je n'ai pas voulu les voir
 „ hier, de peur de les affliger en m'atten-
 „ drissant avec elles „.

A peine la Princesse étoit-elle rentrée dans le Monde qu'elle soupiroit après le temps qui devoit la rendre à sa chère Solitude. Il faut l'entendre, peignant elle-même les sentimens qui la pénètrent, dans les Lettres qu'elle écrit aux Carmélites de Compiègne.

„ Ah ! que j'ai de regrets de vous avoir
 quittées, & que j'ai envie de vous re-
 voir ! Que la paix de la Maison du Sei-
 gneur est délicieuse ! Que vous êtes heu-
 reuses dans votre Solitude, & que les
 plaisirs du Monde sont fades & en-
 nuyeux „ !

„ J'attends le mois de Juillet avec bien
 de l'impatience : je vous préviens que vous

aurez le temps de vous ennuyer de moi ;
je serai chez vous presque tous les jours „

„ Le desir de votre Clôture m'étouffe
bien plus que ne feroit votre Clôture même.
Que je serois ravie de voir Toînon (1) !
(dans votre Maison, bien entendu). Oui ,
j'ambitionnerois même la Place , pourvu
que ce ne fût pas dans le dehors „.

„ Sans la Paix , point de Compiegne ;
& , malheureusement , ce qu'on vous en
a dit n'est point vrai. S'il y avoit la moin-
dre apparence de voyage , je serois dili-
gente à vous l'apprendre : vous ne sauriez
croire le desir que j'en ai. Que je serois
heureuse de me retrouver avec vous ! Mais,
outre le plaisir que j'ai de vous voir, vous
n'imaginez pas quel est pour moi celui de
jouir de votre Maison solitaire , & de m'y
dérober quelques momens à ce vilain
Monde. Demandez bien à Dieu qu'il nous
accorde la Paix , & j'aurai cette satis-
faction „.

„ J'ai appris ce matin que nous n'allions
pas à Compiegne cette Année. Je ne perds
pas un instant, pour vous en marquer ma

(1) La Servante touriere du Couvent.

douleur : oui, j'en suis affligée jusqu'aux larmes ! Je tâcherai, du moins, que vous ne vous apperceviez de mon absence que par mon absence même : il n'est pas juste que vous en souffriez. Pour moi, c'est un grand sacrifice que je fais à Dieu. Oh ! qu'il fait bon chez vous ! Oh ! ma pauvre Cellule ! Jamais Palais ne me causa tant de regrets. . . ,.

De tels sentimens auroient par-tout des droits à notre admiration : mais, qu'ils sont beaux, qu'ils sont énergiques, quand c'est une Reine de France qui les exprime ! qu'ils offrent sur-tout une leçon bien éloquente, nous ne dirons pas à ces Femmes mondaines, qui s'agitent & se fatiguent si vainement pour trouver le bonheur loin de la Vertu, mais à certaines Religieuses imparfaites, que leur Solitude attriste, que la prière ennuye, que l'obéissance accable, & que nous voyons quelquefois aussi empressées à rechercher le Monde que la Reine l'étoit à le fuir !

Mais, ce qui ajoute infiniment à ces dispositions de la Princesse, & ce qui en double le prix, c'est qu'elles ne furent pas, comme nous l'avons déjà observé, le fruit tardif d'une Vieillesse désabusée. Telle on la voyoit dans un âge avancé, telle elle s'étoit

s'étoit montrée dans les jours de sa jeunesse, toujours animée du zèle de son salut, toujours pénétrée de la nécessité, pour une Ame fixée au centre des vanités du Siècle, de rentrer souvent en elle-même, pour comparer sa conduite avec ses devoirs. Elle n'étoit âgée que de vingt-trois ans, lorsqu'elle écrivoit au Roi son pere :

„ Tout le monde convient aisément qu'une
 „ Reine rencontre plus d'écueils de son
 „ salut qu'une autre Femme; & il semble
 „ que personne, excepté vous, cher Papa,
 „ n'ose conclure qu'elle est donc obligée
 „ à une plus grande vigilance, pour échapper
 „ à ces écueils „.

A la dernière époque de sa vie, & dans un temps où elle voyoit, avec douleur, se grossir autour d'elle cette masse d'iniquités qui devoit écraser l'Empire, la pieuse Reine avoit résolu de se soustraire de plus en plus au commerce du Monde, & de consacrer exclusivement aux œuvres de la piété chrétienne tous les momens qu'il lui seroit permis de dérober à sa Famille & aux bienféances de son Rang. C'est dans ce dessein que, faisant bâtir un Monastere à Versailles, elle s'y étoit réservé un appartement. „ Il sera, disoit-elle, ma demeure habituelle : c'est-là que je tâcherai
 „ d'apprendre à mourir au Monde & à

„ moi-même „ ; croyant , dans l'illusion d'un cœur humble , avoir besoin d'apprendre encore une science dont elle nous offroit , depuis quarante ans , les plus édifiantes leçons. C'est , en effet , du premier moment de son arrivée en France , que les Personnes qui l'approchoient de plus près ont admiré son courage à faire , des Exercices de la mortification chrétienne , l'antidote habituel des plaisirs des sens & des délices de la Cour. Attentive au précepte avant de se porter aux conseils , elle se commandoit d'abord la plus fidelle observance des Loix que l'Eglise impose à tous ses Enfans ; & , dans des temps où celles du jeûne & de l'abstinence lui pesoient infiniment , elle s'y soumettoit sans le moindre adoucissement. „ L'Eglise auroit manqué son but , disoit-elle , si la pénitence qu'elle nous impose „ ne nous coûtoit rien „ . Quelqu'un paroïssoit trouver trop austere sa maniere de faire le Carême : „ Voudriez-vous donc „ me canoniser , lui dit - elle , parce que „ je tâche de remplir un devoir commun „ à tous les Chrétiens ? Pour moi , je crains „ que Dieu ne trouve bien de la délicatesse dans ce que vous appelez mes austerités „ . Lors même que l'état de sa santé la dispensoit assez évidemment de la loi de l'abstinence , elle consultoit encore ses

Médecins; elle composoit avec eux, elle leur enjoignoit d'examiner, selon leur conscience, si elle étoit dans le cas de la dispense entière; & elle étoit charmée lorsqu'ils décidoient qu'elle pouvoit accomplir une partie de la Loi. Mais, dans toutes les circonstances, avant de suivre l'Ordonnance des Médecins, elle la soumettoit au Curé de la Paroisse; & celui qu'elle chargeoit d'aller la lui présenter étoit ordinairement un grand Seigneur, un Duc, un Général-d'Armée, quelquefois un Prince du Sang. Elle étoit bien aise, en offrant cet hommage de sa soumission à l'autorité de l'Eglise, de donner encore une utile leçon à ceux qui se font le moins de scrupule de l'infraction des lois ecclésiastiques.

Toujours animée du desir de se rendre conforme au grand Modele des Chrétiens, elle embrassoit avec un courage héroïque toutes les peines & les épreuves qu'elle avoit à essuyer; & nous vîmes, en sa personne, que les Têtes couronnées n'en sont pas plus exemptes que leurs Sujets. Si l'on en excepte les plaisirs de la Vertu, que l'on goûte au sein même des afflictions, cette Princesse en trouva bien peu dans le Palais de Versailles; et, tout brillant qu'étoit le Trône qu'elle occupoit, il fut moins pour elle un Théâtre de jouissances qu'un

Autel de sacrifices. La bonté de son cœur lui faisoit, de tous les maux de l'Etat, autant de maux particuliers, & sa piété lui faisoit trouver, dans ceux de la Religion, une espece de martyre continuel. Au sein de sa Famille, ce sont des pertes cruelles ou de longs chagrins qu'elle effuye. Tantôt les malheurs de la Dauphine viennent l'affliger, tantôt elle partage les disgraces du Roi son Pere. Elle voit plusieurs de ses Enfans expirer entre ses bras. Elle voit le Dauphin son Fils mourir long-temps avant sa mort. Enfin, la mort de ce Prince, la mort de sa vertueuse Epouse, & celle encore du Roi Stanislas, tous ces coups rapprochés mettent le comble à sa douleur & la rendent incurable; mais pourtant sans étonner sa Foi ni altérer en rien sa résignation. Peu de jours après qu'elle eût perdu le Dauphin, elle écrivoit à une Personne qu'elle honoroit de son amitié: „ Priez le „ bon Dieu, que je supporte mieux que je „ ne fais la perte que j'ai effuyée. Ah! „ quelle est terrible! Dieu n'a pas écouté „ nos prieres, mais il a exaucé les siennes. „ Il n'avoit de desirs que pour le Ciel; il ne „ vouloit pas même le joindre aux prieres „ publiques qui se faisoient pour sa guérison, ne demandant que la volonté de „ Dieu & le bonheur de le posséder. Qu'il

„est heureux ! mais que nous sommes à
 „plaindre ! C'est un Saint, voilà ma conso-
 „lation. Je craignois bien que ce coup
 „n'accablât mon Papa ; mais , graces à Dieu,
 „il l'a supporté en vrai Chrétien „.

Et , après la mort du Roi de Pologne ,
 „j'ai été bien malade , écrivoit-elle à la
 „même Personne , & il étoit difficile que
 „cela ne fût pas , après les malheurs qui
 „me sont arrivés , & que je ressens encore
 „vivement. Ce qui me console , c'est que
 „ceux que je pleure sont bienheureux. Je
 „l'espère de la miséricorde du Seigneur :
 „que sa volonté soit faite „.

Les incommodités & les maladies étoient
 encore, aux yeux de la Reine, des présens du
 Ciel & des moyens de Salut , dont elle s'em-
 pressoit de remercier Dieu , „ assez bon ;
 „disoit-elle , pour la châtier en Pere , pen-
 „dant cette vie , afin de lui faire miséricorde
 „en l'autre „. Et les motifs , par lesquels
 elle s'encourageoit elle-même aux souf-
 frances , elle savoit encore les suggérer ,
 dans l'occasion , aux Personnes assez heu-
 reuses pour mériter de sa part les conseils
 de l'Amitié. Une Religieuse lui ayant exposé
 dans une Lettre l'état habituel de souf-
 frances dans lequel elle se trouvoit , elle
 lui répondit : „ Je suis bien fâchée que
 „votre santé soit si mauvaise ; & cependant

„ je ne puis m'empêcher de vous porter
 „ envie. Qu'on est heureuse d'être Carmé-
 „ lite , & de souffrir encore avec cela !
 „ Nulle position plus favorable au Salut ;
 „ & , moyennant la grace & la miséricorde
 „ de Dieu qui sont sans bornes , on peut,
 „ par ce moyen , être bien sûre de son fait..
 „ Ce n'est pas , assurément , qu'il n'y ait aussi,
 „ dans le Monde , bien des sujets de peines
 „ & de souffrances : il y en a bien plus &
 „ de plus durs que dans vos Monasteres ;
 „ mais que d'impatiences , que de dissipa-
 „ tion ; & , par conséquent , quel compte
 „ à rendre , même de nos souffrances , !

Pour mieux préparer ce compte , & afin
 de rectifier ce qu'il y auroit eu de défec-
 tueux & d'imparfait dans sa soumission aux
 épreuves que lui ménageoit la Providence ,
 cette pieuse Princesse se devoit encore
 à des mortifications de choix & à des au-
 térités volontaires. Ainsi , ce n'étoit pas
 assez pour elle de recevoir avec action de-
 graces , d'offrir à Dieu & de souffrir avec
 joie tout ce qui , dans le Rang qu'elle oc-
 cupoit & dans les différentes situations de
 sa vie , pouvoit la contrarier ou l'affliger ,
 elle se donnoit autant de soins , pour mor-
 tifier les goûts & les penchans de la nature ,
 qu'en prennent les Ames sensuelles pour les
 satisfaire. „ Nous savons , est-il dit dans nos

„ Mémoires du Couvent des Carmélites de
 „ Compiègne, que la Reine a pratiqué dans
 „ notre Maison des actions héroïques de
 „ mortification & de charité : les détails
 „ nous manquent, mais nous en avons la
 „ certitude „. Ce que nous tenons d'autre
 part, & de deux Sources également res-
 pectables (1), c'est qu'après la mort de la
 Reine on trouva dans son Oratoire des
 preuves sanglantes des macérations qu'elle
 exerçoit sur elle-même. Et c'étoit au mi-
 lieu du dix-huitième Siècle, & au sein
 d'une Cour voluptueuse, que cette sainte
 Princesse, revêtue à l'extérieur de la pour-
 pre royale, s'efforçoit d'expier, sous la
 haire & le cilice, des offenses étrangères,
 auxquelles elle n'avoit de part que par la
 douleur d'en être témoin, sans pouvoir en
 arrêter le cours.

Une vie si conforme à l'esprit de l'Evan-
 gile, & si parfaite en tout, étoit, sans doute,
 une préparation habituelle à la participa-
 tion aux Saints Mystères. La Reine, cepen-
 dant, ne s'en approchoit qu'après s'y être
 préparée plus particulièrement pendant
 trois jours, qu'elle passoit dans le recueil-
 lement & parmi les exercices de la piété
 chrétienne. Elle descendoit avec foi dans

(1) Des Carmélites de St. Denis & de Madame
 de Rupelmonde.

sa conscience; elle interrogeoit ses intentions comme ses œuvres; aucun penchant n'étoit flatté, nulle imperfection ne lui échappoit; &, après s'être jugée elle-même dans toute la sévérité de la Loi, elle alloit porter au Sacré Tribunal les fautes des Justes, avec plus de douleur que n'en ont les Ames mondaines en y portant leurs crimes.

Le jour de sa Communion, toute occupée de la grandeur de cette action, elle sembloit avoir oublié la Terre; & il n'y avoit que ses devoirs indispensables & ses Relations de nécessité qui pussent interrompre son commerce avec le Ciel: elle étoit continuellement au pied des Autels ou dans son Oratoire. Pour étendre, autant qu'elle le pourroit, les jouissances de ce beau jour, elle prévenoit l'heure ordinaire de son lever. Elle entendoit toujours une Messe avant celle à laquelle elle devoit communier, & une troisième après celle-ci. Ses exercices de dévotion, qui avoient commencé le matin, ne finissoient que le soir. Elle les reprenoit encore le lendemain; & son action de grâces durroit, comme sa préparation, pendant trois jours.

Après tant de précautions & de soins, pour se disposer à cette sainte action, elle

craignoit encore de n'en avoir pas assez fait , & de n'être pas assez pure pour soutenir le regard du Dieu trois fois-Saint : elle ne s'approchoit de l'Autel qu'avec une religieuse frayeur , & dans le sentiment profond de son indignité. Quoiqu'elle eût pour pratique de ne pas passer quinze jours sans s'asseoir à la Table-Sainte ; & qu'à l'occasion des Solemnités elle le fît plus souvent , quelques Personnes de piété , qui la connoissoient particulièrement (1) , jugeant , par la sainteté de sa vie , qu'elle eût pu communier , avec avantage , aussi fréquemment que la plus fervente Religieuse , prirent la liberté de lui représenter qu'elle le faisoit trop rarement : „ Vous „ me voyez , leur répondit-elle , des yeux „ de la charité ; mais moi , qui me con- „ nois pour ce que je suis , je crains au „ contraire le compte que j'aurai à ren- „ dre à Dieu de tant de Communions que „ je fais , & du peu de fruit que j'en re- „ tire pour ma conversion „. C'est ainsi qu'elle se jugeoit en tout , dans sa grande humilité.

L'Humilité étoit peut-être , de toutes les vertus qui édifioient dans la Reine , la mieux caractérisée ; & la Providence l'a-

(1) Mémoires de Madame de Rupelmonde.

voit, ce semble, placée sur le Trône, pour offrir aux Grands de la Terre un modèle plus respectable de cette vertu, dont la pratique, si nécessaire dans la Vie chrétienne, leur paroît comme incompatible avec l'élevation de leur Rang. Les Peuples, frappés de ce qu'ils voyoient dans cette Princesse, l'appelloient *notre sainte Reine*, & les Peuples ne voyoient que la moindre partie de ce qu'elle faisoit pour sa sanctification. Ce ne fut qu'après sa mort que plusieurs Personnes, qu'elle avoit honorées de sa confiance la plus intime, ne craignant plus d'offenser sa modestie, révélèrent ce qu'elles savoient des secrets de sa Vertu. Et encore, que d'actions saintes elle aura su dérober aux regards les plus attentifs à les saisir ! Que de traits précieux ensevelis dans son Oratoire, & perdus pour l'édification publique ! Nous croirons cependant y suppléer en partie, en produisant ici plusieurs témoignages positifs, qui, en établissant la rare humilité de la Reine, nous laissent assez conjecturer encore ce qui a pu nous échapper de l'héroïsme de ses autres vertus.

Madame LOUISE, en m'autorisant à employer son nom auprès des Personnes qui pouvoient me procurer les Mémoires dont j'avois besoin pour écrire la vie de sa ver-

tueuse Mere, me fit l'honneur de me dire :
 „ Ne vous flattez pas de pouvoir découvrir
 „ tout ce qu'il y auroit d'édifiant à dire
 „ sur la Reine : mes Sœurs & moi avons
 „ toujours remarqué que la première de
 „ ses vertus étoit une grande humilité,
 „ d'où naissoit une attention continuelle à
 „ nous dérober ce qu'il y avoit de plus par-
 „ fait & souvent d'héroïque dans ses ac-
 „ tions. J'en ai plus appris depuis sa mort,
 „ que je n'en savois pendant sa vie „. M. le
 Cardinal de Luynes me marque : „ On
 „ pouvoit dire d'Elle, à juste titre, *omnis*
 „ *gloria ejus ab intus*. Il est certain que
 „ nous ne connoissons de ses vertus que
 „ ce qu'elle ne put pas nous en dérober „.
 Une Personne, très-particulièrement atta-
 chée à son service, m'écrivoit : „ La Reine
 „ pratiquoit toutes les vertus, tendoit en
 „ tout à la perfection, & croyoit cepen-
 „ dant faire très-peu de chose, & faire mal
 „ tout ce qu'elle faisoit : elle desiroit même
 „ & bien sincèrement, qu'on le crût ainsi „.
 Et, dans les Mémoires du Couvent des
 Carmélites de Compiègne, je lis : „ Nous
 „ avons vu ici des traits multipliés de la
 „ profonde humilité de la Reine. Elle se
 „ prosternoit, par exemple, aux pieds de
 „ feu M. de La Motte, Evêque d'Amiens,
 „ & de quelques autres saints Evêques

„ qu'elle connoissoit : *donnez, je vous prie,*
„ leur disoit-elle, *votre bénédiction à une*
„ *pauvre Péchereffe*; & elle ne se relevoit
„ pas qu'elle ne l'eût reçue. Ce n'étoit pas
„ assez pour elle de venir visiter & con-
„ soler nos Malades, elle étoit charmée
„ quand elle trouvoit l'occasion de leur
„ rendre les offices les plus bas; & nous
„ n'aurions pas pu l'empêcher de le faire.
„ Nous l'avons vue détourner la tête, &
„ se récrier, en appercevant chez nous son
„ Portrait, comme si elle eut vu l'image
„ de la Personne la plus méprisable. La
„ Lettre par laquelle elle nous annonçoit
„ ce Portrait, que nous avions sollicité
„ comme celui d'une Sainte, étoit conçue
„ en ces termes : „ *Vous verrez arriver*
„ *chez vous, dans deux ou trois jours,*
„ *quelqu'un que je vous recommande. C'est*
„ *une bien vile Créature : je puis vous le*
„ *certifier, sans manquer à la charité que*
„ *je lui dois. Mais, exercez la vôtre en-*
„ *vers elle, en la souffrant dans votre*
„ *Maison. C'est une grande Péchereffe :*
„ *priez le bon Dieu pour elle* „. La Mere
„ de la Résurrection, qui avoit toute la
„ confiance de cette sainte Princesse, ne
„ nous decouvroit pas clairement tout ce
„ qu'elle en savoit; mais, au sortir de ses
„ pieux entretiens avec elle, elle ne s'ex-

„primoit que par des exclamations sur
 „l'héroïsme des vertus qu'elle étoit obli-
 „gée de nous taire. *Que ne puis-je par-*
 „*ler*, nous disoit-elle, *comme je vous*
 „*édifierois ! Nous pouvons bien baiser les*
 „*traces des pieds de la Sainte qui nous*
 „*visite. Oui, c'est une Sainte, une vraie*
 „*Fille de Sainte-Thérèse, auprès de la-*
 „*quelle nous ne méritons pas de porter*
 „*le nom de Carmélites*„.

Au-dehors comme dans son domesti-
 que, la Reine ne vouloit pas qu'on s'ap-
 perçût de ses vertus. La flatterie, cet ali-
 ment perfide de l'orgueil des Grands, lui
 étoit insupportable. Elle savoit apprécier
 les Complimens d'usage à la Cour, & les
 Eloges de cérémonie. Elle en essuyoit les
 fadeurs avec patience ; mais elle craignoit
 davantage les louanges méritées, qui s'ad-
 dressoient plus à sa Personne qu'à la Reine.
 Elle ne vouloit pas sur-tout que les Au-
 teurs, sous quelque prétexte que ce fût,
 parlaient d'elle dans leurs Livres : „C'en
 „est bien assez, disoit-elle, qu'on vienne
 „nous mentir à nous-mêmes sur nos ver-
 „tus, sans qu'on aille encore en conter
 „au Public„. Le Président Hénault, qui
 avoit, comme nous l'avons déjà remarqué,
 une si haute opinion du mérite de la Prin-
 cesse, n'osa se hasarder d'insérer, sans

son aveu, dans son Abrégé Historique, une note qu'il avoit faite à son sujet. Il lui demanda son agrément, qu'elle lui refusa. Il insista : „ Je prie Sa Majesté d'observer, „ que cela entre naturellement dans mon „ plan. -- Oh ! M. Hénault ne sera pas em- „ barrassé d'y suppléer. -- Il faut cependant „ que je sois vrai ; & que mettrai-je en „ place de ce que Votre Majesté m'ordonne „ de supprimer ? -- Mettez des dates. -- Mais „ des dates insignifiantes répugnent à mon „ Ouvrage. — Hé bien, dites donc : qu'en „ 1725 on vit arriver en France une pe- „ tite Princesse, qui apporta de petits ta- „ lens, de petites vertus & de grands dé- „ fauts. -- Je dirai au moins qu'elle apporta „ un grand cœur ? -- Hélas ! pas bien grand, „ puisqu'il y a tant de Malheureux qui ne „ sauroient y trouver place. Je ne connois „ de grand Cœur que celui de notre Sau- „ veur, qui est toujours ouvert aux besoins „ de tous les Hommes „. La Reine per- sistant dans son refus, le Président fut obligé de faire à la Modestie le sacrifice de la vérité.

Cette Princesse étoit si sincèrement humble, qu'elle étoit parvenue à s'aveugler elle-même sur ses talens & ses bonnes qualités, comme le commun des Hommes a coutume de s'aveugler sur ses imperfections

& ses défauts. On se rappelle que personne à sa Cour ne l'égalait en adresse dans toutes fortes d'ouvrages des mains ; qu'elle possédoit une infinité de belles connoissances ; qu'elle étonnoit les Ministres étrangers, en les entretenant, & chacun dans sa Langue, des Usages & de l'Histoire de leurs Pays ; qu'elle avoit, par-dessus tous ses talens, le talent de se faire chérir : & cependant, à l'en croire, il n'y avoit rien en elle qui méritât qu'on y fît la moindre attention ; & , tout l'amour qu'on lui portoit, elle ne le devoit qu'à l'indulgente bonté des François. Dans sa conduite morale, elle ne vouloit voir que des imperfections, où tout le monde admiroit des vertus. Elle souffroit, elle s'affligeoit même de ce que certaines Personnes, qui l'approchoient de fort près, ne paroissent pas la croire aussi imparfaite, pour ne pas dire aussi méprisable, qu'elle prétendoit l'être. Elle n'aimoit pas qu'on parût prendre tant d'intérêt à sa santé ; elle ne pouvoit souffrir, surtout, que l'on priât pour sa conservation. Les besoins de son ame étoient les seuls qui la touchassent, qu'elle s'exagéroit toujours à elle-même, & pour lesquels elle sollicitoit des prières de toutes parts.

Aux témoignages respectables, que nous avons déjà cités en faveur de l'humilité

profonde de la Princesse, nous ajouterons ceux qu'elle consignoît elle-même, sans y songer, dans toutes les Lettres qu'elle écrivoit à des Personnes de piété; & dans lesquelles mille formules ressemblantes mettent en évidence la sainte habitude de son cœur. J'ai sous les yeux un grand nombre de ces Pièces, & j'y lis :

„Priez pour ma pauvre ame. -- Priez
„pour moi, pauvre Péchereffe: -- Ne par-
„lez à Dieu que de mon ame, elle a grand
„besoin de vos prieres: -- Priez le bon
„Dieu, non pour ma persévérance, ce
„seroit une mauvaise priere, mais pour
„que je devienne meilleure, -- N'oubliez
„pas, sur-tout, de prier pour mon ame,
„& pour mes intentions. -- Recommandez-
„moi bien aux prieres de toute la Com-
„munauté, c'est-à-dire mon ame. -- Je suis
„enchantée de votre Epître, qui ne mérite
„pas du tout le nom de pitoiable que vous
„lui donnez. Je vous prie de m'en écrire
„souvent de pareilles, car j'en ai, je vous
„assure, un grand besoin; & vous me faites
„de la peine de n'en rien croire. Soyez bien
„persuadée que je me fais horreur à moi-
„même, sans humilité & avec vérité. -- Si
„j'ai tant différé à vous écrire, c'est que
„je n'en ai pas eu le temps; &, si je
„n'en ai pas eu le temps, ce n'est pas

„ que je l'aie bien employé : le Monde est
 „ rempli d'inutilités ; & , malheureusement ,
 „ ce sont pour nous des inutilités nécessaires.
 „ Je serois heureuse de ne l'employer qu'à
 „ cela , puisque mon état l'exige ; mais je
 „ fais toujours mal ce que je fais : priez
 „ Dieu pour ma pauvre ame. -- Je vous re-
 „ mercie du *De profundis* que vous dites
 „ tous les jours pour Madame la Dauphine ,
 „ quoique j'espère que , par la miséricorde
 „ de Dieu , elle n'en a pas besoin : j'ai tout
 „ sujet de regarder comme assuré le salut
 „ de cette belle Ame. Priez pour la mienne ,
 „ au lieu de prier pour ma conservation ,
 „ qui n'est d'aucune utilité. -- Priez pour
 „ mes intentions , & sur-tout pour une bien
 „ particuliere. Redoublez pour cela vos
 „ prieres ; je vous le demande instamment.
 „ Je vous recommande aussi mon ame.
 „ Laissez-là mon corps , il ne vaut pas la
 „ peine qu'on y pense ; mais mon ame , ah !
 „ elle a trop coûté à son Rédempteur pour
 „ que nous n'en soyons pas occupées „ .

„ Vous pouvez bien , écrivoit-elle encore
 „ aux Carmélites de Compiègne , n'être pas
 „ en peine de mes austérités : je vous assure
 „ que je fais le Carême *très-doucettement* ,
 „ comme dit Toïnon ; & , malheureusement ,
 „ tout va chez moi comme le Carême. Priez
 „ bien le bon Dieu pour ma pauvre ame ,

„elle en a grand besoin. -- Je n'ai, mal-
 „heureusement pour moi, que des desirs
 „à offrir au Seigneur, & je suis bien sté-
 „rile en bonnes œuvres. C'est un excès de
 „vérité qui me le fait dire. Retenez sur
 „cela votre charité, & ne confondez pas
 „cette triste réalité avec l'humilité, que je
 „n'ai point; j'ai au contraire beaucoup
 „d'orgueil. -- Demandez à Dieu, non ma
 „persévérance, elle ne seroit, hélas! que
 „dans le mal: mais ma conversion: joignez-
 „y mes intentions, omettez ma conser-
 „vation. -- Priez Dieu pour moi, mais rien
 „que pour mon ame, ma vie sera toujours
 „assez longue, & ma santé assez bonne,
 „si j'en fais bon usage. -- Priez pour mon
 „ame, laissez-là mon corps; tout ce que
 „je demande à Dieu, c'est de l'oublier,
 „c'est de me détacher de cette vilaine gue-
 „nille, que je traîne à regret”.

Ce détachement absolu, & ce mépris si
 prononcé de son corps, accompagnerent
 la Reine jusqu'au tombeau, & y descendi-
 rent en quelque sorte avec elle. Elle eut
 désiré de pouvoir soustraire les dépouilles
 de sa mortalité à ces honneurs funebres
 qu'il est d'usage de rendre aux Têtes cou-
 ronnées; &, ce dernier vœu de son hu-
 milité, nous le voyons consigné dans un
 des articles de son Testament.

Quoique des dispositions si parfaites soient rarement celles des Grands & des Heureux de la Terre, elles édifieront néanmoins, & n'étonneront pas, dans une Princesse qui, du haut du Trône qu'elle occupoit, ne cessoit de se porter par la pensée dans la demeure du tombeau, où le Grand, égalé au Petit, n'est plus rien que par ses œuvres. Plusieurs fois chaque jour la Reine se citoit au Tribunal de la Mort. La Mort étoit en tout sa Maîtresse & son Conseil. Elle la méditoit dans le secret, elle aimoit à en parler, attentive à saisir les occasions, & jusqu'aux moindres petits moyens de s'en rappeler le souvenir & d'en conserver la pensée. La Duchesse de Villars lui faisoit voir un jour une Estampe, qui représentoit une Femme courbée sous le poids des années, & se plaignant religieusement de la longueur de son séjour sur la Terre. La Reine, en considérant la Piece, dit à la Dame qui la lui montrait : „ Oui c'est moi-même, je m'y reconnois parfaitement ; „ mais, puisque c'est mon Portrait, il faut „ que vous me le donniez „. Elle prononça, en même-temps, du ton le plus pénétré, l'Epigraphe qui énonçoit le sujet : *Hei mihi ! quia incolatus meus prolongatus est.* Non contente de s'être environnée, dans son Oratoire, de plusieurs images de la Mort,

elle voulut, en quelque sorte, y placer la Mort même. Elle chargea, pour cela, une de ses Femmes de lui trouver une véritable tête de Mort. On lui en apporta une, qui avoit été prise au hazard dans un Cimetiere, & avec si peu de choix qu'elle exhaloit encore une odeur fétide. La Reine, qui aimoit à mortifier ses sens, ne paroïsoit pas s'en appercevoir; mais une Personne attachée à son service, eut l'attention de faire disparaître cette tête, en lui en substituant une autre mieux préparée. Ce lugubre objet étoit placé de maniere que, lorsqu'elle étoit dans son Oratoire, elle l'avoit immédiatement sous les yeux: & c'étoit là le miroir qu'une grande Reine consultoit plus volontiers que celui de sa toilette.

Toutes les fois que la Princesse passoit par Saint-Denis, elle ne manquoit pas de s'arrêter, pour aller offrir à Dieu ses prieres dans l'Eglise où devoient un jour reposer ses cendres. Dans une de ces visites de dévotion, & ce fut la dernière qu'elle fit, elle voulut descendre dans les caveaux où sont déposés les cercueils des Rois & des Reines de France. A la vue des foibles restes de ces Puissances, qui ont autrefois rempli le Monde du bruit de leur nom, „C'est donc ici, dit-elle au Prieur de l'Ab-

„baye, qui l'accompagnoit, c'est à côté
 „de ces Morts que j'attendrai la résurrec-
 „tion générale : voilà le Palais où vous me
 „logerez bientôt ; mais montrez-moi, je
 „vous prie, l'endroit précis où je serai
 „placée „. Le Religieux étudie la question ;
 la Reine insiste, & ne peut obtenir qu'il
 la satisfasse : „Eh bien, dit-elle alors, c'est
 „du moins sous cette voute, & à quelques
 „pas d'ici, que pourrira mon cadavre „ :
 en prononçant ces paroles elle se prosterne ;
 & , comme anéantie dans un recueillement
 profond, auquel semble ajouter encore
 l'horreur du Lieu, & le silence de tant de
 Rois, elle adresse au Roi seul immortel la
 prière la plus fervente, & laisse tous ceux
 qui l'accompagnent dans l'admiration des
 sentimens de foi qui la pénètrent.

Enfin le temps arriva où cette pieuse
 Princesse se fut bon gré d'avoir fait, toute
 sa vie, l'apprentissage de la mort, & de
 s'être préparée à ce dernier sacrifice, par
 tous ceux qui pouvoient lui en adoucir
 la rigueur. Ce fut au mois de Février 1766
 que se manifesta l'altération sensible de sa
 santé, deux mois après la mort du Dauphin.
 Elle essuya même alors une maladie assez
 grave, dont la convalescence ne fut qu'une
 continuëlle & pénible langueur, qui la con-
 duisit au tombeau.

Il étoit, sans doute, dans les desseins de la Providence, que Celle qui avoit offert aux différentes époques de sa vie, de si touchans exemples à tous les Ages, leur en laissât aussi de précieux en mourant; &, pendant deux années de souffrances habituelles, la Reine va devenir encore un rare modele de résignation & de courage.

Dans cet état laborieux, dont l'effet naturel est de jeter l'ame dans la tristesse & l'abattement, son cœur paroissoit à peine se ressentir de l'affoiblissement de ses forces; & sa piété la soutenoit parmi les défaillances de la nature. A la gaité près, qu'elle ne connut plus dans les dernières années de sa vie, & sur-tout depuis la mort du Dauphin, elle conservoit encore tous ces dehors intéressans qui ornent la Vertu & parlent en sa faveur. Elle n'affectoit point, comme certains Malades, de vouloir jouir de sa douleur, en s'enveloppant des nuages de la tristesse; &, lorsqu'on cherchoit à la distraire de ses souffrances, elle ne le trouvoit pas mauvais. Indifférente pour la vie, elle ne le fut jamais pour ceux qui s'efforcoient de la lui conserver. Elle se monroit au Roi & à sa Famille avec toute sa tendresse & ses attentions ordinaires. Sachant que c'étoit une privation pour sa Cour de ne pas la voir, elle la recevoit

encore presque tous les jours. Elle paroif-
 soit alors oublier son état, pour ne s'oc-
 cuper que de ceux qui s'y intéreffoient.
 Elle adreffoit la parole à un nombre de
 Personnes, suivant que ses forces le lui per-
 mettoient, & toutes se retiroient édifiées
 de ses sentimens, ou pénétrées de ses bon-
 tés. Elle n'avoit rien perdu, sur-tout, de
 son heureuse facilité à dire des choses gra-
 cieuses. Comme sa vue s'étoit considéra-
 blement affoiblie, elle prenoit un jour une
 Personne pour une autre. On lui fait ob-
 server son erreur, qui tomboit sur quel-
 qu'un qu'elle honoroit d'une bienveillance
 particuliere, parce qu'il avoit toujours été
 fort attaché au Roi de Pologne. „ Quoi !
 „ reprit la Malade, c'est vous M. de sou-
 „ pir ? Je vous demande bien pardon ;
 „ mais croyez que je ne me serois pas mé-
 „ prise, si je pouvois y voir par mon cœur „.

Plus généreuse que jamais dans ses sa-
 crifices, elle ne connoissoit pas de répu-
 gnances insurmontables. Elle se soumet-
 toit, avec tout le courage de la Religion,
 au pénible régime qu'on lui prescrivoit,
 à l'amertume & à la continuité des reme-
 des qu'on lui proposoit, quoiqu'au fond
 elle comptât fort peu sur leur efficacité.
 C'est ce qu'elle fit entendre bien clairement
 à ses Médecins, un jour que son état

paroissoit les inquiéter davantage : „ Ne vous
„ mettez pas tant en peine, leur dit-elle ,
„ pour trouver le remède à mon mal : vous
„ me guérirez , si vous pouvez me rendre
„ mon Fils „ . Accoûtumée, comme nous
l'avons vu , à contempler la Mort , & fami-
liarisée en quelque sorte avec sa présence ,
c'étoit sans crainte & sans trouble qu'elle la
voyoit s'avancer. Elle trouvoit même une
source de consolation dans la pensée qu'elle
étoit à la veille de sortir de ce Monde. Elle
souhaitoit de mourir : elle le disoit quel-
quefois : elle l'auroit volontiers demandé
à Dieu. Mais elle regardoit comme une
disposition plus parfaite encore, de se ré-
signer à sa providence, & d'attendre, en
souffrant, la délivrance qu'elle desiroit.

Réglant tout sur cette pensée de sa sortie
prochaine de cette Vie, elle s'y disposoit
par une continuité d'exercices de piété, &
par tous les genres de bonnes œuvres qui
étoient encore compatibles avec ses infir-
mités. Tout le temps que sa situation la dis-
pensoit de donner au Public, elle l'ajou-
toit à celui qu'elle avoit coûtume d'em-
ployer plus particulièrement à sa sanctifi-
cation. Sa vigilance la tenoit attentive à
tout. Les moindres fautes contristoient son
ardente charité, plus encore qu'elles n'al-
larment la délicatesse de sa conscience.

Ses

les confessions devenoient presque journalieres ; & les Communions qui les suivoient étoient animées de toute la ferveur des Saints.

Quoique , pendant ces deux années de souffrances habituelles , la Reine eût eu d'assez longs intervalles de mieux , jamais cependant on ne put lui faire concevoir l'espérance de sa guérison. „ Ne nous flat-
 „ tons pas , disoit-elle , Dieu m'a appelée :
 „ mon heure approche , & je n'irai pas loin „ . Dans les temps où elle souffroit moins , une de ses inquiétudes étoit que son état ne la rendît pas assez conforme à son divin Modelé. Quelqu'un , un jour , la plaignoit : „ Je souffre , répondit-elle , mais ce
 „ n'est pas sur le Calvaire „ . Elle aimoit à s'encourager elle-même dans ses souffrances , par le souvenir de la constance qu'avoit montrée le Dauphin dans les siennes. „ Une des grandes graces dont j'ai à re-
 „ mercier Dieu , disoit-elle , c'est de pou-
 „ voir me rappeler , en ce moment , les
 grands exemples que m'a laissés mon Fils „ : oubliant ainsi que ce Prince ne lui avoit montré de vertus que celles auxquelles elle-même l'avoit formé.

Tant que dura cette longue maladie , la Reine vit autour d'elle sa Famille , toujours également empressée , tantôt à la dis-

traire de ses souffrances, tantôt à les lui adoucir. Modeles admirables de piété filiale, quatre Princesse, de tout temps sa grande consolation, passoient les jours & les nuits auprès d'elle, attentives à ses moindres besoins, & se disputant de zèle à y pourvoir. Leur tendre sollicitude auprès de cette respectable Mere n'étoit comparable qu'aux soins assidus que lui prodiguoit le Roi. Comme si le Ciel eut pris plaisir à faire rendre un dernier hommage d'éclat à la Vertu conjugale trop long-temps contristée, libre alors de toute affection étrangere, Louis XV. étoit uniquement occupé des moyens de prolonger les jours de la digne Epouse dont il n'avoit jamais cessé de révéler le mérite. Il lui faisoit jusqu'à quatre visites chaque jour, & elles étoient ordinairement fort longues. Il assembloit les Médecins chez lui; il assistoit à leurs consultations chez la Malade. Il recommandoit la plus grande exactitude dans le service à toutes les Personnes qui en étoient chargées, & il y veilloit par lui-même. Touchée de tant de soins & d'assiduité, la Reine, un jour, s'efforçoit d'y répondre par des attentions qui sembloient compromettre le repos dont elle avoit besoin : „ Songez, je vous prie, „ Madame, lui dit Louis XV, qu'un Ma-

„Malade ne doit jamais être gêné avec ceux
„qui se portent bien : je veux être ici à
„toutes les heures du jour ; & vous ne
„devez pas vous en appercevoir„.

Cependant, ni ces empressements de la
part de sa Famille, ni tous les secours de
l'art ne purent empêcher que la maladie,
qui fatiguoit la Princesse depuis près de
deux ans, ne se déclarât incurable vers la
mi-Avril 1767. Dans cet état encore, la
Malade se traça un plan d'Exercices spiri-
tuels, analogues à ses besoins & à ses forces.
En sorte que, dans des jours dont aucun
instant n'étoit exempt de souffrances, elle
avoit ses heures marquées pour ses Prières,
ses Oraisons, ses Lectures & ses pieux En-
tretiens avec des Personnes vertueuses. Au
fort même de sa maladie, elle recitoit en-
core tous les jours l'Office de la Sainte-
Vierge. Son Confesseur lui représentoit,
à ce sujet, qu'un Malade a rempli ses de-
voirs & qu'il a prié, lorsqu'il a fait à Dieu
le sacrifice de ses souffrances. „Je le croi-
„rois aussi, répondit la Reine, si j'éprou-
„vois, comme vous le supposez, que cet
„Exercice me fatiguât : mais ce qui console
„beaucoup fatigue peu„.

Lorsqu'il ne lui avoit plus été possible
de se rendre à l'Eglise pour y entendre la
Messe, elle s'y étoit fait porter. Ne pou-

vant plus même y être transportée, & privée de la consolation d'adorer le Seigneur dans son Temple, elle faisoit célébrer les Saints Mysteres dans son appartement, s'efforçant de compenser alors, par ses abbaïssemens intérieurs, ce que la nécessité l'obligeoit de retrancher de son respect extérieur. Pendant les dernières crises de sa maladie, elle communia deux fois en Viatique, avec autant de ferveur de sa part que d'édification pour le Public.

Long-temps avant qu'elle eût reçu l'Extrême-Onction, elle s'y étoit préparée, en méditant sur les cérémonies de ce Sacrement, & sur les grands avantages qu'il procure aux Malades. Elle avoit aussi lu, & s'étoit fait lire plusieurs fois, les Prières des Agonisans; en sorte que, lorsque le Ministre de la Religion se présenta, pour reciter au pied de son lit ces Prières saintes & terribles, qui ordonnent à l'Âme chrétienne de sortir de ce Monde, ce fut, non-seulement sans frayeur & sans trouble, mais dans la paix & la joie que la pieuse Princesse les entendit. Elle les suivoit avec attention; elle y répondoit avec les Assistans.

Quoique, depuis long-temps, elle ne voulût plus songer qu'à l'affaire de son salut, elle ne croyoit pas que ce fût s'en dis-

traire que de s'occuper encore du soulagement des Malheureux. Elle avoit été, dans tous les temps, leur Mere la plus généreuse & la plus tendre, elle le fut jusqu'au dernier soupir. Plus de sept mois avant sa mort, elle avoit fait le sacrifice & la destination de ce qu'elle possédoit; elle avoit renoncé à tout, excepté au droit de faire jouir les Pauvres de ses revenus. Elle vouloit que l'on continuât à l'entretenir de leurs besoins : elle sembloit se ranimer, dans l'épuisement de ses forces, dès qu'il s'agissoit d'y pourvoir. Si elle éprouvoit un instant de mieux sur son lit de douleur, c'étoit à travailler pour eux qu'elle l'employoit; &, l'avant-veille de sa mort, ses mains défaillantes leur préparoient encore des vêtemens.

Dans les derniers jours de sa vie, son Confesseur & un autre Ecclésiastique se tenoient habituellement auprès d'elle, pour l'entretenir, selon qu'elle le desiroit, des sentimens les plus convenables à un Mourant. Elle tomboit alors, de temps en temps, dans une espece de sommeil léthargique, dont on ne pouvoit la rappeler qu'en lui parlant de Dieu. Elle demandoit sur-tout qu'on l'entretînt de la Passion du Sauveur. Elle la méditoit continuellement; &, de tous les objets qu'elle laissoit sur la Terre,

un Crucifix, qu'elle avoit fait attacher au pied de son lit, étoit le seul qui parût fixer encore son attention, parce qu'il lui rappelloit ses espérances. La sainte habitude de son cœur se manifestoit jusque dans les momens d'absence que lui caufoit l'ardeur de la fièvre. Ses grandes inquiétudes alors, étoient de savoir si elle avoit rempli ses Exercices de piété, si son ame étoit assez pure devant Dieu, ou si ses Pauvres ne manquoient de rien?

Tous les droits que la Reine s'étoit acquis, à tant de titres, à l'affection des François, elle les conserva jusqu'au dernier instant de sa vie; & les Fastes de notre Monarchie ne nous offriroient pas un second exemple d'une Reine qui eut emporté, en mourant, tant de regrets vifs & sinceres. Tous les jours, & à toutes les heures du jour, tant que dura sa longue maladie, les Princes & les Grands du Royaume, les Ambassadeurs & les Personnes de marque, qui habitoient la Ville royale ou la Capitale, se rendoient en foule au Château, pour apprendre des nouvelles de sa santé. Le sentiment public avoit fait, de cette attention, un devoir dont on n'auroit pu se dispenser sans se faire remarquer. Aussi voyoit-on, confondus avec ceux qui s'intéressoient le plus sincèrement à la conser-

vation de la bonne Princesse, jusqu'à ces Courtisans pervers qui avoient le plus contribué à ses chagrins passés. C'étoit quelquefois Louis XV lui-même qui se présentait à la Multitude, qui assiégeoit continuellement les anti-chambres. Frappé un jour de l'affluence plus grande que jamais, „oh ! voyez donc comme elle est aimée“, s'écria ce Prince avec attendrissement. L'ardeur avec laquelle le Peuple prioit alors dans les Provinces pour la santé de la Reine n'étoit comparable qu'à celle qu'il avoit manifestée, deux ans auparavant, en priant pour le Dauphin son Fils. Accoutumé à la révéler comme l'Ange tutélaire de la France, il croyoit qu'offrir ses vœux pour sa conservation, c'étoit les offrir pour le maintien de la Religion & pour le salut de l'Etat.

Dans la matinée du dernier jour de sa vie, la Reine se trouva tout-à-coup sans fièvre, & dans la situation en apparence la plus satisfaisante pour son état. Mais, sans se flatter de ce mieux perfide, qui n'étoit, en effet, que le dernier jet d'un flambeau qui s'éteint, elle s'empressa d'en profiter, pour se purifier de plus en plus avant de paroître devant son Juge. Elle appella son Confesseur, fit encore une dernière revue de l'état de son ame, &

continua d'édifier les Personnes qui l'environnoient , par tous les sentimens qui caractérissoient le Juste mourant.

Bientôt , sans qu'elle s'en étonnât , les forces qu'elle avoit paru recouvrer un instant , s'évanouirent , & sa foiblesse fut extrême. Le Roi , averti par les Médecins qu'elle ne passeroit pas la journée , se rendit auprès d'elle , accompagné des Princesses ses Filles. Il lui dit , en l'abordant : „ Voici „ Mesdames que je vous présente „. La tendre Mere comprit sans peine ce que desiroient ses dignes Filles , en se faisant ainsi annoncer. Elle leva les yeux & les mains au Ciel , & , d'une voix mourante , elle leur donna sa dernière bénédiction.

Jusque dans l'épuisement absolu de la nature , & lorsqu'elle ne conservoit plus qu'un souffle de vie , la pieuse Princesse ne cessoit de faire monter ses vœux ardens au Ciel. Elle étoit encore occupée à converser avec Dieu , & elle avoit commencé à réciter les prières du Chapelet , lorsqu'elle éprouva la dernière défaillance , qui lui ôta le sentiment & la conduisit à une mort douce & paisible , le 24 de Juin 1768. Et c'étoit ainsi , ce semble , c'étoit dans l'exercice actuel de la prière que devoit mourir Celle qui , par son union habituelle avec Dieu , n'avoit fait , pour ainsi

dire, de tous les jours de sa vie, qu'un grand jour de priere.

La Reine étoit âgée de soixante-cinq ans lorsqu'elle mourut. Elle en avoit passé quarante-trois sur le Trône. Sa mort, à la suite de la mort du Dauphin & de celle de la Dauphine; &, de plus, également précédée d'une maladie de langueur, réveilla des soupçons; qui s'étoient élevés dès le temps de la maladie du Dauphin, & qui tomboient sur ceux qui avoient le plus à gagner à ce que la Vertu fut écartée du Trône : soupçons, néanmoins, qui ne nous paroissent gueres fondés que sur le désespoir où étoit le François, de voir tomber successivement & de morts prématurées, les premieres Têtes de l'Etat & les plus cheres à la Nation.

Louis XV regretta sincèrement sa vertueuse Epouse, & mêla ses larmes à celles de ses Enfans, que cette mort plongeoit dans l'affliction. Elles coulerent de nouveau de tous les yeux, lorsqu'on fit l'ouverture du Testament de la Défunte. On reconnoît, à toutes les clauses de cet Acte, le grand Cœur qui le dicta. La Reine n'y oublie aucune des Personnes qui lui ont été cheres; elle se souvient de toutes celles qui l'ont servie, elle les recommande spécialement au Roi. C'est aux Princesses ses

Filles qu'elle confie le soin d'exécuter des volontés qui doivent leur coûter de grandes privations; mais qui, par cela même, n'en seront que plus chères à des Cœurs qu'elle a droit de juger par le sien. Elle les charge de faire mettre la dernière main à l'Etablissement religieux qu'elle fonde à Versailles, pour l'éducation de la Jeunesse; d'assurer l'Œuvre des Missions de la Pologne, d'acquitter des legs, de payer des pensions, & de continuer des aumônes. Rien, au reste, de tout ce qu'elle donne, ne sera pris sur le Trésor public; elle ne dispose que de son patrimoine & de ses biens héréditaires. Dans la répartition qu'elle fait des derniers gages de son affection, elle a si bien consulté le goût ou les besoins des Personnes que celles qui héritent d'un Crucifix, d'un Reliquaire ou d'un Tableau de dévotion, ne sont pas moins satisfaites que celles qu'elle gratifie d'un riche présent.

Aussitôt après la mort de la Princesse, ç'avoit été, de toutes parts, dans la Ville comme dans le Château de Versailles, un empressement étonnant à se procurer le moindre petit lambeau de quelque meuble qui eut été à l'usage de Celle qu'on n'appelloit plus que *la Sainte-Reine*. Ses cheveux, comme une riche dépouille, fu-

rent partagés entre toute la Famille, & religieusement enchaînés.

Pendant huit jours, qu'on la vit exposée sur un lit de parade, son corps inanimé, comme un Temple vénérable consacré par la Piété, devint un véritable objet de culte pour les Peuples, plus disposés dès-lors à l'invoquer qu'à prier pour elle. Les bouches ne s'ouvroient que pour ses louanges; &, parmi la Foule, qui s'empressoit de venir contempler pour la dernière fois l'Image chérie de la Vertu, il n'y avoit Personne qui ne rappellât quelque qualité précieuse de son cœur, ou qui ne citât un trait touchant de sa vie. Observateur plus clair-voyant & plus profond que la Multitude, le Sage, en embrassant d'un coup-d'œil rétrograde toute la carrière que venoit de fournir cette admirable Princesse, rendoit grâces à la Providence, de ce que dans un Siècle dépravé, les seules exemples de la Femme Forte avoient su maintenir la pureté de la Foi dans la Maison de St. Louis, environner le Trône de vertus sublimes, retarder pour un temps la décadence des Mœurs, & sur-tout refréner l'audace de l'Incrédulité, qui s'agitoit dès-lors pour renverser les Trônes en aveuglant les Rois. Les Courtisans eux-mêmes, ces Cœurs indifférens pour tout ce qui se

passé dans un Monde religieux qui leur est étranger, ces hommes frivoles & dissipés, qui avoient à peine remarqué une Vertu simple & toujours semblable à elle-même, ils ouvrirent aussi les yeux à la mort de la Reine. Quarante ans d'une vie exemplaire, passés sur le Trône, les étonnerent quand ils furent écoulés; & la disparition subite d'une Source inépuisable de bienfaits comme de vertus, les força de voir, comme les autres, un vide immense à la Cour, & une calamité pour tout le Royaume.

Cependant, l'humble Princesse n'obtint pas ce qu'elle avoit désiré en mourant, d'être enterrée avec la plus grande simplicité; &, cette dernière demande, qu'elle avoit faite au Roi, est peut-être la première de sa part que ce Prince eût jugée déplacée. Il ordonna, au contraire, que ses Obseques se feroient avec toute la solennité possible. Et le Peuple, si enclin à ne voir dans ces pompeuses Cérémonies que le dernier soupir de l'Orgueil des Grands, révéra, dans la magnificence du Convoi funebre de sa Reine, le Triomphe mérité de la Vertu.

Louis XV, dans une Lettre qu'il écrivoit le lendemain de la mort de son Epouse, lui rendoit ce témoignage : „La Providence a voulu couronner la haute

» vertu, & la constante piété qui ont ac-
 » compagné toutes les actions de sa vie :
 » elles ont encore plus particulièrement
 » éclaté dans la longue maladie à laquelle
 » elle vient de succomber ». Deux Pré-
 lats furent chargés de prononcer l'Oraison
 funebre de la Princesse ; & mille Témoins
 peuvent se rappeler encore comment l'Au-
 ditoire de l'ancien Evêque de Troyes ,
 oubliant le Lieu où il étoit assemblé , éclata
 en applaudissemens , au moment ou l'Ora-
 teur , adressant la parole à l'Archevêque
 de Paris , qui officioit dans sa Métropole ,
 lui dit : » Pontife du Dieu vivant , ne crai-
 » gnez pas d'offrir sur son tombeau un en-
 » cens qu'on offrira peut-être un jour sur
 » ses Autels (1) ». L'Archevêque de Bor-
 deaux , à la même époque , exprimoit la
 même pensée , & disoit à son Peuple : » Nous
 » prions aujourd'hui pour Elle , mais nous
 » avons la confiance que nos Neveux l'in-
 » voqueront un jour ».

Par-tout les Chaires de vérité retenti-
 rent de ses louanges. Nulle Eglise nota-
 ble dans l'étendue du Royaume, nulle Com-
 munauté religieuse , aucune Maison publi-

(1) La circonstance de ce mouvement d'enthousiasme des Auditeurs , pendant le Discours de M. Poncey de la Rivière , est consignée dans l'Approbation du Censeur.

que, nous oferions dire aucune Famille chrétienne où le nom de la Reine, à sa mort, n'eut été rappelé avec attendrissement, & la sainteté de sa vie proposée pour modele.

Mais ce fut dans la Capitale; ce fut à Versailles & à Compiègne, Théâtres plus ordinaires de ses bonnes œuvres, que sa mort fit plus de sensation, & que la reconnoissance se produisit par des transports plus vifs. Ici des Orateurs monstroient au Peuple les ornemens précieux dont elle avoit décoré les Autels, & les Vases sacrés que sa piété avoit déposés dans les Tabernacles : ici des Pasteurs affligés rappeloient aux Fideles des jours encore peu éloignés, où ils avoient eux-mêmes vu la pieuse Princesse, tantôt présidant leurs Assemblées de charité, tantôt assistant au milieu d'eux à nos saintes Solemnités. Les Malades & les Infirmes dans les Hôpitaux, les Pauvres dans les Maisons de charité redemandoient au Ciel leur Bienfaitrice, les uns en rappelant ces précieuses visites & ces œuvres de miséricorde dont ils avoient été les sujets, les autres en montrant les vêtemens dont elle les avoit couverts. Dans un nombre de pauvres Communautés, dont elle étoit le soutien & comme la seconde Providence, on déplorait la double perte

& de ses saints exemples & de ses dons charitables. Au sein de mille Familles malheureuses, qui ne subsistoient que de ses bienfaits ignorés, des Peres & des Meres désolés dévoient à leurs Enfans le triste secret de leur misere, avec le nom de Celle qui prenoit soin de la soulager.

Et parmi ces regrets de tant de Cœurs inconsolables; parmi ce concert de louanges, & cet empressement des François à couvrir de fleurs la tombe de la bonne Princesse, pas une seule Voix ne se fit entendre pour improuver ou contredire. Aussi n'avons-nous pas à craindre, nous-mêmes, ayant l'avantage d'écrire sous les yeux d'un Peuple entier de Témoins, qu'on nous accuse d'avoir substitué le Panegyrique à l'Histoire; lorsqu'en racontant les actions de cette grande Reine, nous n'avons raconté que des vertus.

Fin du quatrieme & dernier Livre.

Faute à corriger.

Page 348, lig. 19, Clément VIII, lisez
Clément XIII.



A P P R O B A T I O N.

J'ai lu l'Ouvrage sous le titre , *Vie de la Reine de France , Marie-Leckzinska , Princesse de Pologne , &c.* ; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression ; mais , au contraire , une salutaire Instruction pour l'éducation de la Jeunesse , & de grands exemples de vertus pour toutes sortes de Personnes.

Fait à Anderlecht, ce 4 Février 1794.

GOYERS , Censeur des Livres.

OK

25

pro em

**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The Library
University of Ottawa
Date due**

--	--	--	--



a39003



009512368b

